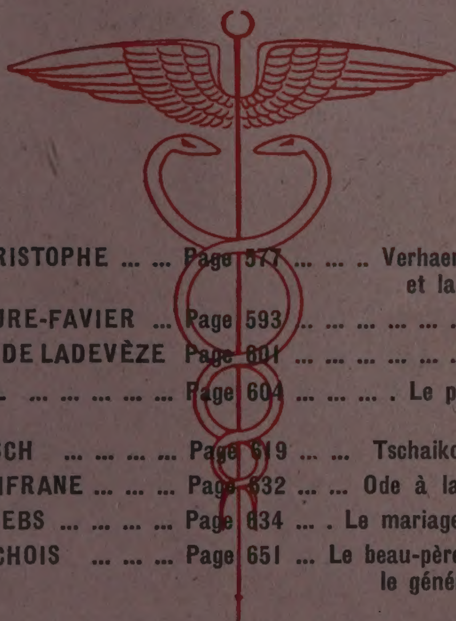
NUMÉRO 1104 1er Août 1955

MERCVRE DE FRANCE



MERCVRIALE

GAZETTE

LE MERCVRE DE FRANCE

fondé en 1890 par Alfred Vallette

REVUE MENSUELLE

RÉDACTEUR EN CHEF : S. DE SACY

	France et Union Française	Étranger
Un an	1.800 fr.	2.300 fr.
6 mois	950 fr.	1.200 fr.

LE NUMÉRO : 180 fr.

26, RUE DE CONDÉ, PARIS (6e).

Tél. ODÉon 02-13 — R. C. Seine 80-493 — Chèques postaux 259-31 Paris.

Comptes rendus

Les ouvrages doivent être adressés impersonnellement à la revue. Les envois portant le nom d'un rédacteur sont considérés comme des hommages personnels, et la revue ne se regarde pas comme engagée à les signaler.

Exemplaires rognés

La revue peut être fournie rognée aux abonnés, sur simple demande faite soit au moment de l'abonnement, soit en cours d'abonnement.

A défaut de cette demande, elle est envoyée non rognée.

Changements d'adresse

Toute demande de changement d'adresse doit être accompagnée de la dernière bande et de la somme de vingt francs en timbres.

Correspondants du « Mercvre » *à l'étranger*

Pour simplifier les formalités financières d'abonnement à l'étranger on peut s'adresser :

En Belgique : à l'Agence et messageries de la Presse, 14-22, rue du Persil, Bruxelles (un an : 330 francs belges, 6 mois : 170 francs belges, le numéro : 30 francs belges).

Au Brésil, à l'Agencia Francesa de Assinaturas, 28 Teofilo-Otoni 3e andar, Rio de Janeiro.

En Grèce, à la Librairie Kauffman, 28, rue du Stade, Athènes.

En Égypte, à la Librairie Au Papyrus, 10, rue Adly Pacha, le Caire.

Aux Pays-Bas (représentation exclusive), Éditions Françaises d'Amsterdam, Herengracht 477, Amsterdam.

En Suisse (représentation exclusive), Agence de vente des Éditions Françaises d'Amsterdam, 6, chemin des Sorbiers, Lausanne (un an : 29 francs suisses, 6 mois : 15 francs suisses, le n° : 2,25 francs suisses).

VERHAEREN, LE ROI ALBERT ET LA REINE ÉLISABETH

d'après une correspondance inédite

par LUCIEN CHRISTOPHE

Lorsque l'Histoire nous montre Charles-Quint ramassant les pinceaux du Titien, c'est dans un sourire de détente. La protection que les grands étendent sur les arts et les lettres s'exprime volontiers par une imagerie qui ravit les âmes naïves et maintient les rapports d'artiste à roi sur le plan de l'anecdote. C'est ainsi que l'allusion aux relations entre le Roi Albert, la Reine Elisabeth et Emile Verhaeren ajoute à la vie du poète un trait chaleureux et pittoresque qu'aucun biographe n'omet; mais le brillant de cet épisode en a jusqu'à présent dissimulé le contenu psychologique.

Je voudrais, à l'aide de documents inédits et notamment d'une correspondance que S. M. la Reine Elisabeth a bien voulu me permettre de consulter, montrer le caractère profondément humain et émouvant de l'amitié qui unit Emile Verhaeren aux Souverains belges, amitié d'une veine rare et d'un type unique, semble-t-il, dans les annales de la royauté. A ce titre seul elle mériterait d'être mise en lumière. Elle le mérite d'autant plus qu'on y peut voir, dans le filigrane de l'événement, le destin d'un poète s'y associer au destin d'un règne.

La plus ancienne lettre de Verhaeren au Prince Albert qui se soit conservée est du 16 avril 1908 et datée de Roisin, c'est-à-dire du Caillou-qui-bique. Elle ne marque pas l'origine de leurs relations. Dès 1900, le Prince Albert assistait à la première du Cloître et en félicitait l'auteur. L'amour des lettres n'est pas, chez lui, inné et impératif comme celui de sa jeune épouse pour la musique et la sculpture. Il découle d'une disposition intime qui tourne sa curiosité vers les valeurs spirituelles, vers le grain de l'étoffe humaine.

L'illustre exemple de son oncle ne dut pas peu contribuer à former son caractère et son jugement. Leopold II distribuait à ses sujets le bénéfice de ses entreprises comme s'il leur eût asséné des coups. Son attitude de mépris et de défi hautain avait quelque chose d'apprêté et de théâtral qui sans doute provoqua de profondes réactions chez le futur Roi Albert, l'homme le plus naturel qui fût jamais au monde. Au cours de son éducation de prince qui le conduisit dans les usines, au fond de la mine, en Amérique et au Congo, le prince Albert, en même temps qu'il s'initiait aux techniques de l'industrie et de l'économie modernes, développa une vie secrète où s'affermit la volonté de sauvegarder en lui ce qu'il avait de commun avec tous les hommes.

De l'enquête qu'il mène à travers le pays, il fait deux parts, l'une visible, manifeste, qui a tout ce qu'il faut pour charmer les sociologues; l'autre, mystérieuse, qui n'affleure parfois que sous une frange d'ironie et qui se mêle souterrainement à ces influences éparses dont s'accroît l'homme intérieur.

Verhaeren, cordial, répandu, planté au milieu du cercle littéraire belge comme une oriflamme au sommet d'un mât, devait séduire le prince par la générosité de son tempérament, son besoin d'expansion, son ardeur à vivre. Les conquêtes de son lyrisme, bien découpées dans l'action du temps, traduisent ses propres conquêtes au seuil de la vie élargie et dangereuse qui va être son lot. En avril 1908, il écrit spontanément au poète qui l'en remercie sur un ton cérémonieux et même un peu guindé.

« *La lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire vous-même me sera précieuse et je la conserverai pour la relire souvent comme un témoignage de l'intérêt que vous portez à la littérature et comme une preuve de votre bonté pour moi.* »

Tout porte à croire que c'est la première fois que Verhaeren s'exerce à ce genre d'épître. La lettre du Prince a dû se perdre. Elle ne figure pas dans le Fonds Verhaeren de la Bibliothèque Royale à laquelle Mme Emile Verhaeren a fait don des lettres, au nombre de quinze, adressées par des membres de la famille royale à Verhaeren. Il est difficile de deviner, d'après le texte du poète, de quoi il pouvait être question dans la lettre princière. Verhaeren était à cette époque dans le plein de sa force et dans toute l'allégresse de sa virtuosité créatrice. Il venait de publier coup sur coup

la Multiple Splendeur, la Guirlande des Dunes, qui avait longuement retenu l'attention de la princesse Elisabeth, et *les Héros,* dont l'édition originale sortit de presse le 10 janvier 1908.

◆

Les futurs souverains belges décelèrent-ils dans la lettre de Verhaeren une raideur dont ils voulurent avoir raison? Deux mois plus tard, ils l'invitèrent dans leur villa à Ostende, où le poète de son côté faisait un séjour auprès de son ami James Ensor sur qui il a écrit — paru cette même année 1908 — le meilleur livre qu'ait inspiré cet artiste génial et singulier. Et c'est d'Ostende, le lundi 15 juin, que Verhaeren envoie au Prince Albert ce message où on le sent encore tout vibrant de l'accueil reçu :

« *Permettez-moi de vous remercier encore, ainsi que Madame la Princesse Albert de Belgique, de l'accueil que vous m'avez fait et dont je sens tout l'honneur et dont vous avez voulu, semble-t-il, que je sentisse aussi toute la cordialité.*

« *Le respect que je vous porte se mêlera dorénavant à une sympathie accentuée qui le rendra, si j'ose dire, plus chaud et plus ardent. Vous avez charmé par votre haute simplicité l'homme un peu timide et fruste que je suis et lui avez donné quelque confiance en soi-même à force de bienveillante attention.*

« *Je vous en suis profondément reconnaissant. Mon séjour à Ostende en aura été tout à coup comme embelli et cette date du 14 juin où vous m'avez accueilli, me sera doublement un dimanche.* »

Il signe, après avoir transformé en « très fervent attachement » le loyal attachement qu'il proclamait dans la lettre du 16 avril.

Et sans doute est-ce le même jour qu'il envoie à « Madame la Princesse Albert de Belgique » une lettre qui ne porte pas de date, mais qui est écrite sur un papier à lettres identique à celui de la lettre précédente et avec la même encre. Au cours de la conversation il avait été question d'un article paru dans le *Mercure de France* et la Princesse Elisabeth lui avait fait remettre deux numéros de la revue.

« Et maintenant que ces deux numéros sont encore là sur ma table, je songe que cette revue que j'aime et dans laquelle tant de modernes et beaux poètes insèrent leurs proses et leurs vers vivants est la revue qui vous plaît parmi toutes. Vous ne pouvez croire combien j'en suis heureux. Oh! que ce témoignage de goût jeune et ardent venant de si haut doit nous donner à tous confiance! Vous nous indiquez aussi vos préférences en art et votre amour de la littérature nouvelle. Hier dimanche quand vous me faisiez l'honneur de m'entretenir et que Monseigneur soulignait par son approbation vos paroles et que vous me disiez ceux dont vous admiriez l'effort, je me sentais assailli d'une joie très vive que je n'osais trop manifester. »

Il n'est pas dans sa nature de mettre une sourdine à l'expression de ses sentiments. C'est pourquoi les déclarations de cette lettre corrigent la réserve de son attitude de la veille. Et aussi il est grisé un peu. Moins de l'honneur qu'il ressent que du plaisir qu'il éprouve de cette communauté de pensée dans un milieu dont il n'avait pu se former jusque-là qu'une image conventionnelle et qu'il n'abordait pas, quelque attrait qu'il exerçât sur lui, sans une secrète résistance. Ses sympathies l'inclinent vers le socialisme. Son hérédité cependant subit la fascination de la grandeur royale que son lyrisme colore de ses feux, mais, au-dessus de tout, il est conquis, dans son amour de l'humain, par la simplicité intelligente de ces voix fraternelles, par l'allègre confiance que lui témoignent ces deux jeunes princes qui introduisent dans l'institution monarchique un ferment nouveau.

◆

Quelques mois plus tard, un geste du prince Albert plongea Verhaeren dans la confusion, ainsi qu'en témoigne la lettre ci-dessous :

« Monseigneur,

« Vous êtes vraiment pour moi d'une bonté et d'une amitié grandes. Vous me permettez de choisir entre plusieurs jours celui où vous voulez bien me faire l'honneur de me recevoir à votre table. J'en suis confus. Si j'use de cette permission, veuillez bien croire que c'est parce qu'à certaines dates j'ai des engagements depuis longtemps pris et devant des admi-

nistrations publiques et avec la Société des Amis de la Littérature, sinon jamais je n'admettrais que je choisisse, moi, le jour où je me rendrais chez vous.»

Les renseignements fournis par Verhaeren permettent de dater cette lettre de l'automne 1908. Le 14 novembre de cette année, Verhaeren inaugura une série de conférences organisées sous les auspices d'une société littéraire qu'Edmond Picard présidait. Cette inauguration se fit en grande pompe dans la salle gothique de l'Hôtel de Ville de Bruxelles. Le Bourgmestre, entouré du Collège échevinal, y reçut le prince Albert qui y fit un discours où il formula nettement l'impérieuse nécessité pour un peuple de rendre hommage à ses écrivains. Cette cérémonie avait attiré un grand concours de peuple et au témoignage d'un chroniqueur « le public débordait le long des escaliers jusque sur la Grand'Place où plusieurs centaines de personnes pataugèrent durant des heures dans une boue gluante ». A ma connaissance jamais la littérature belge n'a rencontré depuis une telle faveur.

Quelques jours plus tard une nouvelle manifestation en l'honneur de Verhaeren se donnait au Théâtre du Parc. La jeunesse littéraire bruxelloise en avait pris l'initiative et lui imprima dans sa seconde partie un rythme estudiantin qui surprit maints spectateurs. Le couple princier en était et la Reine Elisabeth, après quarante-cinq ans, évoquait encore récemment la vision d'un Verhaeren effaré, congratulé, rejeté de l'un à l'autre et disparaissant enfin presque entièrement dans les bras d'une grosse dame qui, en sa qualité de sociétaire de la Comédie-Française, à part entière évidemment, occupait le centre du plateau. Revenu de sa surprise et délivré de cette étreinte, Verhaeren revivait la scène avec beaucoup de faconde et ses hôtes royaux s'amusèrent plus d'une fois à la lui faire raconter. La façon dont ils accueillirent cet épisode réjouissant de la carrière de Verhaeren montre avec quelle cordiale liberté dégagée de toute servitude protocolaire ils s'associaient dès lors aux vicissitudes et à la gloire du poète.

Aussi comprend-on le sentiment qui dicta à Verhaeren ces vœux de nouvel an :

« Ce que je puis vous souhaiter de plus conforme à vos pensées et à vos désirs, je vous le souhaite et j'associe à vos

pensées et à vos désirs le bonheur de Celle qui m'accueillit si simplement en votre maison et que vous avez choisie pour compagne en votre vie grave et haute. L'année 1908 *aura pour moi une signification spéciale. C'est elle qui me permit de vous approcher mainte fois à Ostende et à Bruxelles et de sentir combien votre affabilité et votre sympathie vinrent soudain à ma rencontre. Et je vous remercie, Monseigneur, très sincèrement.* »

Le style de Verhaeren, dans cette correspondance avec ceux qui deviendront bientôt ses souverains et qui sont déjà devenus ses amis, a maintenant acquis cette aisance, cet équilibre où respect, dignité, convenance des parties, s'accordent dans une parfaite justesse de propos. La lettre du 31 décembre 1908 s'achève par ces mots : « A vous deux ma loyale fidélité. »



En avril 1909, le prince Albert entreprend au Congo un long et périlleux voyage. Le 17 décembre, Leopold II meurt et quatre jours après, le Roi Albert prête serment.

Si le poète a pu redouter de l'accession au trône d'Albert et d'Elisabeth qu'elle soit une entrave à ses rapports avec eux, son appréhension ne va pas tarder à se dissiper. Dix jours après son avènement, dans l'immense remue-ménage d'un commencement de règne, le Roi trouve le temps de faire signe au poète et de lui envoyer, écrit de sa main, un substantiel message où il rappelle leurs souvenirs communs et dégage le sens qu'il y attache :

« *Il est une fête dont j'aime à garder la mémoire, elle eut lieu, il y a un an environ, à l'Hôtel de Ville de Bruxelles, où, sans distinction de parti et de classe, l'élite de la capitale célébra les lettres belges et acclama l'une des gloires de notre littérature d'expression française. Spectacle inoubliable! qui me fit comprendre combien une nation s'élève en protégeant l'essor d'une littérature puisant sa force dans les sentiments et les aspirations de tout un peuple. Nous formons un vœu, un vœu bien sincère, celui de voir longtemps encore marcher à la tête de la brillante pléiade de nos écrivains le poète illustre dont la nation est fière parce qu'il incarne, à un si haut degré, le génie belge.* »

En juillet 1910, Emile Verhaeren est pour la seconde fois reçu à Ostende par le Roi et la Reine. Il a la surprise d'entendre le Prince Léopold, alors âgé de neuf ans, lui réciter « de sa voix si joliment frêle » un court poème de la *Guirlande des Dunes*. « C'est sur le sable vers midi, que j'ai appris votre belle poésie; j'ai eu beaucoup de plaisir quand j'ai vu que je la comprenais et j'ai été très heureux de vous la réciter. » Verhaeren est touché jusqu'aux larmes de cette sollicitude. « Ce me sera une vision douce de me le rappeler comme je le vis enfant, là devant moi, avec ses yeux pâles et bleus, son attitude charmante et timide, sa voix frêle et jolie et cette vision ne s'effacera ni de ma mémoire, ni surtout de mon cœur. » C'est pour la Reine qu'il crayonne cette esquisse. Il devine bien qu'elle est l'inspiratrice de cette délicate attention et, de son côté, il lui prépare une surprise. Il tourne un compliment rimé que la princesse Marie-José — qui a cinq ans — dira à sa maman pour son anniversaire.

A la vérité, ils sont faibles ces trois quatrains, mais qu'il est émouvant, ce petit morceau de papier, plus modeste qu'une feuille de papier d'écolier, où le bon géant, retenant son souffle, a calligraphié douze vers octosyllabes, modelant son inspiration sur la voix d'une petite fillle! De tant d'éblouissants feuillages et d'opulentes frondaisons, le vent de l'ouragan a fait des feuilles mortes, mais cet humble et mince feuillet de poésie, serré parmi des papiers de famille, caché comme graine sous la terre, témoigne seul encore d'une heure de caresse enfantine, de tendresse familiale et de bonheur enfui.



Entre 1910 et le 31 juillet 1914, la correspondance encore existante du poète et des souverains — plusieurs lettres se sont perdues — comprend trois lettres du Roi, une lettre signée par le Roi et la Reine, deux lettres de la Reine et huit lettres de Verhaeren. Deux de ces lettres sont adressées au Roi; quatre à la Reine; deux à la Reine et au Roi.

La Reine, avec une prévenance extrême, saisit toutes les occasions de manifester à Verhaeren son admiration et sa sympathie. Elle emporte ses livres à Possenhofen où réside sa famille; elle s'inquiète du rhume des foins de Verhaeren, incommodité dont elle souffre aussi — et le poète en échange

de ce bon procédé communique à la Reine un remède de sa façon. D'Ostende où il est à nouveau invité, elle lui écrit, montrant ainsi combien elle connaît son œuvre : « Peut-être qu'un jour vous me montrerez le saule entre Furnes et Coxyde. » Et cela nous vaut la lettre du Saule.

Verhaeren n'est pas un épistolier. Ses lettres en général sont négligées, broussailleuses, hâtives. Il a tout de même écrit la lettre du Saule, petit morceau de bravoure où il madrigalise et qui fait songer à ces pages de virtuosité de Mme de Sévigné auxquelles on donne un titre. La lettre d'ailleurs vaut d'être citée intégralement. Elle reflète bien l'affection respectueuse et franche, à la fois cérémonieuse et libre, du grand poète pour sa Souveraine. La voici :

« Madame,

« Avec quelle joie, puisqu'Elle le veut bien, conduirais-je Votre Majesté vers le vieux saule que j'aimai comme un homme et qui se dressait, il y a vingt ans, en un petit chemin de sable clair, entre Furnes et Coxyde. Mais existe-t-il encore, le vaillant saule? Il était si pauvre, si délabré, si troué de vent et de pluie!

« Certes s'il avait pu se douter qu'un jour une Reine le serait venu visiter, il aurait ramassé et thésaurisé sa force pour perdurer et perdurer encore. Mais a-t-il pu s'en douter? Jusqu'à vous, Madame, aucune Souveraine de chez nous ne prenait intérêt aux arbres, aux fleurs, aux nuages, au ciel, à la mer que chantent les poètes lyriques. Et mon vieux saule datait, certes, de l'autre règne.

« Ma fièvre des foins se dissipe peu à peu. Elle m'a âprement tenu à la gorge et ma poitrine ressemblait à un vieil orgue de barbarie qui jouait faux, obstinément. Même aujourd'hui je n'ose encore sortir de Bruxelles et l'horizon de mes promenades est limité par la place Rogier, la gare du midi, l'église Sainte-Catherine et la place Royale.

« Mais dès le 25 juillet j'espère être tout à fait bien, surtout si le beau temps hâte la maturité des orges, des seigles et des avoines. Alors ce sera avec une joie bien grande que je me rendrai à Ostende où Votre Majesté veut bien me convier.

« J'aime à me souvenir que c'est à Ostende que j'eus l'honneur de vous rencontrer une première fois, Madame, et que l'impression de bonté et surtout de clarté que vous me fîtes

fut si vive qu'elle demeure encore tout illuminée dans mon esprit. Avec quelle simplicité vous me tendîtes la main et comme ce geste de bon et franc accueil a pour jamais enchaîné mon respect et ma ferveur!

Je présente à Votre Majesté mon dévouement absolu. »

Verhaeren n'alla pas à Ostende, mais à l'automne de 1911 il se rend à Ciergnon, résidence royale au bord de la Lesse, au milieu des bois d'Ardenne. Et le 20 octobre 1911, de retour à Bruxelles, comme trois ans plus tôt à Ostende, le cœur gonflé de gratitude, il libère son émotion : « Plus j'ai l'honneur d'approcher et de mieux connaître Vos Majestés, plus je songe que mon pays est favorisé de les avoir comme Souverains et plus je suis fier d'être leur très reconnaissant et loyal sujet. » Verhaeren n'a pas attendu la guerre de 1914 pour percevoir l'exceptionnelle qualité humaine de ces Souverains d'un petit pays qui naïvement se contentait d'admirer en eux, à l'image de ses habitudes, le modèle des vertus bourgeoises.

Le Roi et la Reine ne sont pas moins satisfaits de leur poète que le poète n'est ravi de ses souverains. Le 24 octobre, un message signé Albert et Elisabeth est adressé à Verhaeren. « Nous voudrions encore vous dire combien nous avons été heureux et fiers de vous avoir chez nous et quel excellent souvenir, quel reconnaissant souvenir nous en garderons toujours. » La lettre accuse ensuite réception « du très bel exemplaire des *Heures du Soir* que nous avons lu ensemble aujourd'hui sur le chemin le long de la Lesse ». La troisième partie des *Heures* venait d'être publiée d'abord en Allemagne, en édition de luxe, par les soins de Stefan Zweig. Le Roi et la Reine en eurent la primeur.



Lorsque la guerre de 1914 éclate, le Roi qui est le chef de l'armée se met à la tête de ses troupes. Le 13 août, il a son quartier général à Louvain. La veille la cavalerie allemande a attaqué à Haelen, à six lieues de là. Elle a été repoussée, cependant la pression allemande ne va pas tarder à s'accentuer et six jours plus tard Louvain sera aux mains de l'ennemi. Or de même que dix jours après son avènement en 1909, le Roi s'était empressé d'écrire à Verhaeren, à

Louvain, ce 13 août, au grondement du canon, il s'accorde quelques instants pour écrire de sa main ce billet en réponse à une lettre de Verhaeren très malheureusement perdue : « Votre lettre si chaleureuse et d'un patriotisme si éloquent m'a profondément touché. J'ai à cœur de vous dire qu'elle a été pour moi un réconfort dans les circonstances graves que nous traversons. »

Avant de s'embarquer pour les îles britanniques, Verhaeren séjournera quelques jours à La Panne, près du Roi et de la Reine qui ne quitteront ce lieu qu'en 1918 à l'heure de la victoire. De Cardiff où il a trouvé asile, Verhaeren écrit le jour de Noël une lettre où s'exprime une pensée qu'il reprendra plus tard avec plus de force :

« Sans vous douter même combien vous êtes un exemple... vous formez avec Sa Majesté la Reine le plus beau couple royal qui soit au monde. Vous êtes destinés tous les deux non pas seulement à l'histoire, mais à la légende. C'est cette dernière qui surtout vous fera vivre à travers les siècles. »

En 1916, sollicité d'écrire une préface pour un livre sur le Roi et la Reine, Emile Verhaeren, le 28 août, soit juste trois mois avant sa mort, signe des pages où la pensée du 25 décembre 1914 reparaît développée :

« Elisabeth de Belgique a soudé son destin au destin du Roi, si bellement et si solidement qu'Elle l'a épousé comme une seconde fois dans l'infortune et la gloire. Désormais c'est leur couple qui plane sur notre avenir.

« ... Si je fais intervenir, ici, une apparition douce de femme admirable, c'est que j'estime que, grâce à Elle, Albert Ier, non seulement occupera l'histoire, mais entrera dans la légende. Aucun autre protagoniste du grand drame actuel ne pourra l'y suivre.

« La légende transfigure. Elle est plus humaine et plus éternelle que l'histoire. Celle-ci se fixe en un texte, celle-là se propage par la parole, se multiplie, s'augmente indéfiniment. Elle continue à vivre, tandis que l'autre meurt dans un livre.

« Il est rare qu'on occupe la légende. Pour y parvenir il faut qu'une atmosphère spéciale enveloppe les héros. Il faut que la poésie s'empare d'eux. Il faut qu'il y ait matière, non seulement à exaltation, mais aussi à tendresse. En un mot,

il faut qu'il y ait amour. Ce sont les couples qui peuplent les fables immortelles. »

En 1954, quand elle apprend que des manifestations marqueront le centenaire de la naissance de Verhaeren, la Reine Elisabeth demande si on a pris des mesures pour transférer, dans le tombeau du poète, au bord de l'Escaut, les cendres de Marthe Verhaeren, qui modestement n'a pas demandé à le rejoindre, mais a voulu être enterré à quelques centaines de pas de lui, dans le cimetière de Saint-Amand où cette liégeoise n'a jamais vécu.

Souvenir du jour peut-être où Albert et Elisabeth de Belgique ont lu ensemble « sur le chemin le long de la Lesse », les *Heures du Soir*, le seul chef-d'œuvre poétique édifié par l'amour conjugal; intuition de femme qui sait tout ce que l'œuvre même de Verhaeren doit à l'abnégation et à la fidélité ouvrière de Marthe Verhaeren; charité créatrice qui souhaite voir le culte du poète se prolonger, lui aussi, dans une atmosphère de légende. « Ce sont les couples qui peuplent les fables immortelles. »



Si Verhaeren pendant la guerre s'est mis tout entier au service de la patrie et a répandu des textes de circonstance, il n'avait pas pour autant renoncé à la poésie pure et à l'art gratuit. Entre deux conférences de propagande, il caressait l'idée de publier *Belle Chair*, « une plaquette de vers de grand luxe, où un artiste qui aurait pour spécialité de dessiner le nu exercerait son art ». Il aimait l'art et les artistes. Il avait longtemps pratiqué la critique d'art. Son recueil *Les Forces tumultueuses* était dédié à Rodin qu'il continuait à voir régulièrement. Le 4 septembre 1915, quelques semaines après son retour du front belge où il avait été pour la seconde fois l'hôte du Roi et de la Reine, il prend la plume fiévreusement. Il est porteur d'une grande nouvelle :

« *Madame et chère Souveraine,*

« *C'est Rodin avec qui j'ai passé la journée d'hier qui me prie de vous écrire.*

« *Voici textuellement ce qu'il m'a dit :*

« *L'homme que j'admire, à cette heure, le plus au monde, c'est votre roi Albert. Il est pour moi le seul qui sorte grandi*

de cette guerre atroce. Il m'apparaît comme une sorte de saint Georges. Avant que je meure, je désire laisser de lui une image impérissable. Je veux lui dédier ce qui reste de force en mes deux mains. »

« *Votre Majesté daignera-t-elle intéresser le Roi au projet admirable de Rodin? Je n'en doute pas un instant.*

« *Si tout s'arrange et que Rodin se rende à La Panne, puis-je dire à Sa Majesté ce que certes Rodin n'osera Lui confier. Voici : Il est de santé encore vaillante, mais peu sûre. Il redoute beaucoup l'hiver et le froid, surtout à la mer. Il faudrait qu'il n'attrape ni bronchite ni angine. En un mot il est douillet et frileux.*

« *Je lui conseillai d'attendre le printemps avant de se rendre en Belgique. Mais il est impatient et exalté. Il sent l'œuvre qui a déjà germé dans sa tête et surtout dans son cœur. Elle demande à éclore, même l'hiver.*

« *J'ai fini d'écrire à Votre Majesté tout ce que j'avais promis à Rodin de Lui dire.*

« *Qu'elle veuille agréer avec mes plus profonds hommages l'ardeur que je mets à La vénérer.* »

Ce projet enthousiasme la Reine qui fait savoir à Verhaeren combien l'exalte la pensée de voir Rodin travailler sous ses yeux à une œuvre qui reproduira les traits de l'être qui lui est le plus cher. « J'en ai parlé à mon mari; il est très touché. » Mais il faudra attendre le moment favorable. Ce que la Reine ne dit pas dans sa réponse du 21 septembre, c'est qu'on est à quatre jours d'une attaque en Champagne dont on attend de profonds changements qui hélas! ne se produiront pas. Rodin déjeune chez Verhaeren le 8 octobre. Il est tout à son idée. Il passera la première fois une dizaine de jours à La Panne pour faire ce qu'il appelle le gros œuvre, puis il laissera reposer son travail qu'il reprendra et achèvera à un second voyage. A la rigueur il reviendra une troisième fois. « Il veut, dit-il, faire un chef-d'œuvre et vous remercie, Madame et chère Souveraine, de comprendre que « le temps et l'espace » ne doivent pas lui être mesurés. C'est la phrase de votre lettre qui l'a charmé le plus. »

« Rodin est déjà âgé, ajoute Verhaeren; il parle peu et sa conversation est devenue grave et lente comme celle des Dieux. Mais que de choses ses paroles assourdies suggèrent! »

Avant de partir pour le Midi où on l'envoie se reposer, Verhaeren rappelle ce projet au secrétaire du Roi et de

Saint-Clair où il envoie à la Reine ses vœux pour l'année 1916, il écrit :

« *Puis-je parmi mes vœux émettre celui de voir Rodin immobiliser bientôt dans le marbre les traits du Roi? Elle serait si belle l'heure où ce chef-d'œuvre naîtrait.* »

Il ne devait pas en être ainsi, le rêve qui est aussi le rêve de la Reine ne se réalisera pas. En juillet 1916, Rodin, dans son atelier de Meudon, réaffirme sa volonté de se rendre à La Panne, mais ne s'illusionne-t-il pas comme Verhaeren lui-même — sur ses forces? J'ai sous les yeux un billet écrit le 14 juillet 1916, où il charge Loie Fuller de présenter ses hommages à la Reine des Belges et de lui faire parvenir une petite tête de marbre de saint Jean-Baptiste, petite tête souffrante en laquelle il voit le symbole de la Belgique martyre. Ce billet est d'une écriture tremblée que la main ne conduit plus. La comtesse Maria van den Steen de Jehay, qui a rendu visite à Rodin le 18 juillet 1916 et à qui il clama son admiration pour le Roi et la Reine des Belges, a noté dans ses carnets l'impression qu'il lui fit :

« *Au milieu de son atelier, nous sommes assis l'un à côté de l'autre. Il est assis comme le représentent tant de ses photographies, le corps affaissé, la tête aux méplats puissants. Il me prend la main, la garde, dit quelques mots, puis il se tait, ses yeux se voilent, ses paupières se ferment. Il dort... ou il meurt.* »

Il devait mourir, l'année suivante, quelques mois après Verhaeren. Celui-ci, invité de nouveau à La Panne en automne, s'excuse de ne pouvoir s'y rendre. Il y reviendra pourtant, le 1er décembre, dans la nuit. Après que la ville de Rouen lui eut fait des funérailles grandioses et dignes, un cortège funèbre emmena sa dépouille. Entre une double muraille de fleurs, il traversa les villages de Normandie, de Picardie, de Flandre et arriva à La Panne vers une heure du matin. André Gide, Bourdelle, quelques femmes l'accompagnaient.



On ne lit jamais longtemps les poèmes de guerre. Le recueil que Verhaeren fit paraître quelques mois avant sa mort, *Les Ailes rouges de la guerre*, est aujourd'hui délaissé

pour beaucoup de raisons. Parmi des scènes de bataille et des récits d'exaltation guerrière, on y trouve cependant deux notations calmes et recueillies qui, en quelques vers, campent le plus émouvant portrait qu'on connaisse du Roi et de la Reine des Belges. Ce ne sont que des crayons, mais où la ferveur du sentiment guide la main et préserve la délicatesse du trait. Le paysage est celui de ces quelques humbles villages de Flandre que l'invasion n'atteignit pas et où des cimetières militaires rapetissaient la part des dunes et des vergers.

Parfois,
En robe toute droite ou de toile ou de laine,
Celle qu'ils acclamaient aux jours d'orgueil, leur Reine
Vient errer et prier parmi les pauvres croix;
Et son geste est timide et son ombre est discrète;
Elle s'attarde et rêve et, quand le soir se fait,
Vers les dunes là-bas sa frêle silhouette
Avec lenteur s'efface et bientôt disparaît.
Tandis que lui, le Roi, l'homme qui fut Saint Georges,
S'en revient du lieu même où l'histoire se forge,
Aux bords de l'eau bourbeuse et sombre de l'Yser,
Il rêve, lui aussi, et rejoint sa compagne
Et leurs pas réunis montent par la campagne,
Vers leur simple maison qui s'ouvre sur la mer.

C'est à La Panne que le poète forma cette image et que peut-être, dans une improvisation heureuse, s'ébauchèrent ces quelques vers. Mais c'est l'impression de sept années d'une affection éprouvée et loyale qui s'y condense et le visiteur du 14 juin 1908 à Ostende n'y est pas étranger.

Ce qu'il y a d'exemplaire dans cette amitié, c'est qu'elle grandit également, dans une atmosphère où la différence des conditions n'est là que pour préciser les données d'une situation, les trois interprètes de la pièce. Et ce n'est pas une amitié close. Elle s'ouvre sur la mer, sur des prairies, sur des livres, sur l'Europe et son drame, sur l'homme et son destin. Elle s'ouvre sur des sources et sur des tombeaux.

Le 4 août 1914, tandis que les armées de Guillaume II déferlaient vers la Meuse et que Bruxelles bouillonnait comme une cuve, quelqu'un qui n'était pas convoqué fit irruption dans le palais du Roi. Après en avoir franchi les grilles et les portes, il gravit en courant l'escalier qui conduisait aux appartements des Souverains. C'était Emile Verhaeren. Le Roi qui se préparait à se rendre au Parle-

ment vit surgir devant lui le poète qui se précipita sur lui et l'enveloppa de son étreinte.

On ne trouve ce récit dans aucune biographie du poète, ni dans aucune biographie du Roi. La camera n'enregistra pas ce geste qui n'était pas destiné à la publicité et dont l'ardeur spontanée se perdit dans le tumulte de la tragédie qui débutait et qui allait durer quatre ans. La Reine Elisabeth qui en avait été témoin en gardait la vision au secret de sa mémoire. Lorsque je m'enhardis il y a quelques mois à l'interroger et à lui demander à l'improviste un souvenir de Verhaeren, c'est cette image qu'elle me tendit.

Ceci se passait au Palais des Beaux-Arts de Bruxelles dans un petit salon attenant à la loge royale. La Reine n'était pas là pour célébrer Verhaeren, mais Colette de qui elle était l'amie et à qui on rendait hommage, ce soir-là. J'étais saisi. La Reine me parlait de ce Verhaeren du 4 août 1914 comme elle eût raconté sa dernière entrevue avec Colette et en moi ce qui se composait, c'était de l'histoire. Ce qui se construisait en moi, se construisait dans une perspective où s'échelonnaient en profondeur, tous contemporains, les héros de l'histoire. Ils se mêlaient aux personnages qui évoluaient sous les lumières de ce salon d'apparat où le rite paisible et vain des cérémonies mondaines s'accomplissait dans son ordre immuable. Et tandis que j'écoutais, que je regardais la compagne d'Albert Ier, debout et immobile, un bouquet d'orchidées à la main, grave, souriante et frêle comme quand Verhaeren l'avait vue pour la dernière fois, évoquant sans un geste et à voix basse un instant immortel, une phrase de Péguy bourdonna dans ma tête : « Nous étions là, nous étions des hommes. Le même souffle nous courbait qui courba les peuples antiques. » Cela ne dura qu'un moment. L'orchestre était en place, la séance pouvait commencer. Pour moi, il me semblait qu'elle était finie. La Reine entra dans sa loge où le public l'accueillit par des applaudissements. Je regagnais ma place par les longs couloirs vides et crus distinguer devant moi le Poète et le Roi allant de compagnie. Une ouvreuse s'avança vers eux un programme à la main. Mais déjà ils avaient disparu.

A son quartier général de Louvain, le 13 août 1914, après avoir écrit la phrase que j'ai reproduite plus haut, le Roi se relut, hésita. Cette phrase disait bien ce qu'il pensait, mais elle eût pu germer dans le cerveau d'un secrétaire. Il réfléchit un peu et ajouta ceci :

« Merci bien vivement d'avoir pensé à moi et de m'avoir exprimé en termes si délicats des sentiments d'attachement auxquels je tiens tout particulièrement.

Croyez-moi toujours, cher Maître,

Votre très dévoué

ALBERT. »

Souvenir

par LOUISE FAURE-FAVIER

Hommes de l'avenir, souvenez-vous de moi.
(Guillaume APOLLINAIRE.)

Le réveillon de Noël 1912 réunit chez moi, dans ma vieille maison de l'Ile Saint-Louis, quelques amis autour de Guillaume Apollinaire.

Quarante-deux années ont passé. Cependant tous mes convives ne sont pas morts : je revois, entre autres survivants, André Billy et Lucien Besnard, l'auteur dramatique, le collaborateur du poète André Rivoire et l'adaptateur de l'opérette l'*Auberge du Cheval Blanc*. Lucien Besnard et sa femme avaient souhaité connaître ce Guillaume Apollinaire que le récent et retentissant vol de la Joconde, mêlé à la disparition des statuettes phéniciennes, venait de rendre célèbre dans le monde entier.

Apollinaire, un an après, n'était pas encore remis de cette mésaventure pendant laquelle il fut logé cinq jours et cinq nuits à la prison de la Santé. Libéré, son innocence reconnue, il n'en gardait pas moins un malaise, un effroi même, qui aurait assombri son caractère s'il n'avait eu tant de soleil dans le cœur. De cet effroi, ses succès et même sa conduite héroïque pendant la guerre ne le délivrèrent pas. Nous, ses proches, nous le savions bien. Nous savions même qu'en cette année 1912 il ne parvenait pas à répondre par un sourire à son cher Paul Léautaud qui l'accueillait au Mercure de France en lui disant, en manière de bonjour : « Comment va la Santé? » Mais ce soir de réveillon, la joie régnait.

Lucien Besnard et sa femme qui avaient fait, aux alentours de 1895, leur voyage de noces en Russie, se réjouissaient de parler de ce pays, de l'œuvre de Tolstoï, et par surcroît de la Pologne où ils avaient aussi séjourné.

— La Russie, répondit Guillaume Apollinaire, je ne la connais pas, non plus que la Pologne. Je suis né en Italie que j'ai quittée tout enfant pour habiter la France.

J'imaginai alors de parler musique. Les Besnard, grands admirateurs de Georges Bizet, fréquentaient le salon de Mme Strauss. Lucien Besnard était le fraternel ami de Jacques Bizet, le fils du compositeur.

Bien entendu, on cita *Carmen*. Seul Guillaume Apollinaire se taisait. Pas longtemps.

— Le musicien fait un peu trop oublier l'écrivain, dit-il. Et pourtant la *Carmen* de Prosper Mérimée est un chef-d'œuvre.

— Mérimée, ajouta-t-il, a eu une chance inouïe, une chance qu'il faudrait souhaiter à tous les écrivains de tous les temps : l'incendie, au lendemain de sa mort, de la maison qu'il habitait rue de Lille, à Paris, brûlée pendant la Commune de la cave au grenier, avec tout ce qu'elle contenait, manuscrits inachevés, lettres de ses correspondants et correspondantes, et tout et tout... C'est ainsi qu'il n'existe pas d'œuvres posthumes de Prosper Mérimée. Pas de veuve, pas d'Egérie, pas d'enfants, pas d'amis zélés, bien ou mal intentionnés pour fouiller dans les papiers. Une chance, vous dis-je, à laquelle nous devons de ne lire de lui, aujourd'hui, que des œuvres parfaites. Des œuvres vivantes et non des œuvres de mort. On retrouvera sans doute des lettres de l'écrivain et même des lettres d'amour, mais on ne retrouvera jamais les réponses des amoureuses, non plus que les épîtres adressées à « Monsieur l'Académicien », au « Cher Maître »... D'ailleurs les morts, dans le néant de leur tombeau, sont très indifférents à tout. Laissons-leur donc la paix.

Ainsi s'exprimait Apollinaire, et avec quelle joviale sincérité, en attaquant le dindonneau du réveillon.

◆

On ne pouvait pas ne pas partager les opinions d'Apollinaire : il les exprimait avec tant d'esprit et d'entrain! Mais, parmi nous, le plus convaincu était le poète Jacques Dyssord qui satisfaisait ainsi une rancune personnelle.

Jacques Dyssord, l'auteur du *Dernier Chant de l'Intermezzo*, était un garçon de belle allure et plein de fantaisie. De son vrai nom Edouard de Bellaing, baron de Bellaing, il avait laissé au pays basque son nom, son prénom et son titre pour venir à Paris faire œuvre de poète. Mais, désapprouvé par sa famille, il devait par surcroît, pour vivre, faire du journalisme. C'est ainsi qu'ayant réussi à franchir les portes de *l'Echo de Paris*, il fut chargé par le directeur Henri Simond de se rendre chez Mlle Louise Read, l'Egérie de Barbey d'Aurevilly, son héritière et son exécutrice testamentaire, et de l'interroger sur les œuvres posthumes qu'elle envisageait de publier. « Je vous confie ce reportage, dit-il, parce que vous êtes un homme bien élevé, un gentilhomme, et que Mlle Louise Read est une personne rigoriste en matière d'éducation. Présentez-vous donc chez elle correctement vêtu. Et soyez exact. »

En conséquence, très élégant dans sa jaquette neuve, ayant remplacé son béret basque par un chapeau melon, Jacques Dyssord arrivait à 4 heures chez Mlle Read qui répondait elle-même à son coup de sonnette et l'introduisait directement dans son salon. Un vieux salon qui lui ressemblait, où régnait une demi-obscurité et où elle prit place dans un fauteuil à oreillettes au coin du feu, tout en invitant son visiteur à s'asseoir en face d'elle, de l'autre côté de la cheminée.

Et elle commença d'égrener ses souvenirs, d'une voix lente et compassée. Jacques Dyssord l'écoutait et prenait des notes sur un calepin. La demoiselle décrivait avec complaisance le Maître « beau comme Apollon »,

« fort comme un lion », dont on voyait d'ailleurs des portraits sur les murs et même un buste en bronze sur la cheminée. Maintenant la demoiselle parlait de l'œuvre de l'écrivain et, désignant une commode ventrue, confia qu'elle contenait des ouvrages encore inédits. Elle se laissa même aller à confier son sentiment quant au testament du maître tant aimé, tant admiré : « Un testament qui faisait deux parties de la succession, donnant la meilleure, c'est-à-dire l'héritage des droits sur tous les livres parus en librairie, à la baronne de Bouglion, celle que Barbey d'Aurevilly appelait son « ange blanc », tandis qu'elle, Louise Read, son Egérie, le dévouement en personne, ne recevait, pour héritage, que son œuvre posthume! C'est cette œuvre qu'elle allait exploiter! Et Mlle Louise Read, désignant la commode, ajoutait : « Il y a là des manuscrits, des contes, autant de chefs-d'œuvre. Je vous les montrerai tout à l'heure. »

En attendant il faisait très chaud près de ce feu de charbons. Transpirant sous son pardessus d'hiver, dont la demoiselle n'avait pas songé à le débarrasser, Jacques Dyssord ne perdait pas un mot de ce qu'elle lui confiait. Le pardessus déboutonné, le chapeau melon plaqué sur son ventre, il écrivait. A un moment le chapeau roula sur le tapis. Il le rattrapa. Mlle Louise Read évoquait, en cet instant, ses plus doux souvenirs. Elle avait fermé les yeux afin de mieux explorer le passé. Jacques Dyssord en profitait pour imaginer la jolie fille amoureuse d'antan...

Soudain, Mlle Louise Read ayant ouvert tout grands les yeux, son expression de béatitude disparut. Dans son regard passaient des éclairs de colère. La bouche refermée semblait avoir avalé ses lèvres. Ce n'était plus une Egérie, c'était une harpie qui, de son doigt maigre, montrait la porte à son visiteur. Et comme Jacques Dyssord, interloqué, s'était levé et, penché sur elle, lui demandait si elle n'était pas souffrante et s'il ne devait pas aller quérir du secours, elle changea la direction de son doigt vengeur, le braquant vers la cheminée sur le buste en

bronze de Barbey d'Aurevilly coiffé d'un chapeau melon.

— Je jure que je ne l'ai pas fait exprès, disait, le lendemain, Jacques Dyssord à Henri Simond.

En vain. Mlle Louise Read, dans un petit bleu, décrivait la scène et flétrissait le malappris. Jacques Dyssord perdit sa collaboration à *l'Echo de Paris*.



Ayant répudié à tout jamais le chapeau melon pour reprendre son béret basque qu'il achetait dans l'Ile Saint-Louis, au magasin « Au Petit Matelot », ce vieux magasin où Balzac situa son roman *César Birotteau*, Jacques Dyssord vint tout près, chez moi, nous conter sa mésaventure.

Après avoir ri de son grand rire, Apollinaire, en guise de consolation, lui annonça qu'il figurerait dans son livre en préparation, *La Fin de Babylone*. Il y serait le poète Dhy-Sor, conservateur de la bibliothèque de Nabuchodonosor.

Etrange roman, d'une fantaisie débridée. Plusieurs de nos amis, sous des noms aux sonorités chaldéennes, s'y livraient à un extrême libertinage. On y rencontrait même le grand et cher Remy de Gourmont : Ramigourmonsor dont les célèbres *Lettres à l'Amazone* brillaient, parmi les 100.000 papyrus, sous le titre : *Lettres à un Cavalier*. Apollinaire et André Billy eussent préféré le titre : *Lettres au Cavalier*. Je me souviens de la joyeuse discussion. Mais René Dalize, qui collaborait activement à *La Fin de Babylone*, parvint à les convaincre que *Lettres à un Cavalier* était plus subtil et plus expressif. Lorsque *La Fin de Babylone* parut, le 1er mars 1914, Guillaume Apollinaire en offrit un exemplaire à Remy de Gourmont qui le remercia par des compliments nuancés d'ironie. Apollinaire se flattait de l'avoir diverti. Quant à la bibliothèque de Nabuchodonosor, elle disparaissait tout entière, une nuit d'intense ébriété, où le

conservateur-poète Dhy-Sor, promenant sa lampe, y mettait le feu.

— Je ne regrette que les *Lettres à un Cavalier*, disait le bibliothécaire.



Heureux printemps de 1914! On riait si bien à la vie! L'été devait tuer ce beau rire. Avec l'automne commença la procession des morts!

Que de chers amis, parmi les meilleurs, que l'on ne verrait plus!... Que de talents ensevelis... Et Apollinaire blessé, trépané...

Et voilà toutes nos idées retournées quant au culte des morts et aux œuvres posthumes. Nous ne pensions plus qu'à prolonger, par elles, le souvenir des disparus, à voir vivre, dans des livres qu'ils avaient projetés, leurs dernières pensées.

Apollinaire fut le premier à manifester ce retournement. La mort de son plus cher ami, de son plus ancien camarade d'enfance et d'adolescence René Dalize l'avait fait sangloter. Elle accentua en lui l'obsession du souvenir.

De son vrai nom René Dupuy des Islettes, Dalize descendait du chevalier des Islettes qui, à la Martinique, apprit à Joséphine de Beauharnais à danser le menuet. Il tenait de cet aïeul ses yeux de créole, sa nonchalance, son insouciance. Ancien officier de marine, il avait navigué sur toutes les mers. Ce sont les vents alizés, aux alentours des Antilles, qui lui inspirèrent le pseudonyme dont il signa sa *Ballade du pauvre macchabée mal enterré*, illustrée par André Derain.

Je le vis pour la dernière fois un soir de l'hiver 1917. Il venait de passer huit jours en permission et il repartait le soir même. A quoi le commandant René Dupuy des Islettes avait-il employé cette dernière après-midi parisienne? Il arriva en courant au restaurant où nous nous trouvions, André Billy, quelques amis et moi. Il

avait dû se rhabiller en hâte, il sortit de sa poche ses bandes molletières qu'il enroula autour de ses jambes de coq. Il partit en courant. Il courait à l'assaut, le matin du 7 mai 1917, à la tête de son bataillon. Il courait sous la mitraille en tenant une grosse pierre devant son visage...

Apollinaire pleurait en narrant cette mort à ses auditeurs, lors d'une conférence qu'il prononça dans le salon de Mme Aurel et qu'il termina en souhaitant de voir un éditeur s'intéresser aux œuvres posthumes de René Dalize. Lui-même annonçait qu'il allait s'attacher à cette publication. Dalize laissait de nombreux poèmes, des contes et une pièce de théâtre intitulée *Nuit d'Opium*. Apollinaire ferait jouer *Nuit d'Opium*. C'est à lui qu'est dédié *Calligrammes*. Mais Apollinaire mourait un an après son ami, le 9 novembre 1918.

Les douleurs de la guerre avaient transformé son caractère. Moins de gaieté, mais tant de bonté! Ce qu'il souhaitait pour René Dalize, il l'eût voulu aussi pour tous les poètes, pour tous les écrivains. Prolonger leur souvenir, lire et relire leurs œuvres. Publier celles à qui la mort empêchait de voir le jour. C'est si fragile un souvenir et les morts sont si nombreux!

Les souvenirs sont cors de chasse
Dont meurt le bruit parmi le vent.

Et pensant à lui-même dans un pressentiment, Apollinaire, si gravement blessé, déclarait à André Salmon : « Il faut tout publier. » A moi, il écrivait, préoccupé du sort de ses « Poèmes à Lou » dont il redoutait la dispersion, peut-être même la destruction : « Qui sait ce que deviennent les choses? » Je reproduisis cette lettre dans mes *Souvenirs sur Apollinaire*. C'était, de l'au-delà, un ordre pour Louise de Coligny : *les Poèmes à Lou* parurent en 1950.

Un soir d'avril 1918, où nous étions réunis, tous les trois, Apollinaire, sa jeune femme Jacqueline (la jolie rousse) et moi, Apollinaire, reprenant le thème de la fraternité des vivants et des morts, reniait le temps où

il raillait celles qu'il avait surnommées, le premier, les « Egéries abusives » : « *On n'honorera jamais trop les morts* », disait-il. « *Il faut tout publier* », répétait-il. « *Heureux l'écrivain qui laisse après soi un être cher et dévoué, une épouse, un enfant, un ami, pour mettre en valeur son œuvre et perpétuer son souvenir!* »

POÈMES

par JEAN POURTAL DE LADEVÈZE

D'UN SEUL AMOUR

D'un seul amour toujours poursuivi
En tant de lieux, sur tant de visages
Différents où, reflets des nuages,
Chaque fois, à ton regard ravi,
Apparaissait cette ressemblance
Avec les traits, d'ailleurs jamais vus
Et cependant les seuls reconnus,
Dont un désir et ton espérance
D'aimer, point fixe au ciel de ta nuit,
Marquèrent le secret dans ton âme;
Etoile polaire, unique flamme
Omniprésente et qui pourtant fuit
Quand tu crois enfin pouvoir l'atteindre,
Inextinguible au désert glacé
Où le futur se lie au passé
Comme la mer au firmament, moindre
Jeu d'idéal qui détruit le temps;
D'un seul amour connais la constance :
Si le vulgaire encor le prétend,
Tu n'es dupe d'aucune apparence
Et tu sais qu'en la diversité
Qu'ils appellent infidélité,
Tu cherchais ce masque de beauté
Fait à ta divine ressemblance
Et que l'on ne peut voir nulle part
Qu'en songe et pour quel autre départ?

SOLITUDE

Il pleut, il fait froid; comme on est seul dans le soir!
Un reste de jour luit encor sur le trottoir :
Quel poète y pourrait ramasser une étoile?
Ou, tel, ce pitre châtié crevant la toile
Tendue entre les bords rigides des cerceaux,
D'un bond se délivrant des sordides tréteaux,
Tomberait dans la boue. Il pleut dans le silence.
Sur les carreaux la pluie imite une romance
Ancienne. O souvenir qui n'êtes qu'absence,
Que vous faites sentir à ce cœur l'abandon
Que chaque jour qui passe et l'âge et la saison
Aggravent d'un regret, d'un oubli, d'une perte.
Voici la nuit. Ne laisse pas ta porte ouverte
Sur les ténèbres effrayantes du couloir :
D'étranges messagers cheminent dans le noir.
Il pleut, il pleut, il fait froid, tu n'attends personne.
Mais dans cette chambre d'hôtel, chambre de bonne,
Qui pourrait songer encore à te venir voir
Sinon les fantômes d'hier? Ferme ta porte
Aux visages heureux de ta jeunesse morte.

ÉTOILES

L'ardente veille au soin constant
D'isoler hors de la durée
Cet acte pur qui, de l'instant,
Par une parole sacrée,

Instaure la création,
Creuse d'un cerne ta paupière.
Mais d'un plus rigoureux sillon
Séparant l'ombre et la lumière,
Surgit de la confusion
L'œuvre si longuement pensée.
Qu'elle vive sous ton regard
Tout à coup loin de toi lancée,
Ce n'est pas le jeu du hasard
Que jamais les dés n'abolissent.
Mais si le songe du réel,
Qui t'imposa maints sacrifices,
Fait apparaître dans le ciel
Les constellations propices,
Ton esprit, du nombre divin,
Fidèle au rendez-vous des astres,
Induit cet ordre souverain
Où se complaisent nos désastres
A l'espoir d'un plus haut destin.

Le prix d'un homme

par ALAIN GUEL

Un homme ne vaut que le prix du couteau qui sert à le tuer.

Mohamed Abdel Rahmane avait reçu quatre livres et cinq piastres pour tuer Kârim ben Laouissin. Les cinq piastres devaient servir à l'achat du couteau.

Il tenait le prix du sang dans une poche de cuir retenue par un nerf de buffle, à même la peau, sous sa robe de coton bleu. Autour de lui, des écorces de cannes à sucre, plusieurs fois mâchonnées, indiquaient qu'il avait longtemps attendu.

Sept ans plus tôt, les hommes du village avaient tué à coups de pierres et de gourdins Hüssein ben Kodeïr, le séducteur. Depuis, le jeune homme demeurait assis dans sa tombe, les mains sur ses genoux. Nul n'avait convoqué les pleureuses.

C'est pourquoi Mohamed Abdel Rahmane attendait Kârim au retour des champs, à l'orée du village, à demi dissimulé par les figuiers de barbarie, accroupi sur la frontière indécise du village, cette frange putride qui porte au désert des débris de vaisselle et des mâchoires d'ânes, ainsi que l'écume se mêle au sable.

L'homme dont il faut taire le nom et Mohamed Abdel Rahmane avaient longtemps débattu le prix de Kârim, l'un plein de mépris pour cette marchandise, ce chien pourri déjà condamné par Allah, soucieux pourtant de la payer assez cher pour racheter son honneur et que sa vengeance fût quelque chose de plus que sa vengeance, afin qu'Hüssein ben Kodeïr pût enfin s'allonger dans

sa tombe et reposer en paix, — l'autre, Mohamed, ne calculant pas les risques, mais le profit : cette perle aux oreilles fines qu'il a découverte dans les bas-fonds du Caire, à Seyideh Zeinab, son épouse des nuits lactées, des nuits de miel, des nuits profondes où l'homme sent passer sur ses reins les caresses d'un dieu.

Dès demain, la famille d'Hüssein recevrait les condoléances, les pleureuses se rassembleraient sur le seuil tandis qu'on égorgerait les moutons des funérailles, comme si le mort eût attendu sept ans pour mourir et que Mohamed, ayant tourné plusieurs fois son couteau dans la gorge de Kârim, Hüssein ben Kodeïr s'allongeât dans la mort en même temps que son assassin, quasi fraternellement, l'un qu'on avait cru mort tandis que l'autre se croyait vivant, tous deux fidèles au rendez-vous, ainsi que les pleureuses qui iraient de la maison d'Hüssein à celle de Kârim, le même jour, se partageant les mêmes poules noires après avoir poussé les mêmes cris, et que le père d'Hüssein ben Kodeïr raserait sa barbe qui poussait depuis sept ans, attendant, lui aussi, que le fils imberbe fût vraiment mort pour se lamenter selon l'usage.

Mohamed sentait son foie se gonfler, sous la bourse de cuir. Cet argent, il n'a pas le droit d'y toucher, tant qu'il n'a pas accompli sa besogne ou offert à Kârim ben Laouissin de payer sa dette.

Alors Mohamed rembourserait celui qui, par avance, avait acheté cette vie, la lui confiant, tel un jeune garçon pour la circoncision, et le mort enfin apaisé, ses plaies fermées, les yeux clos, s'allongerait dans la tombe afin de mourir vraiment.



Kârim ben Laouissin se détourna du soleil.

Sa silhouette mince faisait une ombre violette dans l'eau tranquille du canal, où les buffles venaient boire.

Il se baigna. L'eau ruisselait sur ses jambes maigres,

ses épaules étroites. Il flamboyait dans le soleil couchant, posé, telle une poterie d'argile, sur le bord de la digue.

Puis Kârim se dressa, sur l'aire couverte de roseaux. Il pria, la main droite sur la hanche, et la main gauche sur la main droite.

— Je crois en Dieu, je crois aux anges...

Il évitait de prononcer le nom des diables qui apparaissent au-dessus des eaux, quand tombe le jour. Dieu le pénétrait telle une huile odorante. Il le voyait, dans les buissons de figuiers dont l'ombre s'allongeait lentement, l'effort des bateliers, là-bas, parmi les sables, dans le vol des pigeons. Il n'y avait rien entre lui et Dieu, sinon ces vêtements légers et ces minces parois de joncs et de paille dressées vers l'ouest comme les abris fragiles des chasseurs, lors du passage des cailles.

Puis Kârim s'en revint, par le chemin de limon et de sable. C'était un homme de cette terre, fait de limon, de soleil et de sable.

Son âne portait une charge de trèfle blanc.

Il passait près des figuiers lorsque la voix de Mohamed s'éleva. Elle vibrait comme la lame aiguë d'un couteau, plantée dans une porte de bois, longtemps après.

Kârim s'arrêta.

— Salut à toi, Mohamed, dit-il.

L'autre demeurait accroupi, son œil châssieux fixé sur Kârim. Il ne se levait pas pour lui donner le baiser de paix sur l'épaule droite et sur l'épaule gauche, mais on voyait bien que c'était un homme de haute taille.

— Tu n'es pas mon frère, murmura Kârim.

La voix reprit, ironique, dans le bourdonnement des mouches ;

— Jusqu'à demain matin, je suis ton frère, et je le serai bien plus longtemps si tu y consens. Je le serai encore quand je t'aurai tué, car je n'ai pas de haine contre toi. Suis-je venu avec des mots haineux? Je t'ai salué le premier. Je n'avais pas de fronde à la main, mais la bouche emplie de sucre et de lait. Mon esprit ne te reproche rien, et tu le sais, Kârim ben Laouissin, mon cœur n'a pas gémi contre toi, chien, fils de chien!

— Alors, pourquoi t'es-tu placé sur mon chemin?
— Est-ce défendu?
— Lève-toi, si tu as des pensées d'homme, dit Kârim.
— Je suis fatigué. J'ai dû aller ce matin chez un homme qui avait un bœuf solide à tuer. Et sais-tu combien il m'a donné? Quatre livres et cinq piastres, en me faisant don du couteau.

Il se tut.

Le cœur de Kârim bondissait dans sa poitrine. Il avait envie de se jeter sur cet homme assis, mais Mohamed était sur ses gardes, dissimulant son poignard sous les plis de sa robe tachée d'ombre.

— Je n'ai pas de haine, mais pourquoi aurais-je pitié de toi? Je n'ai d'amour pour aucun de vous.
— Quel mal viens-tu encore accomplir? murmura Kârim.

Mohamed éclata de rire.

— Vous avez été trop heureux.

Mais lui, il a vécu seul et misérable, dans les grandes villes du Nord, perdu parmi d'innombrables compagnons qui ne lui ont pas appris la bonté. Il a fait tous les métiers, les plus faciles et les plus pénibles, celui de mendiant par exemple. Il a porté le pain, pétri la glaise dans le plus chaud soleil, ciré les chaussures, vendu le foul dans les rues du Caire, fait la chaîne parmi les soutiers de Port-Saïd. On l'a vu parmi les maraudeurs et les émeutiers d'Alexandrie, soulevant les balles de coton dans les entrepôts de Zagazig, et voilà sept ans qu'on ne l'a vu dans son propre pays, sept ans durant lesquels le village a vécu comme une chamelle féconde, sous le vol des milans.

Tout le village connaissait sa présence. Ils se terraient sous leurs toits de roseaux tels des lièvres couards. La joie, qui porte à la bonté, dilatait sa poitrine.

— Ce n'est pas moi qui t'ai choisi... L'homme a dit : « Il faut tuer Kârim ben Laouissin » et il m'a donné quatre livres. J'ai marchandé pour toi, je voulais davantage. En vérité, il me semble que tu vaux plus de quatre livres, toi, un homme vigoureux, toi, juste

entre les justes, toi le mari de Nour bent Maksoud!

Kârim ne demanda pas : quel homme? Il remercia Mohamed pour cet honneur.

— Tu es le petit-fils de mon aïeule, toi aussi, reprit Mohamed Abdel Rahmane. Je ne t'en veux pas. Est-ce que je me souviens seulement de cette affaire? Que m'importe si Hüssein a été tué? Si le père attend pour raser sa barbe? Allah a mis ta vie entre mes doigts.

— Allah? Tu blasphèmes! cria Kârim... Je connais trop celui qui t'envoie...

— Ne prononce pas son nom! interrompit Mohamed, en s'étendant pour dormir.

◆

Les jambes tremblantes, Kârim pénétra dans la cour. Il se pencha sur la gargoulette, dressée sur le trépied de fer, afin de boire une gorgée. Il déchargea l'âne et distribua le trèfle aux lapins. Le soleil n'en finissait pas de mourir.

Un peu plus tard, il souleva le rideau, s'accroupit sur la natte et commença à se frapper la poitrine en poussant de profonds soupirs, qu'il reniflait aussitôt, les mâchoires tremblantes, les oreilles pleines de fureur et de bruit. Soudain, il renversa le chaudron, prit les cendres dans ses mains et s'en couvrit le crâne. Sa femme, Nour bent Maksoud, le trouva ainsi. Ses cris de colère et d'épouvante ne troublèrent pas la torpeur douloureuse où s'enfonçait Kârim. Elle le secoua violemment. Un rayon de lune éclairait le taudis. Il regarda la poitrine de sa femme, et poussa un soupir étrange.

Nour portait, comme à l'accoutumée, des colliers de perles et de verroterie, des pierres bleues contre le mauvais œil. Elle avait aux chevilles des bracelets d'argent. Lorsqu'elle entendit Kârim, elle s'arrêta de gémir. Kârim se tut. Elle reprit de plus belle ses soupirs et ses cris, jusqu'au moment où Kârim posa la main sur elle.

— A cause de toi, à cause de toi, Nour bent Maksoud! murmura-t-il.

— Il y a cinquante-cinq piastres dans le vieux porte-feuille, dit-elle aussitôt.

— Je le sais, et tes bijoux valent une fortune. Donne-les.

Déjà résignée, Nour écartait les anneaux de ses chevilles. Elle dit seulement :

— Tu ne m'aimeras plus, Kârim, quand je serai plus nue que les femmes chrétiennes. Comment oserai-je descendre au canal et me montrer à mes sœurs? Combien te faut-il? Ah! puisses-tu les trouver, Kârim, et me conserver mon époux! Je prierai éternellement pour que ta volonté soit faite.

Il ne l'écoutait pas. Déjà, il serrait cet or dans sa main, le portant vers la clarté nocturne. Un trésor fabuleux, pourquoi n'y avait-il pas pensé? Il soupesait sa vie qui tintait gaiement sous les doigts sombres. Il éclata de rire.

— Je vais les porter à Youssouf Hamze, dit-il. Je suis sûr d'en tirer trois livres.

Il dansait presque, dans la lumière nocturne, tel un adolescent qui porte des bijoux à sa bien-aimée, chantant, à travers les masures, sur le chemin qui le conduisait chez l'usurier Hamze. Mais la gravité le reprit; il était triste lorsqu'il frappa chez Hamze ben Youssouf. Qu'il eût attendu la nuit ne pouvait surprendre l'usurier; on ne frappait à sa porte qu'après le coucher du soleil,

Néanmoins, Kârim ben Laouissin crut bon de parler le moins possible. Hamze demeurait silencieux.

— Peuh! je t'en donnerai cinquante piastres, dit-il enfin, parce que je te connais et t'estime. Regarde mieux, Kârim, et nul besoin de crier! Cela vient d'Europe, d'un pays qu'ils nomment Tchécoslovaquie, et cela veut dire que ça ne vaut rien. Ton gros scarabée, par exemple... oui, jusqu'à nos propres bijoux, ils les fabriquent à présent.

Hamze s'attendait à des cris. C'était l'usage. Il fut surpris du silence de Kârim. Pas de supplication ni d'injure. Mais il y avait une telle disproportion entre ce que le paysan avait espéré de Youssouf et ce qu'on lui offrait, que le pauvre homme ne pouvait parler. Il lui semblait

que tout s'écroulait autour de lui, le visage grimaçant d'Hamze s'éloignait, il demeurait seul, dans un monde dévasté, avec cette poignée de pierres bleues qu'il portait à sa bouche. C'était cela, la mort; il venait de passer de l'autre côté.

Hamze fut surpris lorsqu'il parla :

— Que me donneras-tu pour la maison et mes bêtes? Pour mon âne? Sois généreux, Youssouf. J'ai un lopin de terre. Ben Youssouf, je n'ai jamais dit un mot contre toi! Pour la gargoulette? Pour le coffret de Nour? J'irai nu, Youssouf, je balaierai le sable, devant toi, jusqu'au plus profond de la terre... Pour mes bras? Mes reins? Tout peut être à toi, dis un mot, un chiffre.

— Tu te moques de moi, Kârim ben Laouissin. Tu offres de me vendre ce que je possède déjà. As-tu donc oublié, fils ingrat, les nuits sans lune où tu es venu ici même ouvrir ma main? Comme si ton âne n'était pas le mien? Comme s'il ne mangeait pas mon trèfle?

— Donne, ô généreux! Père des pauvres!

Kârim avait saisi sa main, la couvrant de larmes.

— Pourquoi n'es-tu pas venu dans le soleil? demanda l'usurier.

— Que la malédiction soit sur toi!

— Alors, oui, peut-être, murmura Hamze...



Dans la clarté de la lune, Kârim, un peu plus tard, ouvrit sa main. Il aperçut l'argent de Youssouf et compta :

— Cinquante-cinq piastres et cinquante piastres... cela fait une livre à peine, murmura-t-il.

Il se souvint alors de Assaf ben Maoudi, à qui il avait prêté, jadis, une vingtaine de piastres. Il se reprit à compter ce qu'il recevrait de l'un et de l'autre.

Il ne manquait plus que trois livres.

Assaf habitait une masure semblable à celle de Kârim. Il se leva et les deux hommes allèrent s'asseoir sur le seuil. Depuis longtemps, Assaf savait que toute visite est

mauvaise. Ils parlaient de choses et d'autres, d'un chacal qui dévastait les poulaillers; Assaf entreprit de raconter des histoires de mauvais voisins, lorsque Kârim, tout à coup :

— A propos, Assaf, ne t'ai-je pas prêté vingt-deux piastres? J'en ai besoin, aujourd'hui.

— C'est vrai, dit Assaf, mais comme te voilà pressé! Crois-tu qu'elles continuent à briller au soleil? Comment les trouver?

— Tu ne les as donc pas? demanda Kârim, effrayé.

— Tu plaisantes, mon frère. J'étais malade lorsque tu es venu. Le Docteur a écarté le mal. Il lui a parlé. La maladie ne veut pas sortir. Je tousse toujours. La mort est sur moi, Kârim. Vingt-deux piastres n'ont pas suffi à l'écarter.

— Emprunte! dit Kârim.

— Crois-tu donc qu'on prête de l'argent à un homme comme moi, durant la nuit?

— Tu es un misérable! cria Kârim, le prenant à la gorge.

— J'ai des enfants, dit l'autre.

Il regarda Kârim.

— Tu n'en as pas.

Kârim haussa les épaules. Il partit, à grandes enjambées et Assaf lui criait des injures, derrière la porte.



La mère de Kârim habitait chez son fils aîné, avec qui Kârim était brouillé.

Il s'y rendit dès qu'il eût vu Assaf.

Il n'expliqua pas, à la vieille femme, ce qu'on exigeait de lui. Mais depuis longtemps, est-ce qu'elle n'a pas tout donné? Est-ce que les fils de sa chair n'ont pas tout pris? Ils avaient encore l'audace de demander? Honte à toi, Kârim, dépouiller une vieille femme! Veux-tu aussi m'arracher la peau et les ongles?

La colère gonflait les veines de son cou. Elle regardait

Kârim avec haine, quand elle comprit soudain que son fils pourrait mourir à l'aube. Mais la tombe ouverte pour les fils demeure béante, et les parents ne tardent guère à les rejoindre.

— Je le savais, murmura-t-elle, j'ai aperçu Mohamed Abdel Rahmane. Depuis sept ans, j'ai toujours su qu'il viendrait.

Elle posa la tête de Kârim sur sa poitrine desséchée. Il avait toujours été son préféré. Elle l'avait appelé son miel, sa douce orange de Gaza, son foie, sa lampe, son chevreau, son ibis, et ses mains tremblantes continuaient à le serrer par des lanières de draps, ses seins flétris, maintenant gonflés, dégorgeaient pour lui un fleuve de lait. Pourtant, elle avait d'étranges peurs de vieille femme, jusque du regard de ses fils, elle aspirait l'haleine des enfants pour chasser le souffle de la mort, elle s'entourait d'amulettes et récitait des exorcismes.

Elle dévoila de vieux coffres couverts d'oripeaux, de voiles noirs, de couffins et de nattes. Elle les ouvrit. Elle puisait au fond tous ses pauvres trésors, et elle les offrait à Kârim comme une jeune amoureuse se dévoile devant son époux. Il souriait dans ses larmes, et il les prenait, couvrant ses mains de baisers, caressant ces pauvres choses, jusqu'au moment où les yeux pleins de joie elle lui donna sa sébille, remplie de pièces anciennes, de pierres bleues, de bagues d'argent ou de cuivre, de billets fripés et, sous la pierre qu'elle retira, sans honte, sous le coffre, tout son argent : cinquante-huit piastres.

Cependant, elle gardait dans le creux d'une brique de quoi être enterrée dignement et neuf piastres pour les pleureuses.

◆

Kârim ben Laouissin compta son argent : une livre et soixante-trois piastres.

Melek lui donna quatre-vingt-dix piastres pour les bijoux de sa mère, après plus d'une heure de marchan-

dage durant laquelle le pauvre homme guettait le déclin de la lune. Lorsqu'il fut parti, Melek haussa les épaules :

— L'imbécile! il aurait pu obtenir le double, s'il n'était pas si pressé!

Kârim rendit visite à son frère Hassan qui lui prêta vingt-cinq piastres. Cela ne faisait pas tout à fait trois livres. Un peu d'espoir naquit dans le cœur de Kârim.

Il réveilla Hüssein dont il obtint une douzaine de piastres. Il compta et recompta son argent. La nuit s'avançait toujours.

— Je peux aller voir Mohamed, dit Hüssein, et peut-être obtiendrai-je de lui qu'il patiente un peu.

— Mohamed ne voudra jamais transiger. Il ne le peut pas. Il a touché quatre livres, et c'est quatre livres qu'il doit rapporter s'il ne me tue pas. Pas une piastre de moins.

Mais surtout, Hüssein lui donna un bon conseil :

— Tu aurais dû tout de suite aller voir Assaf, qui est riche. Autrefois, vous avez été de grands amis.

— C'est vrai, dit Kârim. Pourquoi ai-je épousé Nour? Il la convoitait, lui aussi, mais Assaf est un homme juste et il ne peut plus m'en vouloir. Tout cela est bien oublié.

La porte d'Assaf demeura fermée, puis une fenêtre finit par s'ouvrir et quelqu'un jeta quatre pièces d'or au pied de la gargoulette. Le malheureux les ramassa vivement mais, parvenues dans le creux de sa main, hors de l'ombre de la maison, à la lumière de la lune, les pièces d'or devinrent quatre piastres misérables et ternies. Un atroce désespoir s'empara de Kârim.

Un peu plus tard, il revint sur ses pas.

— Je te donnerai cette Nour que tu as désirée! cria-t-il.

— Eh! qu'ai-je à faire de Nour bent Maksoud? Elle a vieilli. Elle ne vaut plus quatre livres.

Puis la voix reprit avec colère :

— Va-t'en, si tu ne veux pas mourir avant l'aube.

◆

Mohamed Abdel Rahmane demeurait sans doute parmi les figuiers. Nul ne lui donnerait asile cette nuit. Ah! si les hyènes pouvaient le déchiqueter! Kârim s'avança, un bâton à la main, puis s'arrêta, tremblant d'horreur :

— Ah! je suis lâche, lâche, murmura-t-il.

Il se voyait déjà, sous le genou de Mohamed, environné d'un cercle de mâchoires dégoûtantes de bave.

Il haussa les épaules :

— A quoi bon? Même si je parvenais à l'égorger, l'homme paiera quelqu'un d'autre... J'ai tout de même trois livres et dix-huit piastres, ajouta-t-il plein de confiance.

Il se rendit enfin chez Ahmed Ibn Merwân. Il fut ému de le trouver debout, devant l'âtre, car Ahmed l'attendait et l'eau commençait à bouillir. Il offrit à Kârim une tasse de thé puis les deux hommes allèrent s'asseoir sur le seuil. Ils regardaient les étoiles.

— Pourquoi n'es-tu pas venu plus tôt? dit enfin Ahmed. Lorsque l'ombre de la lune atteindra le muret, une autre ombre apparaîtra, une autre clarté, il fera jour. Attendais-tu ce moment où il sera trop tard?

— Tu es mon ami, murmura Kârim. J'avais peur.

— Comment cela?

— Assaf m'a jeté quatre piastres! dit-il amèrement. Et je n'aurais pas voulu, de toi, recevoir aussi peu... non, pas un affront, un ami ne peut vous faire affront, même si tu refuses, Ahmed, mais quelque chose de bien pire.

Il se tut un instant. Un enfant criait, la nuit devenait blanche, l'air sec et froid du désert gonflait leurs robes, frappait leurs tympans d'un appel lointain.

— C'est ton refus qui m'aurait fait mourir, dit Kârim.

Ahmed posa la main sur son épaule.

— Je te remercie, toi dont j'entends le cœur battre, murmura-t-il, car tu as vraiment senti l'amitié même si tu as douté de l'ami. Je suis triste et heureux de cette peur que tu as eue de souffrir à cause de moi. Je te pardonne puisque ton angoisse prouvait encore que tu es mon ami. N'importe qui peut douter de son ami pourvu qu'il ne doute pas de son propre amour. Un seul mot de

toi me suffit : Donne, et je te donnerai davantage si je le peux.

— Donne, murmura Kârim.

Ahmed se tut un instant. La tristesse et l'ombre couvraient son visage.

— A quoi bon? dit-il enfin. Tu es allé chez l'un et chez l'autre mendier vingt ou quatre piastres quand chacun de ces hommes à lui seul, aurait pu te sauver. Renonce, ô Kârim! Ce n'est pas par avarice que je parle puisque je vais te donner tout ce que je possède, — guère plus de soixante piastres. Comme les tiens, tous mes champs sont engagés près d'Hamze ben Youssouf, mais crois-tu qu'il suffit d'une poignée de piastres pour te sauver? Je pourrais transformer en grain d'or chaque grain de sable, en perle chaque étoile, puis te donner le ciel et le désert, es-tu certain qu'il ne manquera pas toujours un grain de sable pour faire le poids d'un homme?

— Je n'ai pas tué Hüssein, murmura Kârim. Dieu le sait. Chacun m'a vu partir à la ville ce jour-là, dès l'aube, sur l'âne gris que j'avais alors.

— Certes, dit Ahmed, et Nour bent Maksoud marchait près de toi. Tu n'as pas permis qu'elle s'arrête un instant pour baigner ses pieds couverts de poussière et de sang. On vous a vus tous deux arriver à la ville, il le fallait pour prouver ton innocence.

— Ce sont les hommes du village qui ont voulu, murmura Kârim. Moi, j'aurais pardonné.

— Il aurait mieux valu que tu accomplisses toi-même ta besogne, tu serais seul avec Dieu, aujourd'hui, sans être obligé de passer par le truchement des hommes. Même ceux qui rendent la justice de Dieu se font payer cher. Le bourreau n'a pas le droit d'avoir de dettes, et s'il a reçu quatre livres et cinq piastres, il doit tuer pour cet argent. Il ne peut lui manquer une seule piastre.

Il reprit :

— Tu es sans doute l'homme le plus pieux du village, celui pour lequel je donnerais le plus haut prix, non pour le tuer comme celui dont nous ne connaissons pas

le nom, mais pour le racheter. En vérité, je donnerais beaucoup plus que Mohamed a reçu pour te tuer. Quatre livres! Comme c'est peu! Mais je me demanderais jusqu'à la fin de ma vie si j'ai eu tort ou raison. L'Eternel t'a mis à l'épreuve, pourquoi t'y soustraire?

— Tu te trompes, dit Kârim, cette épreuve, c'est de m'y soustraire. Un juste doit-il se laisser égorger? Pourquoi Mohamed serait-il victorieux? Je veux vivre, je l'emporterai.

— Si Allah le permet, dit Ahmed.



Kârim s'étendit près de sa femme en attendant le jour. Nour bent Maksoud faisait semblant de dormir, en se demandant si elle lui donnerait l'argent qu'elle avait caché sous la pierre de l'âtre, et qu'elle avait volé, sou à sou, à Kârim, en vendant des œufs ou sur le prix de ses hardes. Tu es fort et plein d'astuces, se disait-elle, qu'as-tu fait cette nuit? La poche de ta robe est gonflée... Si j'osais, j'irais voir combien tu rapportes, quelques piastres de moins ne se verraient pas. Comment une femme comme moi pourrait-elle te sauver, toi qui n'as pas eu peur de tuer un homme? Tout est arrivé par ta faute, ah! souviens-toi, Kârim! Tu étais déjà comme un figuier stérile et ton ombre était froide où je ne trouvais pas le sommeil. Ah! ses épaules! Tu es si maigre! Cet argent que j'ai caché sous le chaudron, j'ai eu tant de peine à l'économiser! Pour mes vieux jours, et voici que mes vieux jours sont venus puisque tu vas mourir. Nous sommes jeunes l'un et l'autre mais tu dormais du sommeil des vieillards qui tendent sans cesse la main pour palper des ombres. Il me semble qu'Hüssein a toujours ses dix-huit ans, oh! ses épaules! oh! ses jambes! Il m'a couverte de benjoin et de flammes. Tu vas à la mort et ma vieillesse commence dès demain. Je bénis cet argent! Ne t'en dépouille pas, bienfaisant! Sou par sou, je t'ai volé pour le cas où tu disparaîtrais, — ah! ses

jambes! ses épaules! Tel un fils de cheik! — et tu vas disparaître. Ainsi, c'est vrai, qu'il y a plus de vieilles femmes que de veufs... Voici déjà que tu m'as pris mes bijoux. Qu'est-ce qu'une femme sans bijoux, quel homme voudra de moi désormais? Lui n'aurait pas fait ça. Il m'aurait battue, mais personne ne l'aurait tué sept ans plus tard. Qui me les rendra? Quel époux? Ah! Hüssein, tes épaules! ta bouche! Toi, tu m'as fait marcher jusqu'à la ville, sans un mot, seulement le bâton roulait sur les vieux os de l'âne gris. Et moi, fière, pleine de honte, à cause de cet homme vil qui ne me frappait pas, mais choisissait son âne, et lasse, si lasse que j'ai dit, malgré moi, oh! malgré moi : « Maître, aie pitié, il y a de l'eau là-bas, laisse-moi aller, un peu d'eau, par pitié! oh! retirer les épines de mes pieds! Tant de cailloux! oh! tant de lieues! » Jamais je ne me pardonnerai ces mots, était-ce bien moi? Non, je n'ai jamais revu cette femme couverte de voiles noirs, sans un bijou, qu'il a emmenée pour me punir. Tu as prononcé quelques mots, lesquels? Tu étais désespéré parce que je ne comprenais pas, que tout était inutile... Insensé! Tu as arrêté l'âne et tu m'as fait aller dessus en souriant à tous les gens le long de la route; tu leur disais que la jeune femme était enceinte, toujours pas de toi, imbécile! Qu'y avait-il à comprendre? Je me le suis toujours demandé. Nous avons vécu dans le mépris l'un de l'autre, jamais tu ne m'as répondu. Je te méprisais comme tu me méprisais. J'ai eu ma fierté, ô Kârim! J'ai été digne. Un mot, un seul mot! Tu ne l'as jamais prononcé. Tu as toujours été un homme bizarre. Juste entre les justes, les vieillards te saluent. A quoi cela se voyait-il? Moi, ta femme, m'en suis-je jamais aperçue? Et aujourd'hui, tant pis pour toi.

Il gémissait sur la vieille natte, auprès d'elle. Nour entendait son souffle inégal.

— J'ai vu Assaf et Ahmed Ibn Merwân, dit-il enfin. Peut-être si Rochdi, mon frère chéri, avait été là...

Mais Rochdi était mort.

Il avait passé par tant d'espoir et d'espoir qu'il arri-

vait à bout de souffle comme la mer et ne savait plus quel obstacle demeurait à franchir.

— Je me suis adressé à la pitié, dit-il en se dressant sur son coude.

La pitié lui avait donné douze piastres, la reconnaissance moins encore, l'orgueil un peu plus, l'honnêteté rien du tout. Seul, l'ami l'avait serré sur son cœur, mais les biens de l'ami, si généreusement offerts, ne pouvaient le sauver. Il n'avait pas encore parlé à l'amour.

Dans l'ombre, le sein de Nour se soulevait doucement près du coffre rouge et vert de leur mariage. Il aimait ces pauvres choses autour de lui, jusqu'à cette table boiteuse et les cruches dont il apercevait, pour la première fois, les lignes opulentes ou légères. La lune répandait sur le sol un flot de lait comme si les jarres eussent débordé. Il se souleva au-dessus de Nour. Que la volonté d'Allah soit faite! murmura-t-elle.

Nour s'écarta de lui.

— Tu sens mauvais comme un cadavre.

Elle ne se disait pas qu'il ne tenait qu'à elle de le sauver.

A l'aube, il se leva et but une gorgée d'eau. Déjà, les charognards survolaient le village, les bateliers, une corde autour de leurs épaules, avec la force du matin, tiraient, comme au milieu des sables, les bateaux chargés de fèves ou de balles de coton. Les ibis, les premiers, allaient de sillon en sillon, tandis que les vers de terre sortaient pour devenir leur proie.

Kârim versa l'eau glacée du zir sur ses épaules et psalmodia ses prières habituelles, puis, son âne chargé de couffins, il se dirigea vers les figuiers.

Il ne lui manquait que cinq piastres.

TSCHAIKOWSKY - MAHLER

par MAX DEUTSCH

à ma femme Charlotte.

« D'ailleurs le chef d'orchestre d'ici n'est pas n'importe qui, c'est un homme de génie qui meurt d'envie de conduire la première représentation. » Lettre écrite à Hambourg au mois de janvier 1892. Il s'agit de la création allemande d'*Eugène Onéguine*, première rencontre de Piotr Ilyich Tschaikowsky, auteur alors illustre, de retour d'un voyage triomphal aux Etats-Unis et dont la gloire rayonnait sur les deux continents européen et américain — et de Gustav Mahler âgé alors de trente-deux ans, auteur à peine connu malgré sa production déjà imposante ou peut-être à cause de cette production qui dès son début avait heurté violemment le conformisme traditionnel, mais déjà chef d'orchestre fameux dont la réputation annonciatrice de la gloire s'était établie définitivement quelques années auparavant alors que, âgé de vingt-huit ans seulement, il avait été nommé directeur du Théâtre Royal de l'Opéra de Budapest. Les dix mille florins annuels, appointements extraordinaires pour l'époque, correspondaient aux exigences du jeune maître conscient de sa valeur. « Qui désire se faire une idée de ce qu'est le *Don Juan* de Mozart doit entreprendre le pèlerinage à Budapest », écrivait Johannes Brahms.

Eugène Onéguine donc, qui date de 1878, est le lieu de la première rencontre, et voici la deuxième, la *Dame de Pique* qui date de 1890 — deux livrets tirés, le premier par Tschaikowsky et Constantine Shilovsky, le deuxième par Modeste Tschaikowsky, frère du musicien, des deux chefs-d'œuvre d'Alexandre Pouchkine; avec ce nom-là la rencontre Tschaikowsky-Mahler devient symbole représentatif de leur époque, devient question et réponse, appel et résonance. Ici nous approchons du courant secret qui coule,

pulsation régulière et puissante, d'est à ouest. Il serait cependant faux de le croire à sens unique. La sagesse des mystiques de l'Occident a su trouver le chemin de la Russie éternelle où existaient des sectes pour qui les écrits d'Angelus Silesius et l'*Aurore* de Jacob Boehme valaient l'Ecriture Sainte. En revanche le courant russe a fertilisé les terres qui s'étendent depuis les montagnes de la Bohême et les plaines de la Moravie le long des rives du Danube et au delà du fleuve jusqu'aux confins des pays de langues croate et serbe, bref, tout ce qui, dans l'ancienne monarchie des Habsbourg, a contribué à l'éclosion d'une vie spirituelle dont le cœur battait à Vienne et qui n'y battait que grâce à la circulation de ce sang bariolé. L'historien qui considère l'Autriche comme le représentant de l'empire dont ce pays a fait partie use de son droit lorsqu'il raconte l'histoire en l'éclairant à la lumière d'actions d'éclat, glorifiant les hommes qui les ont accomplies louant et soulignant les principes en faveur desquels ces hommes ont agi. Mais pour nous non-historiens, non-théoriciens, hommes simples et naïvement épris de liberté, pour nous, à la distance qui nous sépare des événements d'alors, l'essentiel de l'histoire autrichienne est dans l'irrationnel qui a trouvé sa chance de réussite dans ce bassin étroit niché douillettement entre les derniers contreforts des Alpes où tant de choses de nature fort disparate ont grandi vers la plénitude de valeurs uniques dans une lente et très curieuse cristallisation. Ce bassin a comme nom Vienne, il est (a été) une « chaudière de l'amour ». Certes, ce n'est pas mues par l'amour que les provinces tchèque, polonaise, magyare, italienne, croate, serbe ont envoyé leurs représentants dans la capitale. Mais ceux-ci, une fois sur place, ont subi le charme du lieu et à leur tour ont soumis avec bonheur l'aimable ville. Leur influence est vivante dans la langue même parlée à Vienne qui tranche, par cela même, par les apports de langues et idiomes totalement étrangers, sur l'allemand du Reich voisin, au grand dam des hommes alors au pouvoir pour qui l'allemand était la langue de commandement et qui reléguaient les langues provinciales dans l'ombre du servage. Depuis, les provinces ont pris leur revanche. Celle d'ordre politique, l'historien même ne saurait plus nier son évidence tout en la regrettant peut-être. Déjà elle était certitude à l'époque dans le domaine de l'art et de la littérature, dans l'évolution du penser et de l'écriture. Le génie du lieu est manifeste dans ce mélange de races,

dans leur interpénétration d'où est née une culture avec ses styles, ses techniques, sa morale.

Négliger ces faits, ne pas en parler, taire cet état ancien sur lequel reposent beaucoup de choses de la musique d'aujourd'hui serait renoncer au riche répertoire d'une documentation, trop riche pour pouvoir tenir dans ces lignes, indispensable à la compréhension du phénomène Gustav Mahler qui est un phénomène viennois. Cela signifie que l'œuvre que cet homme a laissée, vision lumineuse des rapports intérieurs, est, comme l'homme lui-même, un produit de la mêlée, des rencontres et confrontations où tout, sans cesse, est toujours remis en question. Car si la voûte du ciel viennois où « s'accordent les violons » est d'apparence tendre et légère, la terre qu'elle couvre est lourde du grain reçu dans les messages de l'Orient, elle est lourde aussi de passions conçues des grands maîtres nés ou venus à Vienne pour s'y établir. Vienne est la seule ville au monde ayant voué son nom comme un monopole aux produits de sa musique, étiquette devenue valable jusqu'à l'exploitation commerciale. On ne dit pas musique autrichienne comme on dit musique française, tchèque, russe. Personne non plus ne songe à parler de musique parisienne, pragoise, moscovite. Mais qui dit musique viennoise comprend sous cette dénomination non seulement les mélodies et chants qui accompagnent pendant un bout de chemin les eaux du beau Danube bleu et qui sont moins « folklore » qu'on ne le croit généralement mais bien plutôt « d'art », la musique du père et des frères Strauss, des Lanner, Milloecker, Zeller, Ziehrer, de Lehar même et de Fall — musique viennoise, c'est le dénominateur commun à toutes les musiques planant au-dessus de ce lopin de terre où se firent quatre des six grands maîtres que l'histoire réunit dans le chapitre Classiques de la musique allemande — Glück, Haydn, Mozart, Beethoven et de ces quatre trois sont venus à Vienne de l'extérieur. Glück est tchèque, son nom est une transformation allemande du mot tchèque Klük qui signifie garçon. Haydn est frontalier, il vient de la région où Basse-Autriche et Slovaquie se confondent; l'armée autrichienne lui doit ses sonneries et rythmes de marche, la maison Habsbourg la merveilleuse mélodie de l'hymne autrichien qui est du pur folklore slovaque (1). Et

(1) Les Allemands ont « emprunté » cette mélodie en lui substituant les paroles du *Deutschland über Alles*. Le Walhalla a dû trembler dans ses fondations : une goutte slovaque mêlée au pur sang allemand! Ce n'est

Beethoven : bien qu'il fût né à Bonn, ses contemporains le considéraient (tout comme aujourd'hui encore quelques-uns des viennois vivant extra muros, dispersés ça et là dans le monde) comme membre de la famille Rembrandt, Breughel, Rubens (2). Mais c'est à Vienne qu'il introduisit pour la première fois dans ses quatuors (Galitzin, Rasoumovsky) le Thème Russe, qu'il sacrifia sur l'autel slave avec le Thème Russe du Trio dans le Scherzo de la *Neuvième Symphonie.* Et Brahms aussi qui était venu à Vienne pour y séjourner provisoirement, dit-il. Ce provisoire a duré jusqu'à sa mort. Auparavant, avant de se fixer « provisoirement » à Vienne, il avait été allemand du nord de l'Allemagne, de Hambourg. Mais c'est à Vienne qu'il a écrit de la musique aussi slave que celle de Smetana et Dvorak, et ses danses hongroises sont animées du même brio que les plus flamboyants czardas de la pouszta et des rives du fleuve Tisza. Vint enfin le dernier de cette lignée (3), Gustav Mahler, qui vit monter l'aube du siècle nouveau : Arnold Schœnberg.

« Je suis responsable — je dois rendre compte — folie que d'être infidèle, ne serait-ce pour une seule heure, envers soi-même et envers le principe du dessus de soi-même — à quoi bon de continuer à écrire mes symphonies si l'avenir de la musique doit être cela » (concerne Arnold Schœnberg : *Deuxième Quatuor* 1908, *Cinq Pièces pour Orchestre* 1909) — et sur son lit de mort, mai 1911 à Vienne : « qui maintenant prendra soin de Schœnberg? »

Je suis responsable, j'ai des comptes à rendre. Il disait aussi que son œuvre naissait indépendant de sa volonté (4). Le premier mouvement de sa *Huitième Symphonie,* 1906/7 (Veni creator spiritus, une heure de musique, huit cents exécutants), il l'a jeté sur le papier en une seule semaine de travail — « comme si quelqu'un me l'avait dicté ». Il est dans un état d'innocence lorsqu'il écrit, Prométhée est absent de ses projets desquels pourtant il est responsable. Face à qui? « Je dois aider », dit-il. Il est responsable parce qu'il

pas là le titre de gloire à laquelle cette mélodie était destinée et qui lui vint de l'emploi que Haydn en fit dans un de ses quatuors à cordes où elle sert de thème aux variations de l'andante.

(2) C'est Romain Rolland, très écouté en Allemagne, qui fit prendre au Rhin le pas sur le Danube et institua Beethoven maître de Bonn.

(3) Musiciens venus des provinces autrichiennes de langue non-allemande et de l'étranger.

(4) Henri Matisse : « Nous ne sommes pas maîtres de notre production, elle nous est imposée. » Arnold Schœnberg : « Kunst kommt nicht von Können sondern von Müssen » (L'artiste ne crée pas sous l'empire du savoir mais sous l'empire de la nécessité).

veut aider pour qui et au nom de qui il écrit, les hommes, ses semblables, l'humanité tout entière. C'est de cela qu'il doit rendre compte : vocation messianique, « lumen accende sensibus ». Nombreux étaient ceux qui le voyaient vivre sous le signe de la Croix. Il a porté une croix plus vieille que celle de Golgotha, la croix des Juifs. Comme celle des Prophètes sa voix a tonné des lamenti frénétiques, elle a su chanter, tendrement, des paysages bibliques où il devenait lui-même berger, pêcheur, enfant. A travers ses neuf symphonies zigzaguent les éclairs de brusques révélations, le dernier mouvement de sa *Sixième Symphonie* est une vision gigantesque de l'Apocalypse. Il s'est révélé à soi-même par l'apparition, dans sa vie, de Dostoïevsky. La rédemption et la résurrection tolstoïenne (finale de sa *Deuxième Symphonie*) sont les grands thèmes de son œuvre. Sans fin, éternellement — « ewig, ewig », dit-il, dernier adieu dans le *Chant de la Terre* qui est son Requiem. L'œuvre d'art et la vie ne font qu'un, pas de frontière ni limite. Sa musique est simple, monumentale. A l'intérieur de ces monuments érigés de mains de Cyclope, il vivait. Lorsqu'il en franchit le seuil, il rencontra l'éblouissante lumière des temps nouveaux : la musique d'Arnold Schœnberg. « J'ai l'habitude de lire des partitions composées de trente portées, mais je ne puis saisir les quatre parties de ce quatuor à cordes de Schœnberg. » A cette époque il était Directeur du Théâtre Impérial de l'Opéra de Vienne, monarque souverain, objet d'amour et d'admiration fanatiques, de haine et d'envie mortellement envenimées. Schœnberg était son souci constant comme il a secouru d'innombrables hommes et femmes. La plus belle inscription sur sa pierre tombale est la préface qui ouvre le *Traité d'Harmonie* d'Arnold Schœnberg.

Tel était cet homme né le 7 juillet 1860 à Kalischt en Bohême, deuxième enfant de parents pauvres qu'il dut tôt remplacer auprès de ses onze frères et sœurs. Il avait coutume de dire que les constantes dans la vie d'un homme se développaient à partir d'impressions reçues entre la quatrième et onzième année, avant la puberté. La solitude du village où il vécut enfant, les chants tchèques, allemands, slovènes, slovaques croates, serbes, polonais, des soldats en garnison dans le modeste chef-lieu de province (Iglau en Moravie) où s'écoulèrent les jours de sa jeunesse, les voix de la nature, de la forêt, du vent des plaines qu'il écouta solitaire — tôt il avait appris à écouter les résonances de

son propre cœur. Et c'est ainsi qu'il capta, antenne vibrante, les premiers appels lorsque avancèrent les figures de proue de la migration est-ouest : Pouchkine, Dostoïevsky, Tolstoï, Tourguénieff, Gorki. Et nous disons tout de suite que ces événements sont étudiés, ici, en relation, avec les états d'âme individuels auxquels correspondent les œuvres des deux maîtres dont les noms figurent en tête de cette étude. Car ces lignes constituent la réponse à une question précise de laquelle il sera parlé incessamment. Elles se doivent de voir le problème à la hauteur où il se place réellement, à savoir, au niveau d'une conception du monde et non seulement au niveau des conceptions particulières à la musique. Cette manière de voir n'est pas une injure faite à la musique. Si la musique doit n'être que jeux de mandarins joués selon les règles d'un code secret, nos paroles sont superflues, balles perdues dans quelque mur chinois. Nous croyons au contraire que la musique forte de son langage autonome et de sa technique particulière exprime au plus haut degré l'exaltation spirituelle commune à tous les hommes, à la condition évidemment qu'elle traduise, besoin de l'intelligence, la pensée de maîtres. Et l'étincelle peut jaillir d'une rencontre entre esprits.

Elle a jailli lorsque Mahler, alors Directeur de la Musique à l'Opéra de Hambourg découvrit *Eugène Onéguine* et la *Dame de Pique* de Pouchkine. Dans les deux ouvrages, la musique de Tschaikowsky brûle avec la flamme sombre des passions inassouvies (5). Le fatum, idée chère à Tschaikowsky et qui sans doute fut aiguillon dans l'âme inquiète de Gustav Mahler, la fatalité inexorable qui décide de la vie d'êtres portés aux extrêmes, l'idée fixe poussée jusqu'à la folie du crime, volupté du vertige, de la passion, de l'abandon — Mahler s'éprit de cette musique et ce fut un amour de jeunesse auquel il resta fidèle. Tschaikowsky meurt en 1893, comblé d'honneurs, cela est certain. Mais la fin de cet homme survenue dans la cinquante-quatrième année de sa vie est un arrêt tragique, un dernier coup mortel de la fatalité à laquelle il avait tenté d'échapper durant toute sa vie. Mahler connaissait certainement les circonstances de cette mort bien qu'il n'en parla

(5) Bien entendu, ceci n'est pas une allusion au penchant de Tschaikowsky qui, dans l'amour charnel, avait opté pour les hommes. Je parle de la frémissante Tatiana et de son amour malheureux pour Eugène Onéguine, je parle de Hermann le joueur à qui échappe le secret des trois cartes régentées par la Dame de Pique. Mais plus tard je parlerai du programme que Havelock Ellis crut déchiffrer dans la *Symphonie Pathétique* qu'il nomma « Tragédie de l'Homosexualité ».

jamais. Nommé Directeur il porta sur la scène de l'Opéra de Vienne *Eugène Onéguine,* plus tard la *Dame de Pique* et *Yolantha,* et c'est ainsi, en 1897, que commença le prodigieux travail qui fit de l'Opéra de Vienne et de l'Orchestre Philharmonique de Vienne ce que ces deux institutions sont encore aujourd'hui grâce au génie, grâce à l'inlassable énergie de Gustav Mahler. Autour de lui se constitua une équipe de musiciens, de chanteurs, d'écrivains, d'architectes, de peintres et décorateurs, d'universitaires, tous tendus farouchement vers le but qui leur était assigné, protégés dans ce foyer où chauffait l'ardeur de la foi. Pendant les deux mois de vacances, dans la maison qu'il avait fait construire au bord du Wœrther See (lac de Wœrth) en Carinthie, Mahler composa ses œuvres, les défendit dans ses concerts pendant la saison d'hiver, faisant face, silencieusement sans jamais se plaindre, aux attaques de la presse, à la rumeur des imbéciles, à la malveillance et la méchanceté, aux superstitions de l'ignorance (6). Après dix ans de lutte son cas finit par déborder dans le domaine de la politique. En 1907 il abandonna la place comme le lion se retire du repas des petits rapaces. Trois voyages aux Etats-Unis où un orchestre spécialement formé pour lui était à sa disposition. Malade, miné

(6) Vienne 1906, Bœsendorfer Saal (salle de concerts construite par le facteur de pianos Ludwig Bœsendorfer où jouèrent Liszt, Antoine Rubinstein, Brahms, Busoni). Le Quatuor Arnold Rosé (violoniste virtuose, premier violon-solo de l'Orchestre Philharmonique de Vienne, beau-frère de Mahler) donne en première audition le *Premier Quatuor à cordes* d'Arnold Schœnberg. Au beau milieu du concert éclate le tumulte de la phalange organisée des siffleurs. Mahler se précipite : « Vous n'avez pas à siffler lorsque j'applaudis. » Réponse : « J'ai sifflé l'autre jour votre symphonie »... suit le mot de Cambronne. Mahler : « Cela est inscrit sur votre visage. » Je rappelle que Mahler était alors Directeur du Théâtre Impérial de l'Opéra de Vienne, il s'agit de sa *Sixième Symphonie.* Je rappelle également les paroles augustes prononcées presque au même endroit et adressées à Mozart par l'empereur Léopold après la création des *Noces de Figaro :* « Trop de notes dans votre musique. » Réponse de Mozart : « Autant qu'il en faut, Majesté. » Je rappelle également la correspondance échangée entre Jean-Philippe Rameau et les professeurs patentés de l'Académie, le géomètre d'Alembert, le savant Grimm auxquels ne dédaigne pas de prêter aide et assistance l'auteur du *Devin du Village* pour pourfendre l'auteur des *Indes Galantes.* Je rappelle également l'existence du sieur Hanslick, critique au journal *Neue Freie Presse* à Vienne qui inventa au fleuve Rhin un nom original, introuvable sur les mappemondes : Hurenaquarium (aquarium de putains) en quoi il résumait ses impressions au sujet de la Tétralogie Waguérienne et nous n'oublions pas que ce même Hanslick (Hans Lick = Beckmesser) est l'auteur d'une esthétique traitant du *Beau Musical* et cela pour l'évidente raison que sa plume ne sut jamais tracer la moindre petite croche musicale. Nous nous souvenons, n'est-ce pas, des larmes versées par Messager après la première de *Pelléas,* de la promenade que fit Stravinsky au bois nocturne de Longchamp après la première, à Paris, du *Sacre de Printemps;* et à qui se sent la vocation de rédiger un manuel de la basse injure je conseille vivement la lecture des papiers noircis dans toutes les langues du globe au sujet de la musique d'Arnold Schœnberg.

par l'effort il revient en 1911. Arrêt à Paris imposé par la souffrance physique. Il se hâte vers Vienne, il veut mourir à Vienne où il s'éteint le 18 mai 1911. Il avait 51 ans. Il repose dans le petit cimetière de Grinzing, faubourg de Vienne où il avait coutume de réunir ses amis, à l'ombre des noyers et des tilleuls.



Ces descriptions, faits, dates et coïncidences ne sont pas destinés à la distillation d'arcanes et de philtres susceptibles de provoquer une symbiose Tschaikowsky-Mahler. Ils doivent servir à délimiter le terrain où je m'apprête à répondre à la question qui me fut posée : Pourquoi trouve-t-on dans la musique de Mahler de si nombreuses citations tirées de la musique de Tschaikowsky? Posée ainsi, la question évoque, il est vrai de très loin, les accusations vieilles maintenant d'un demi-siècle et davantage : Kapellmeistermusik, musique sortie d'un cerveau de chef d'orchestre. Sous-entendu : ledit cerveau n'est apte qu'à refléter échos et réminiscences. Ma réaction première fut donc un geste de défense et essai de justification.

Des liens spirituels existent, ils peuvent être ressentis plus fortement que les liens du sang. A l'action créatrice participe la mémoire. Une phrase, une formule d'expression reçues peuvent devenir formule magique et moteur dans une œuvre nouvelle. Les notes formant mélodies et thèmes ne décident pas à elles seules de la destinée d'une œuvre musicale. Comme on peut exprimer les choses les plus extraordinaires par l'intermédiaire de mots et phrases connus, même simples et employés par tout le monde, de même la valeur d'une symphonie dépend exclusivement de la manière, du potentiel d'imagination et du degré intellectuel du compositeur, bref de son énergie morale. Selon Hans von Bulow, le « Romantisme » schumannien est né d'un passage contenu dans la trentième variation de l'*Opus 120* de Beethoven (7). Beethoven lui-même attaque dans la *Symphonie Héroïque* avec un thème tiré de *Bastien et Bastienne* de Mozart. Brahms fait évoluer dans sa *Troisième Symphonie* un thème qui l'avait sans doute favorablement impressionné lorsqu'il en

(7) Hans von Bülow. *Sonaten und andere Werke für das Pianoforte von Ludwig van Beethoven*. Edition Cotta, N° 14. Vol. V, page 193.

fit la connaissance dans la *Troisième Symphonie* de son ami et protecteur Schumann. Le feu qui protège la Walkyrie endormie crépite autour d'une berceuse qui se trouve aussi chez Schumann; difficile serait ici la recherche de la paternité. Wagner chemine à travers la musique française, souvent cité textuellement, depuis Chabrier, via Duparc et César Franck, jusqu'à Debussy qui, à son tour, se complaît à un souvenir rapporté d'un voyage en Russie (8). La deuxième mélodie des *Bilitis* reproduit textuellement Moussorgsky qui est également présent dans le *Noël des Enfants qui n'ont plus de Maison (La Chambre d'Enfants)*. Un groupe de thèmes importants de la *Sinfonia Domestica* de Richard Strauss repose sur un motif de la *Polonaise en la bémol majeur* de Chopin, ce qui met en joie les auditeurs avertis. Et comment départager les auteurs, amateurs à l'intérieur des frontières de leurs pays de cru terroir, les Espagnols et, à un degré moindre, les Russes qui se font des politesses très cleptomaniques? Et bon nombre d'œuvres italiennes d'après Verdi (et Rossini) qui résisteraient mal à l'épreuve de l'empreinte digitale? Enfin, si dans certaine musique dite moderne, on déblayait le terrain de ses fausses notes — fausses par rapport à la structure si souvent primaire de thèmes qui se contenteraient volontiers d'un accompagnement « normal » — on découvrirait, avec surprise ou satisfaction, la *Chanson sans Paroles* de Mendelssohn (9).

Mais ce ne sont là qu'éléments de surface et de poids trop léger pour satisfaire la curiosité de mon éminent interlocuteur (10). Sa question n'appelle pas tant à la constatation de faits et leur explication qu'elle n'est invitation à un pèlerinage aux sources. Si la musique de Mahler conjugue en les citant des phénomènes aussi éloignés les uns des autres tels que Wagner, Verdi, Tschaikowsky, il est certain que la puissance créatrice qui œuvre ici dépasse de loin le fait banal d'une simple réminiscence. Ces citations se présentent sans fard, ni « habillées », ni « maquillées ». Elles sont facilement repérables pour le connaisseur familier de la musique d'où elles proviennent. Mais connaisseur ou auditeur non averti, ni l'un ni l'autre ne ressentira le moindre choc ou la moindre

(8) Nadejda Filaretovna von Meck (amitié fameuse avec Tschaikowsky) l'avait fait venir et engagé comme musicien attaché à sa maison. Elle l'appela son petit Bussy.
(9) Cette affirmation n'est pas une boutade.
(10) Pierre Souvtchinsky à qui je suis redevable d'avoir découvert un problème là où au départ je n'en voyais point.

gêne, ne découvrira dans le métal la moindre faille due éventuellement à la présence d'un corps étranger pendant la coulée. La substance vitale jaillit librement, vigoureusement, le discours musical se poursuit sans le moindre heurt. Il ne s'agit pas non plus, de la part de l'auteur, de références ou de renseignements pris chez autrui, tentative qui eût été parfaitement défendable et honorable. Chabrier avait sur sa table de travail la partition de *Lohengrin* lorsqu'il composa *España,* Ravel aimait consulter la partition de *Till Eulenspiegel.* Non, nous sommes en présence d'arguments *ad rem* transmis à Mahler par ses prédécesseurs, en matière musicale donc de formules d'expression qui sont restées intactes et dont l'intensité n'a pas baissé pendant cette transmission des pouvoirs. *Ad rem :* la chose visée est le sentiment qui est à la base de toute musique, ces sentiments qui sont d'ordre général parce que communs à tous les hommes. Ils n'ont pas changé depuis la nuit des temps et ne changeront guère jusqu'aux aubes à venir : amour, tristesse, tendresse, joie, etc. Mais le langage qui les traduit change avec les époques et l'évolution d'une époque à l'autre devient manifeste dans l'enrichissement des moyens d'expression, dans les modes nouveaux d'expression qui correspondent aux besoins du langage nouveau. Le « Je t'aime » de Wagner est plus près du « Je t'aime » de Mahler que celui de *Erwartung* d'Arnold Schœnberg. Dès ses premières mesures la musique de *Tristan* donne un maximum d'expression dans l'émotion aussi bien que dans la précision technique avec laquelle sont tracées, ici, les notes d'une écriture nouvelle, degré de puissance incantatoire qui ne fut atteinte par aucun des musiciens de l'époque post-wagnérienne, Strauss, Reger, Pfiwtzner, ni même par Mahler. La réplique ne vint qu'avec le siècle nouveau, avec Arnold Schœnberg. Mahler se trouvait donc devant ce modèle qu'il savait insurpassable et au lieu d'agir comme agissent les faibles et lâches qui furtivement empruntent et ensuite honteusement maquillent, il a capté le jet à la source. Et c'est ainsi que s'élève dans la deuxième mélodie des *Kindertotenlieder* (mélodies pour un enfant mort) sur les paroles d'exquise sensibilité de Rueckert, la plainte d'une âme qui languit — c'est cela le sens du fameux motif de *Tristan* — « oh Augen » (ô yeux), répété deux fois, insistance qui souligne encore ce sens.

Deux clarinettes graves et qui s'éteignent rapidement, les cordes graves qui demeurent pianissimo, le tout mystérieu-

sement animé par la sonorité pianissimo du tam-tam frappé dans une cadence irrégulière, fond sonore sur lequel se détache la voix récitante du contralto, tenue *non espressivo*, rythme indéterminé (« erzählend und ohne Espressivo »), le dernier adieu : « où vas-tu, pourquoi, pourquoi faut-il qu'il en soit ainsi? » Résignation qui s'achemine vers la transfiguration du « ewig, ewig » (éternellement sans fin) — ainsi cesse de vibrer la musique du *Chant de la Terre*. D'autre part : clarinettes, basson et cordes graves tenus dans un rythme régulier et monotone, la voix du soprano lyrique tenue dans la tessiture grave, sonorité assourdie et triste — tendrement dit adieu à la vie la chaste Aïda. Le rapprochement s'impose : situation, ambiance, orchestration, contours mélodiques — deux formules de pensée identiques. Si l'on savait exactement comment l'esprit vient aux musiciens, de quoi s'alimente l'imagination de l'artiste au travail! Schiller s'inspira du parfum de pommes qu'il serra dans le tiroir de sa table de travail lorsqu'il composa la trilogie de *Wallenstein*. Quoi d'étonnant si l'esprit se nourrit de fruits de provenance réellement spirituelle, à plus forte raison lorsqu'il est lui-même chargé de la cueillette comme dans le cas Mahler à qui la direction d'*Aïda* offrit l'occasion d'une performance merveilleuse. Parmi toutes les œuvres de Verdi, *Aïda* excelle par sa richesse d'harmonie. Elle a été le réservoir d'où s'élancèrent les forces concentrées vers les sommets *Othello* et *Falstaff*. « Il (Verdi) a mis longtemps et jusqu'à ses dernières œuvres avant d'apprendre à contenir la surabondance de son invention, à dominer ses idées en les fixant dans un ordre logique, à les conduire et développer, travail par lequel on mène ses idées au point où, en vérité, la musique ne fait que commencer (11). » La raison, organe de contrôle au service de l'intuition : si quelque comparaison est possible entre des esprits si différents — mais l'entente, havre refusé aux imbéciles, est toujours possible entre esprits — il faudrait dire que Mahler, serviteur fanatiquement dévoué aux causes qu'il avait à défendre, confiait à sa mémoire le choix entre grain utile et semence stérile, choix évidemment valable dans

(11) Les paroles et opinions de Mahler rapportées dans cette étude sont extraites de : *Gustav Mahler Briefe* (*lettres*), *1879-1911*, herausgegeben von Alma Maria Mahler (sa veuve). Paul Zsolnay Verlag, Berlin, Wien, Leipzig, 1924. Et de : *Erinnerungen* (*souvenirs*) *an Gustav Mahler*, par Natalie Bauer-Lechner (qui a exercé auprès de Mahler les fonctions d'Eckermann). Pour les dates a été consulté : *Gustav Mahler*, par Guido Adler. Universal Edition A. G. Leipzig, Wien, 1916.

la mesure seulement où il contribuait au devenir de sa propre production. Comment cet homme qui était flamme et foi, non seulement quand sa main tenait la plume mais aussi avec la baguette à la main, comment serait-il resté insensible au contact avec les esprits les plus illustres? Création et récréation, qui oserait établir ici une ligne de démarcation? De quel droit, muni de quelles données, en faveur de quel principe? Où, à quels endroits percent ces allusions aux œuvres d'autres maîtres? Exclusivement dans les mouvements lents et dans les mouvements rapides aux endroits seulement où le ralentissement de l'allure permet une respiration plus large et plus profonde, autrement dit lorsque la pensée cède la place au sentiment (12). Et si nous distinguons le sentiment comme le mystère unique d'où naît toute musique, nous pouvons, aidés des paroles de Gustav Mahler, discerner les sources vers lesquelles nous nous dirigeons.

« Le besoin de m'exprimer en musique et symphoniquement ne surgit qu'au point où commence le royaume des sentiments inconnus (« wo die dunkeln Empfindungen walten »), au seuil qui mène dans « l'autre monde » où Temps et Lieu ne peuvent plus rien contre l'unité des choses (« die Welt, in der die Dinge nicht mehr durch Zeit und Ort auseinanderfallen »). »

Temps et Lieu déchus de leur puissance : c'est le silence opposé aux provocations de l'extérieur, le renoncement de Schopenhauer, c'est dans la Tétralogie Wagnérienne Erda la mère, sagesse silencieuse demeurant dans les entrailles de la terre où viendront se réfugier, dans *Crépuscule des Dieux*, les Nornes lorsque casse la corde, fil du Temps. Et le Royaume des sentiments inconnus et obscurs : « das Reich der Mütter », le Royaume des Mères du *Faust* de Gœthe! Gardiennes du secret de la vie et de la mort, l'éternel féminin de Gœthe, le havre de la charité vers lequel est tendue l'angoisse originelle des hommes, les questions sur l'éternel pourquoi. Avec ce pourquoi commence le dialogue entre Mahler et Mahler, dialogue de lutte où résonne l'écho d'un autre combat, celui que Dostoïevsky a mené contre Dostoïevsky et qui n'est autre chose que le combat avec l'ange. L'amour des humains et l'amour de Dieu ne font qu'un dans

(12) Je me rends parfaitement compte de l'insuffisance de cette affirmation (de cette image). Comment faire pour parer à l'inévitable à peu près auquel est condamnée la langue parlée lorsqu'elle touche au domaine autonome de la langue musicale?

ce combat où l'homme isolé lutte pour dépasser le temporel et pour forcer l'obstacle qui le sépare de l'unité perdue. Nous sommes au cœur même du débat Occident-Orient. Et c'est ici que commence également le rôle d'intermédiaire de la musique de Tschaikowsky. Le musicien Tschaikowsky tend la main au musicien Mahler pour le conduire vers cette terre russe de laquelle Merejkowsky a parlé en ces termes : « Nous avons dormi huit cents ans pour nous réveiller dans la période qui s'est écoulée entre Pierre I[er] et Pouchkine. Dans les années qui séparent Pouchkine de Tolstoï nous avons vécu trois mille ans d'histoire européenne. »

(*à suivre*).

ODE A LA ROSE DES SABLES

par MONIQUE DIFRANE

Dans le sable enlisée au cœur du Sahara
Gît la fleur minérale. — Au chamelier qui passe
Elle n'a point parlé; jamais aucune trace
Sur le rocher muet ne la révélera.

Inutile et parfaite, embaumée dans le sel,
Cristal où nul rayon ne s'émeut, ne se mire
Elle étouffe en secret et sans même se dire
Qu'elle est seule vouée au silence éternel.

Le destin s'est fermé sur son pesant repos.
Tout l'écrase et la terre et la nuit et les hommes...
La corolle sans vie puisque nul ne la nomme
Ce soir va se dissoudre à l'appel du Chaos.

Des quatre coins du monde à l'heure révolue
En gerbe de lumière où tourbillonne l'or
Le vent, souffle de Dieu sur le désert qui dort
Approche de la dune et brasse l'étendue.

Le socle ancien s'écroule en fracas de victoire
Pour révéler au ciel que dans la nuit du roc
Il a fleuri d'amour et tissé d'un seul bloc
Cette rose en écho à la rose de gloire.

Alors dans le désert, la rose découverte
Du tombeau transportée au centre du vitrail
Resplendit dans l'écrin du sable de corail,
Signe du Dieu vivant dans la montagne ouverte.

LE MARIAGE DE CLEMENCEAU

par ALBERT KREBS

Le 11 novembre 1922, quatre ans après la journée radieuse de l'Armistice, suivie déjà de tant de déceptions, Clemenceau, à présent plus qu'octogénaire mais qui oublie les fatigues de l'âge quand il s'agit de travailler pour la patrie, Clemenceau qui ne peut cacher son inquiétude en réalisant que si peu de temps après la victoire commune une partie de plus en plus importante de l'opinion américaine s'éloigne de la France, Clemenceau, « le Père la Victoire », va quitter Le Havre pour revoir ce continent d'où il est parti il y a un bon demi-siècle en pleine lune de miel. Les journalistes aussi bien Français qu'Américains s'empressent sur le pont du « Paris » autour du grand homme, personnage déjà légendaire. Et lui qui est devenu si secret et qui d'ordinaire se méfie d'une presse, trop souvent indiscrète, se prête avec bonne grâce aux questions d'une Américaine sur ses compatriotes.

Après avoir feint de s'étonner en déclarant : « Les Américaines sont-elles donc si différentes des autres femmes? A mon âge, on trouve que toutes les femmes sont les mêmes », « le Tigre » poursuit avec humour : « Pourquoi êtes-vous journaliste? Pourquoi n'êtes-vous pas devenue médecin? Je suis capable de vous enseigner la médecine en une demi-heure, mais le journalisme est trop compliqué pour qui que ce soit. Je voudrais pouvoir vous plonger vous tous journalistes, sauf moi-même, sous ce navire, mais je sais qu'il n'en résulterait rien de bon. Vous ne seriez pas morts, vous seriez ici attendant sur ce quai pour me rencontrer à mon retour mais vous pouvez être sûrs que quand je reviendrai je ne me prêterai plus à aucune déclaration. » Puis se tournant avec un bon sourire vers son interlocutrice, quelque peu surprise, il s'écrie : « Eh bien! je vous permets d'écrire que j'ai dit ceci des Américaines : il y a cinquante-sept ans

que je ne les ai vues, elles avaient alors toutes de ravissants yeux bleus, un gracieux sourire et elles étaient toutes charmantes. Je constaterai, je l'espère, que la nouvelle génération — leurs filles et leurs petites-filles — ont le même regard et d'aussi splendides qualités. » A une autre question, un peu indiscrète, de la même jeune femme, il répond quelques instants plus tard : « Non, je n'ai pas l'intention d'épouser à présent une de ces Américaines; si j'y étais décidé, je devrais d'abord faire mon testament (1). »



Avait-il donc complètement oublié Mary Plummer, cette ravissante Américaine qu'en dépit de tant d'obstacles il avait épousée à New-York le 23 juin 1869? Se rappelait-il que cette pauvre femme, à peu près invalide depuis plusieurs années, habitait alors Paris, si discrètement d'ailleurs que sa mort, survenue le 16 mars 1923, allait passer presque inaperçue. Pourtant, il rencontrait souvent ses trois enfants, témoignages vivants d'une union qui s'était annoncée sous d'heureux auspices.

Le 28 septembre 1865, le jeune docteur Georges Clemenceau qui venait de soutenir brillamment sa thèse devant la Faculté de médecine de Paris et d'effectuer avec son père, médecin lui aussi, un rapide voyage en Angleterre au cours duquel ils avaient rencontré Stuart Mill et Herbert Spencer, débarquait à New-York, impatient de connaître et d'étudier sur place cette démocratie américaine à laquelle il s'intéressait depuis longtemps. Il ne s'agirait, avait-il promis à son père, inquiet de voir s'éloigner son fils préféré, que d'un séjour relativement bref, six mois au maximum. Il allait en fin de compte y mener durant quatre années une vie extraordinairement active, coupée, il est vrai, de séjours assez fréquents en France. Cette « initiation américaine » dont il est surprenant que ses biographes aient à peine parlé, devait à défaut de biens matériels dont il se souciera toujours fort peu, l'enrichir d'observations et d'expériences infiniment précieuses pour un futur homme d'Etat et sans lesquelles il n'aurait jamais été en mesure de jouer un rôle de premier plan dès l'avènement de la Troisième République.

(1) Traduction des déclarations que Clemenceau fit en anglais à la représentante de l' « Associated Press » et qui furent reproduites dans le *New York Times* du 12 novembre 1922.

« Ce fut, reconnaîtra-t-il plus tard, l'époque vraiment la plus heureuse de toute mon existence. » Et, à la fin de sa vie, dégageant la leçon de cette expérience américaine qui s'accompagna assez rapidement pour cette âme ardente et alors si prompte à l'enthousiasme d'un certain désenchantement, il avouera à Jean Martet : « J'en suis revenu calmé. » Celui-ci écrit ensuite dans un article admirable, bien supérieur à ses livres et que vingt-cinq ans plus tard on ne peut lire sans émotion (2) : En 1865, Clemenceau a vingt-quatre ans, — et ce gentilhomme vendéen est déjà démocrate. Où a-t-il pris ce goût, cet amour de la démocratie? Dans son Bocage? Dans son château de l'Aubraie? Dans les livres, dans les propos de son père qui avait un culte : la Révolution. Il en résulte qu'il s'est fait de la Démocratie une idée magnifique et que, quand cette idée, ce rêve, il les confronte avec les faits, il se sent « calmé ». Toute sa vie, il gardera cette idée, ce rêve de sa jeunesse, cet enthousiasme de son père pour la liberté, l'égalité, etc... Toute sa vie, aussi, quand il voudra faire cadrer son idéal avec les hommes, il éprouvera déceptions, désenchantements... »

New-York était loin d'être pour Georges Clemenceau un monde inconnu, il en avait tant parlé avec ses amis américains du Quartier Latin, le jeune avocat Eugène Bushe dont l'amitié lui sera bientôt si précieuse, le peintre John Durand, fils de l'artiste célèbre qu'était Asher Brown Durand, Edward House qui deviendra critique dramatique du *New York Tribune*, pour ne citer que ceux-là.

Aussi s'adapta-t-il très vite à la vie new-yorkaise d'autant qu'il habitait Greenwich Village, lieu de prédilection de bon nombre d'artistes, d'intellectuels et d'esprits libéraux. Ce quartier de New-York qui aujourd'hui déçoit un peu le Français auquel on a dit : « Vous y évoquerez Montparnasse ou Montmartre », avait encore un caractère de banlieue semi-rurale qu'il a complètement perdu pour se fondre dans le formidable ensemble urbain qu'est devenu Manhattan. En outre la langue anglaise et la civilisation anglo-saxonne étaient déjà familières au jeune Vendéen, car c'était une des matières qui l'avait le plus intéressé au lycée de Nantes. Et surtout ces « Etats » que les républicains français avaient eu si peur de voir à jamais « désunis » n'étaient-ils pas la patrie d'Abraham Lincoln? Quelle douleur poi-

(2) J. Martet : « Qui était Georges Clemenceau? », *Revue de Paris*, 15 décembre 1929, p. 931 à 937.

gnante avait été la sienne en apprenant qu'au moment même où il réussissait enfin à s'imposer aux factions déchaînées le grand Emancipateur était odieusement assassiné. N'avait-il pas été un des premiers parmi les étudiants qui au nombre de plus de trois mille avaient essayé, malgré la police, de défiler devant la Légation des Etats-Unis à Paris et comme il avait approuvé l'adresse que l'on avait pu faire parvenir au représentant du gouvernement de Washington, John Bigelow. Il ne devait jamais en oublier les termes :

« Nous pleurons dans le Président Lincoln un concitoyen, car nul pays n'est plus maintenant inaccessible et nous tenons pour nôtre toute contrée où il ne se trouve ni maîtres ni esclaves, où tout homme est libre ou se bat pour le devenir. Nous sommes les concitoyens de John Brown, d'Abraham Lincoln et de M. Seward... »

En cet automne de 1865 où l'Union Américaine, exsangue et privée de son chef, cherche péniblement sa voie au milieu des âpres discussions opposant les hommes qui sont à sa tête et dont aucun n'est à la taille de l'illustre disparu, New-York, la « Cité impériale », est déjà une très grande ville, même en ne considérant que l'île de Manhattan à laquelle administrativement elle se limite encore. Beaucoup plus qu'à présent elle ressemble à une métropole européenne. Pas de gratte-ciels — ils n'apparaîtront guère qu'à la fin du siècle — pas encore de chemin de fer aérien, le premier ne sera mis en construction que dix ans plus tard — pas de ponts gigantesques rompant l'insularité de Manhattan, le pont de Brooklyn ne sera ouvert au public que le 24 mai 1883, mais presque partout d'assez petites maisons de brique dominées par des clochers élancés — Broadway est déjà l'artère la plus fréquentée de New-York, une activité débordante s'y manifeste partout et, dès cette époque, la réclame y règne en maîtresse souveraine. Comme l'écrira un peu plus tard un autre visiteur français, « l'Empire City, déjà si animée sur les autres points, semble vouloir y dégorger encore son trop-plein de force, d'énergie et de fièvre mercantile. Pas d'oisifs dans toute cette foule grouillante. Chacun se hâte, se recueille et se bouscule. Le flot tumultueux d'hommes et de chevaux y roule bruyamment, toujours identique, toujours renouvelé — c'est comme une rivière coulant à pleins bords, tant la cohue est régulière et le désordre presque correct. Ici non seulement toutes les professions se croisent, toutes les classes s'entremêlent; mais

les types les plus opposés, les races les plus diverses se coudoient sans le moindre étonnement. Quant à la circulation des voitures, des camions, des omnibus, elle est vraiment prodigieuse (3). »

Les lettres dans lesquelles Clemenceau décrivit son arrivée à New-York ne nous ont pas été conservées mais il est certain qu'il fut très impressionné par ce premier contact avec le Nouveau Monde. Faute de document nous renseignant sur ses réactions intimes, il est malaisé de se représenter exactement son état d'esprit. Si l'on en juge par les lettres au « Temps » dont la première est datée du jour même de son arrivée à New-York, un optimisme inébranlable en est le trait dominant : optimisme qui survit aux inévitables déceptions : impossibilité d'abord d'exercer avec succès cette profession médicale à laquelle il s'est si bien préparé et qui pouvait lui assurer à Paris une situation brillante — puis constatation à l'évidence de laquelle il lui faut bien finir par se rendre que les Etats-Unis, même après avoir surmonté une guerre fratricide, sont loin d'être la Démocratie idéale et pure que de France on pouvait s'imaginer — complexité enfin des problèmes de races qui, croyait-il jusque-là ainsi que beaucoup de libéraux français, se régleraient aisément une fois l'esclavage aboli et les « méchants sudistes » vaincus. Mais pour quelqu'un qui s'était senti si souvent surveillé par la police impériale et qui avait fait soixante-dix-sept jours de prison à Mazas, quel bonheur de se sentir vraiment libre!

◆

Les liaisons féminines qui, semble-t-il, n'avaient guère dû manquer au Quartier Latin à un étudiant en médecine séduisant et n'ayant rien d'un misogyne, on n'a pas l'impression qu'il les regrette beaucoup, si fasciné qu'il est bientôt par le spectacle passionnant et toujours nouveau que représente pour lui l'enfantement lent et difficile de l'Amérique moderne. Grâce à de fréquentes lettres familiales, celles de son père surtout, de son père dont il disait le 9 février 1864 à son grand ami Auguste Scheurer-Kestner dans une lettre restée jusqu'ici inédite : « Mon père est et a toujours été

(3) I. Iggermont : *Voyage autour du globe.* Vol. I. Amérique, Paris, 1892, p. 29-30. La description de New-York date de 1876.

avant tout un ami pour moi. Depuis que j'ai l'âge de raison, je n'ai jamais entendu un ordre sortir de sa bouche et je n'ai pas encore eu de bonheur ou de peine que nous n'ayons partagé ensemble..... »; il ne se sent pas trop isolé de sa chère Vendée. Quant à ses amis de Paris, ils sont loin de l'oublier, bien qu'il ne paraisse pas avoir été un correspondant très fidèle — dans une autre lettre à Scheurer-Kestner que le hasard nous a fait avec plusieurs autres acquérir récemment à New-York — dans cette lettre expédiée de cette ville le 31 octobre 1867, il avouera : « Mon cher ami, deux ans sans vous écrire, c'est bien long, n'est-ce pas? cela m'a paru plus long qu'à vous. »

Mais il avait dès son arrivée aux Etats-Unis un autre ami, lui aussi sensiblement plus âgé et qui semble avoir exercé sur lui une grande influence avant de disparaître prématurément. De ce Gustave Jourdan, il dira, encore à Jean Martet : « C'était un homme qui avait des idées, de la force, — une grande et chaleureuse éloquence... J'avais pour lui une grande amitié doublée d'une grande considération. Quand je suis parti pour les Etats-Unis, en 65, nous avions décidé de rester en contact, de nous écrire. J'ai retrouvé comme ça, l'autre jour, des centaines de lettres de moi adressées à Jourdan. Je les ai brûlées (4). » Martet n'ayant pu lire ces lettres, leur destruction est irréparable.

Clemenceau lui avait communiqué quelques réponses de Jourdan, trois seulement, celui-ci ayant été emporté par le choléra dès la fin de février 1866. Dans la première, datée de Paris, 10 septembre 1865 et expédiée à New-York avant même que le jeune Vendéen y fût arrivé mais il avait pris soin d'y indiquer un correspondant, Jourdan écrit (5) : « Depuis votre départ, je suis bien seul et vous me manquez plus que je ne veux dire. » Et un peu plus loin : « Je compte, soit que vous restiez à New-York dans la chambre à 210 francs que vous avez trouvée, soit que vous alliez à Norwich, que vous allez vous mettre sans retard à la besogne et enlever la traduction du travail de Mill sur le positivisme. Il faudrait envoyer cela pour la rentrée. Ce sera une carte de visite à vos anciens camarades... Je dois avoir une longue lettre en octobre; vous serez revenu de cet étourdissement qui accompagne toujours une grande secousse et en causant avec moi d'affaires comme un pro-

(4) J. Martet : *M. Clemenceau peint par lui-même*, Paris, 1929, p. 207.
(5) J. Martet : *M. Clemenceau peint par lui-même*, Paris, 1929, p. 221.

cureur, et du spectacle que vous avez sous les yeux comme un observateur intelligent, de vous-même comme un ami à un ami, vous remplacerez pour moi le frère et le fils que je n'ai pas. Ne m'oubliez pas... ».

Une autre lettre de Jourdan en haut de laquelle on lit : « Ce 11 novembre 1865. Pommier de Pin, par Cour-Cheverny (Loir-et-Cher) », n'est pas moins intéressante (6).

« Mon cher Georges, voulez-vous me faire un plaisir? Laissez-moi vous tutoyer et vous traiter comme un frère plus jeune que j'aime et pour lequel j'ai toutes les ambitions que mes fautes et mon bon sens ne me permettent pas d'avoir pour moi. Vous êtes loin, je vous regrette tous les jours, vous pouvez me passer cela. Avant de causer un peu avec toi de cette Amérique dont tu commences à parler si bien, il faut que je te mette au courant de ce que deviennent, autant que je le sais, car je vis de plus en plus comme un loup, les quelques amis ou connaissances que tu as laissés ici... » On ne peut lire sans émotion cette phrase : « La politique chôme et le choléra ne nous a même pas un peu étrillés. C'est d'un plat à défier la surface unie de l'Océan quand il dort. » En effet trois mois plus tard Jourdan devait mourir du choléra. Il termine sa lettre par cette recommandation : « Soigne-toi bien (ceci s'applique à des troubles visuels dont son ami lui avait fait part) et envoie-moi des instructions bien précises que j'exécuterai comme un soldat dévoué (7). »

La dernière lettre de Jourdan est datée de Paris, 10 février 1866 : « Mon cher Georges, y écrit-il à Clemenceau, M. Dourlen te remettra cette lettre. J'ai reçu sa visite et appris en même temps son départ pour New-York. Je ne te le recommande pas. Tu le connais mieux que moi et si j'en juge par mes impressions personnelles, il doit être un de tes amis, un de ceux que tu as regrettés ou auxquels tu penses. Un profond dégoût l'a saisi et il part, il va chercher ce qu'on ne trouve plus ici, des hommes et la lutte franc jeu au soleil et en toute liberté...

Les journaux deviennent de plus en plus ignobles... On croit généralement que nous mettrons les pouces dans l'affaire du Mexique et qu'elle s'arrangera. Les races latines seront enfoncées. Il y a longtemps qu'elles le sont : depuis la Réforme...

(6) J. Martet : *op. cit.*, p. 225 à 229.
(7) J. Martet : *op. cit.*, p. 225 à 229.

Je n'ai pas frissonné le moins du monde en t'entendant dire que c'est à la lumière de la méthode positiviste que tu veux étudier l'Amérique. Seulement je crois, et le livre de Littré sur Comte que tu cites, en est une preuve, que cette méthode jusqu'à ce jour a été bien plus négative qu'affirmative (8). »

Clemenceau devait apprendre la mort de Jourdan par un autre ami, Toulet, qui lui écrivait le 1[er] mars 1866 : « J'ai une bien mauvaise nouvelle à vous annoncer. Votre ami, je puis dire notre ami, car j'avais appris à l'apprécier dans les courts entretiens que nous avons eus ensemble, a succombé lundi à une attaque de choléra presque foudroyante (9). »

Pendant un certain temps la générosité paternelle a mis le jeune médecin, auquel, à New-York, ce métier n'a presque rien rapporté, à l'abri des soucis de la vie quotidienne; et même pour un intellectuel que ces contingences n'inquiètent guère, c'est très appréciable. Le jeune écrivain se passionne de plus en plus pour l'étude de l'Amérique à la lumière du positivisme et il continue à expédier au « Temps » de longues « Lettres de New-York » qu'il se garde de signer, le nom de Clemenceau étant honni de la police impériale.

Mais ce père qu'il aimait tant, bien qu'il fût « émouvant et terrible », au bout de deux ans de séparation il va refuser de lui obéir. Ce qui passionne alors les Américains c'est le développement prodigieux de la région des Grands Lacs et particulièrement de Chicago, et grâce à leur industrialisation d'énormes fortunes se créent très rapidement. Georges Clemenceau, l'intellectuel, se laisse lui aussi tenter mais il n'a pas de capitaux; dans une longue lettre il explique à son père que si on lui fait une avance d'argent suffisante il pourra réaliser des placements miraculeux. Le terrien prudent qu'est Benjamin Clemenceau refuse de se laisser prendre à ce qu'il considère comme des mirages et il met en demeure son fils de revenir sur le sol natal; s'il refuse, il lui coupera les vivres. L'orgueil de Georges se cabre; la mort dans l'âme et tout en réalisant les risques qu'il va courir, il décide de ne pas céder.

Mais ses réserves qui n'avaient jamais été considérables s'épuisent rapidement, les articles du « Temps » ne sont guère payés et bien qu'il soit souvent invité par ses amis

(8) J. Martet : *op. cit.*, p. 230-231.
(9) *Id.*, p. 233.

et qu'on lui fasse volontiers crédit à la brasserie Pfaff où il se rend presque chaque jour (10), il se voit bientôt dans l'impérieuse nécessité de trouver une situation lucrative. Une de ses trop rares lettres intimes qui nous aient été conservées est très révélatrice. Datée de New-York, 6 septembre 1867, elle est adressée à une dame que jusqu'ici nous n'avons pu réussir à identifier. Après avoir exprimé sa satisfaction de la mort de l'Empereur Maximilien qui venait d'être fusillé à Queretaro sur l'ordre de Juarez, Clemenceau parle en ces termes de ses affaires personnelles :

...« Et mon voyage de Paris, direz-vous? Rien n'est encore décidé à cet égard. J'ai écrit chez moi à ce sujet. Je vais voir ce qu'on me répondra. A l'heure qu'il est ma lettre n'est pas encore arrivée. Les conditions que je pose à mon retour sont des plus modestes : j'espère que mon père les acceptera. Nous verrons. Je vous mettrai au courant dès qu'il y aura du nouveau. D'ici là je tiens beaucoup à ce que vous ne disiez rien à personne là-dessus. »

Les dernières lignes de cette lettre témoignent d'un pessimisme saisissant. Il ne peut s'expliquer, nous semble-t-il, que par une déception sentimentale qui fut très pénible pour le jeune homme. Depuis plusieurs années il éprouvait des sentiments très vifs à l'égard d'une belle-sœur de son cher ami Auguste Scheurer-Kestner, Hortense Kestner. Pour des raisons complexes ce projet n'avait pu aboutir mais, même après son départ pour l'Amérique, Clemenceau n'avait pu se défaire d'illusions tenaces.

« Je ne vous parle pas de moi : parce que je n'ai rien à vous en dire. J'ai enfin, après un long combat, renoncé à la dernière de mes illusions. Je n'attends plus rien, n'espère plus rien et ne désire plus rien. Je suis en quête d'un cimetière où je puisse m'enterrer tout vivant — autant vaut Paris que tout autre endroit. Si mon projet se réalise nous causerons quelquefois dans notre tombe tout comme les morts des dialogues de Lucien.

A vous bien cordialement.

G. Clemenceau (11). »

(10) Voir à ce sujet notre article : « Clemenceau à Greenwich Village », Informations et Documents, 15 novembre 1954, p. 28-33.
(11) D'après le texte publié par L. Treich dans *Vie et mort de Clemenceau*, Paris, 1929, p. 63 à 65.

Pour un étranger encore peu connu, gagner sa vie à New-York n'est pas facile, d'autant plus qu'il veut se ménager du temps pour compléter sa documentation sur la Démocratie américaine. Puisqu'il n'a pas réussi comme médecin, pourquoi n'enseignerait-il pas le français? Une fois de plus il a recours à l'ami sûr qu'était déjà à Paris Eugène Bushe, son voisin de la 12ᵉ rue, justement celui-ci est fort lié avec une Miss Catherine Aiken qui depuis plusieurs années dirige avec autorité à Stamford dans la banlieue distinguée de New-York un pensionnat réputé de jeunes filles. Par une heureuse coïncidence elle a besoin d'un professeur de français. Clemenceau, chaleureusement recommandé par Eugène Bushe, probablement aussi par Horace Greeley, rédacteur en chef de la « New York Tribune », est accepté sans difficulté. Détail amusant et très révélateur, interrogé par Miss Aiken sur ses capacités, il se déclare en mesure de donner n'importe quel enseignement sauf celui du catéchisme et de la religion révélée.

L'essentiel était pour lui que la proximité de New-York allait lui permettre d'y revenir chaque semaine et d'y garder son petit appartement. « C'était un emploi de tout repos, dira-t-il beaucoup plus tard, à son ami Wythe Williams, je n'étais obligé de résider à Stamford que pendant les deux premiers jours de la semaine. Aussitôt libre je m'empressais de revenir à Greenwich Village; j'y avais tant à faire, notamment avec ma traduction du livre de Stuart Mill sur Auguste Comte et le positivisme (12). » Heureusement le trajet en chemin de fer ne prenait guère plus d'une heure.

Comme il était alors fort bel homme et qu'il faisait preuve d'une élégance discrète grâce à la garde-robe choisie à Paris chez un excellent tailleur, et aussi à sa belle chevelure ondulée ainsi qu'à sa barbe et à ses favoris « à la Burnside » (13), le grand chic d'alors, cavalier accompli par surcroît au point que Miss Aiken le priera bientôt d'enseigner l'équitation à ses élèves, on se doute qu'il enflamma bien vite les cœurs de celles-ci. Mais à son métier de professeur qu'il prit du reste tout de suite au sérieux et dans lequel bien qu'il n'y fût nullement préparé il réussit fort bien, il joignait un si grand nombre d'autres activités qu'on

(12) Wythe Williams : *The Tiger of France*, New-York, 1949, p. 52-53.
(13) Wythe Williams : *The Tiger of France*, New-York, 1949, p. 54 et aussi l'article anonyme « The Clemenceau case » paru dans le *New York World* du 14 mars 1892. Burnside avait été un des généraux les plus populaires de l'armée de Lincoln.

ne pouvait guère penser qu'il aurait le temps de s'inquiéter des sentiments qu'il inspirait. Avec les invitations chez ses amis de New-York où il était fort apprécié des maîtresses de maison, tous ses loisirs étaient consacrés à observer l'évolution de la politique américaine au besoin à Philadelphie et surtout à Washington. Longtemps, paraît-il, nul ne s'aperçut qu'il s'intéressât particulièrement à l'une ou à l'autre de ses élèves qui, en raison de sa démarche, parfois sèche et brutale, et de sa voix autoritaire, ne le considéraient du reste qu'avec une certaine crainte.

En réalité, peu de temps après avoir rencontré l'une d'elles, lui qui était si jaloux de son indépendance, surtout après avoir dû renoncer à Hortense Kestner, en était tombé éperdûment amoureux. Cette gracieuse Mary Plummer, alors dans tout l'éclat de ses dix-sept printemps, avait perdu son père sept ans auparavant. Alors qu'elle n'était qu'une enfant, celui-ci, dentiste à Bristol dans le New Hampshire, avait dû partir vers l'Ouest avec sa famille, espérant y rétablir sa santé déjà très compromise. Au cours de l'été 1857 ils s'installèrent dans une ferme à Skinner Prairie, près du village de Durand dans le Wisconsin. Malgré le calme de la campagne, l'état du Docteur Plummer ne fit que s'aggraver et il mourut trois ans plus tard. En 1864 Horace Taylor, riche négociant de New-York et frère de Mme Plummer, proposa à celle-ci de se charger de l'éducation de ses filles et aussi de les doter. Non sans hésitations, la mère accepta de se séparer de Susan et de Mary. Toutes deux étaient charmantes mais Mary était déjà connue dans tout le Wisconsin comme la « ravissante Mary Plummer ». Admise dans la coûteuse institution Aiken elle y recevait une excellente éducation et son oncle espérait bien qu'elle ferait un brillant mariage. A des traits charmants, à de beaux cheveux blonds, elle joignait de profonds yeux bruns, et, si elle avait encore l'innocence de l'enfance, son esprit était déjà bien formé (14). Si elle tint très vite une grande place dans les pensées du futur homme d'Etat, cela n'empêchait pas du reste celui-ci d'être fort aimable avec d'autres personnes du beau sexe.

Une lettre à Auguste Scheurer-Kestner est fort amusante. Au cours d'un bref séjour en Vendée, Clemenceau répond

(14) La plupart de ces renseignements sont extraits de l'article d'Alice F. Brown, « The love story of George Clemenceau », *The Mentor* (Springfield, Ohio), octobre 1928, p. 17-19.

le 13 octobre 1868 à une lettre de son ami — lettre qu'il fit sûrement disparaître : « Mon cher, croyez-moi vos savants « en us » vous renseignent fort mal sur les cancans du jour. Si l'on vous a dit que je suis revenu d'Amérique avec deux charmantes vieilles filles on vous a trompé. C'est quatre qu'il fallait dire. De plus ces aimables personnes ne méritent en aucune façon l'épithète malsonnante de « vieilles ». Elles sont mûres, voilà tout, mûres d'une maturité parfaite et absolue. Et pourquoi tout ce bruit, je vous prie, pour une petite fredaine de jeune homme. N'ayez donc pas l'air si surpris de mes bonnes fortunes : on dirait que vous me croyiez incapable d'en avoir... » Une des compagnes de voyage du jeune professeur, sa collègue à Stamford, Mrs. Ada Chase Dimmick, a révélé dans une lettre datée du 14 avril 1919, combien celui que l'on appelait maintenant « le Père la Victoire », s'était intéressé à leur séjour en Europe (15).

« Comme vous pouvez l'imaginer, il nous fut d'un inappréciable secours pendant notre séjour d'un mois à Paris. Il obtint des chambres pour nous, dressa un programme journalier de façon que nous connaissions quels endroits visiter. Je me rappellerai toujours sa bonté envers moi comme je quittais Paris pour Dresde. Un frère n'aurait pas pu être plus attentionné. Il me donna sa carte et me dit : « Vous partez maintenant pour un pays étranger. Vous ne connaissez pas les gens, vous ne parlez pas la langue, vous pourrez ne pas avoir d'ennuis mais vous pourrez en rencontrer. Voici ma carte, si vous avez besoin d'un ami, ayez recours à moi... »

C'était néanmoins Mary Plummer qui tenait la première place dans le cœur du jeune homme. On a raconté diverses anecdotes sur leur idylle. Celle-ci notamment : Mary maîtrisant sa timidité serait venue trouver son professeur à la fin d'un cours pour se faire expliquer la règle du participe passé qui lui paraissait bien compliquée. Clemenceau, captivé par la jeune fille à la chevelure dorée, se serait plu à prolonger ses explications, lui faisant répéter l'exemple choisi fort à propos : « J'ai mangé la pomme, la pomme que

(15) Lettre communiquée par Mme O. Monod et se trouvant au Musée Clemenceau à Paris.

j'ai mangé-e » et concluant : « depuis Eve, les jeunes filles comprennent toujours mieux avec une pomme (16) ».

Tous deux prirent alors l'habitude de faire ensemble de longues promenades dans la riante campagne du Connecticut et au bord de l'Océan tout proche. Quand Mary eut terminé ses études elle vint demeurer à New-York chez son oncle. Clemenceau pouvait plus facilement y rencontrer la jeune fille. Mais à cette époque, surtout dans une famille de la Nouvelle-Angleterre, les principes étaient très stricts et Georges dut bientôt faire connaître nettement ses intentions. Il n'hésita pas à rendre visite à Horace Taylor pour lui demander sa nièce en mariage. L'accueil fut assez réservé, d'abord parce qu'il était un étranger mais surtout parce qu'on ne voulait voir en lui qu'un pauvre petit professeur (17). Devant l'insistance de Mary, son tuteur se serait peut-être laissé convaincre, mais le refus du Français d'accepter une cérémonie religieuse mit le feu aux poudres. Ce serait un scandale sans pareil, néanmoins Clemenceau, se souvenant de son serment d'étudiant : « Pas de prêtre à la naissance, pas de prêtre au mariage, pas de prêtre à la mort », se refusa à toute concession.

Malgré son amour la frêle Mary n'osait aller contre la volonté de sa famille et de son milieu. Mrs. Dimmick a raconté ce qui se passa entre les deux jeunes gens la veille du départ de Georges. « Comme Clemenceau était à la veille de retourner en France, il lui apparut qu'il n'avait pas obtenu la promesse de Mary de se joindre à lui. Le soir précédant le jour de son départ, une petite réunion des amis de Mary eut lieu à New-York et Miss Aiken descendit avec Mary. Comme elles quittaient la maison ensemble, pour attendre le tramway à cheval, Clemenceau posa sa main sur le bras de Mary et fit signe au conducteur de partir. Il s'assura ainsi quelques moments de solitude avec Mary pendant qu'ils s'acheminaient vers le tramway à vapeur. Cela ne fut pas long, mais lui donna le temps et l'occasion de faire sa déclaration. Mon impression est qu'elle ne lui donna pas beaucoup d'encouragement à ce moment (18). »

Arrivé en France, Clemenceau se rend aussitôt en Vendée où il fait comme son père « un peu de médecine, beaucoup

(16) D'après G. Hadancourt : *Clemenceau, homme d'Etat, homme d'esprit*, 1954, p. 38-39.
(17) D'après l'article déjà cité du *New York World*.
(18) D'après la lettre déjà citée se trouvant au Musée Clemenceau.

de cheval ». Mais malgré l'éloignement il ne cesse de penser à la gracieuse Américaine. Le désespoir de celle-ci est si grand qu'elle devient sérieusement malade. Bien à contre-cœur, l'oncle se voit forcé de céder et Mary s'empresse de faire savoir en Vendée l'heureuse nouvelle. Le 3 février 1869, Clemenceau écrit de Paris au fidèle Scheurer-Kestner : « En l'état des choses tout est pour le mieux. Je suis moi-même fiancé à une jeune miss américaine, âgée de dix-huit ans ou à peu près, que j'espère bien avoir le plaisir de vous présenter avant qu'il soit longtemps. Je retourne en Amérique en mai pour revenir en juillet. » Huit jours plus tard, dans une autre lettre à son ami où il se qualifie de « Vendéen de naissance et d'Américain de profession », il décrivit ainsi Mary Plummer :

« Maintenant, à vos questions. Brune, 29 dents (3 viendront). Taille : moyenne, etc... etc... moyen. Caractère : je n'ose en parler ne la connaissant que depuis deux ans. Idées : en voie de formation. Née dans le Massachusetts, élevée dans le Wisconsin, éduquée dans le Connecticut où je l'ai rencontrée. Présentement à New-York. De prêtre, pas plus que sur la main. Les parents ont fait le diable pour avoir un ministre : j'ai fait le diable pour n'en pas avoir; et, comme j'avais un argument irrésistible en ma faveur, il a bien fallu qu'on me cédât. Je vous dirai le reste de vive voix. Je vous promettrais bien d'aller vous voir avec Mme C., mais il serait peut-être plus sage d'attendre qu'elle pût parler français. »

Avant de revenir en Amérique, Georges Clemenceau avait obtenu aisément le consentement de son père alors nécessaire; la promesse de revenir bientôt en Vendée avec sa femme avait été le gage de la réconciliation. Si le mariage n'eut aucun caractère religieux, il fut parfaitement régulier. Célébré le 23 juin 1869 par le maire de New-York Oakey Hall, non pas à City Hall comme on le croit souvent, mais au domicile de l'oncle Taylor, 333, Cinquième Avenue, il eut lieu en présence d'une nombreuse assistance composée surtout de professeurs et d'élèves de Stamford. Horace Taylor n'approuva cependant jamais ce mariage et quand il mourut il ne laissa pas un penny à sa nièce comme il l'avait dit (19). Ceci détruit une légende suivant laquelle l'heureux époux de Mary aurait rapidement dissipé les 800.000 francs

(19) D'après le *New York World* du 14 mars 1892.

de dot de sa jeune femme, somme considérable à l'époque... mais qui n'a jamais existé.



Le numéro du journal français de New-York, le *Courrier des Etats-Unis,* daté du 28 juin 1869, mentionne parmi les passagers du steamer « Lafayette », parti le même jour pour Brest et Le Havre : « Le Docteur Clemenceau et sa dame. » Après un bref séjour à Paris, le jeune couple se rendit en Vendée où la famille Clemenceau lui réserva un excellent accueil. Contrairement à l'inscription apposée à New-York dans la 12e rue en 1930, le futur Président du Conseil ne devait revenir aux Etats-Unis qu'en 1922.

Au cours des derniers mois de 1869 et au début de 1870 le Docteur Georges Clemenceau pratiqua activement la médecine en Vendée tout en continuant de s'intéresser de très près aux événements politiques aussi bien de France que d'Amérique. La chute de l'Empire et l'avènement de la République en firent bientôt un homme en vue. De Paris assiégé, il envoyait par ballon des lettres tendres à Mary dont il avait eu une fille, Madeleine, le 2 juin 1870. En voici deux traduites de l'anglais : « Mon plus cher amour, toutes mes pensées ne vous quittent jamais. Ici nous faisons tout ce qui est possible pour vaincre. Patience et courage. J'ai hâte de vous serrer sur mon cœur, nous tiendrons. Je vous embrasse follement, vous et notre cher petit bébé. Georges. »

Le 19 décembre 1870, quelques jours plus tard, il lui adressait cette autre lettre :

« Ma chère petite femme, Marie,

Un autre ballon doit partir cette nuit. Je désirerais tant pouvoir partir avec lui et faire un court séjour à Féaule où vous êtes, mais en ce moment je ne puis vraiment penser à une telle chose et nous devons attendre quelque temps encore avant de nous revoir. Il n'y a pas grand-chose de nouveau ici. Je vais aussi bien que possible. Ma santé est excellente. Je n'ai qu'un seul besoin, vous revoir tous les deux, vous et notre cher petit bébé. Mon unique souhait est que vous soyez aussi en train et courageux que nous le sommes tous ici. Nous avons toutes les raisons du monde pour être remplis d'espoir...

Mon plus cher Amour, à très bientôt. Je vous embrasse mille et mille fois ainsi que bébé. Courage et confiance. Courage et patience.

Georges Clemenceau (20). »

Après la reddition de Paris il réussira, non sans peine, à rejoindre la Vendée et l'amour de sa femme l'aidera à se remettre de ces terribles épreuves. Hélas! malgré la naissance de trois enfants l'entente ne devait pas durer. Clemenceau, de plus en plus pris par la politique, délaissa assez vite sa jeune femme qu'il ne voyait que rarement, car elle résidait en Vendée. Au Château de l'Aubraie l'existence était loin d'être toujours gaie, car l'amabilité de la belle-mère de Mary ne pouvait effacer entièrement la « tyrannie silencieuse » du vieux docteur Clemenceau. « Il partageait son temps entre sa bibliothèque, son écurie et son jardin... Il n'avait pas d'amis ni aucune relation avec ses voisins, et je n'ai jamais vu un étranger, en dehors du facteur, franchir le pont sur les douves (21). »

Elu en 1875 Président du Conseil municipal de Paris, Georges Clemenceau devint l'année suivante député du XVIII[e] arrondissement et à la Chambre on le considéra bientôt comme un des leaders de l'opposition. Mary était venue le rejoindre à Paris, s'adaptant à sa nouvelle situation, mais le bonheur des jours enfuis ne devait plus jamais renaître...



La vie privée de Clemenceau à la fin du XIX[e] siècle est restée assez mystérieuse et nous nous garderons de pénétrer trop avant dans son intimité. Si, après la séparation, il n'a pour ainsi dire jamais parlé de sa femme, il n'en ressentit pas moins cruellement la faillite de ce mariage qu'il avait tant désiré, dissimulant sa souffrance sous une brusquerie apparente et cherchant à l'oublier par une activité de plus en plus débordante. Aurait-il montré le même tempérament de lutteur implacable s'il avait joui d'une vie de famille normale? Et cette défiance si peu dans son caractère avant son mariage n'est-elle pas due à ses déceptions intimes?

En mars 1892, la presse américaine affecta de considérer

(20) Ces lettres appartiennent à M. Michel Clemenceau.
(21) Michel Clemenceau : *Il nous quitta il y a vingt ans*, Paris, 1949, p. 4 et 5.

la nouvelle du « divorce » de Clemenceau, sur lequel elle était d'ailleurs fort peu renseignée, comme un événement surprenant mais caractéristique de la dissolution des mœurs en France. Le *Courrier des Etats-Unis* du 14 mars 1892 reproduisait un long article d'un journal de New-York que nous n'avons pu jusqu'ici identifier, en le donnant comme un exemple des exagérations de la presse américaine — cet extrait est significatif : « Voici qu'il nous vient de Paris un véritable scandale Clemenceau qui attirera l'attention publique, spécialement dans cette ville. Bref, comme un coup de tonnerre dans un ciel sans nuage, arrive cette nouvelle stupéfiante que M. Clemenceau, âgé aujourd'hui de cinquante et un ans et qui a été pendant des années un modèle de la plus délicieuse vie de famille, s'est mal conduit, que Mme Clemenceau a obtenu le divorce et est en route pour retourner auprès de sa famille et de ses amis au Connecticut. »

Lorsque la pauvre Mary fut revenue aux Etats-Unis, Miss Aiken, chez qui elle était venue se réfugier, insista auprès de l'envoyé du *New York World* qu'on n'avait pu éconduire, malgré la volonté de la jeune femme de garder une discrétion absolue, sur la grande impression produite dans les réceptions et notamment dans celles données par le Président Carnot par Mary « aimée et admirée de tous pour sa grâce et sa beauté ». Jamais, ajouta-t-elle, un reproche d'aucune sorte ne l'atteignit... l'estime et l'affection dont elle était entourée contribuaient au prestige de l'homme politique (22).

Mais « l'effréné conquérant » qu'était devenu le député radical, n'hésitant pas à afficher ouvertement ses liaisons, spécialement avec l'actrice célèbre qu'était Mlle Reichenberg, de la Comédie-Française, qui du reste lui préféra bientôt le Général Boulanger, une séparation définitive devint inévitable. Contrairement à ce qui fut imprimé dans la presse américaine, notamment à la fin de 1929, à l'occasion de sa mort, Clemenceau ne se remaria jamais.

(22) D'après l'article du *New York World* du 14 mars 1892.

LE BEAU-PÈRE DE BAUDELAIRE

LE GENERAL AUPICK

*(d'après des documents inédits)**

par CLAUDE PICHOIS

De tous ces racontars, auxquels on n'est pas peu étonné de voir un Aupick, très humanisé vraiment, prendre un secret plaisir, une seule chose est certaine : malgré le soin mis à cacher leurs divisions, le Roi et la Reine ne s'entendent guère. C'est à des circonstances insignifiantes que l'on s'en rend compte :

> Un peintre en miniature m'ayant été adressé par la princesse Mathilde pour être recommandé à la Reine, je l'ai fait. La Reine l'a reçu et frappée de son talent, elle s'est fait peindre et aussi sa fille. Ce travail a duré huit à dix jours : *Jamais le roi n'a vu le portrait de la princesse; jamais la Reine n'a parlé de le lui montrer.* Ne posait-on plus (138) ?

Il est regrettable qu'Aupick ne nous ait pas laissé de Marie-Christine quelques crayons libertins comparables à ceux de Mérimée (139). Mais voici au moins pour l'Infant François de Paule, comte de Trapani :

> L'Infant Don Francisco, le père du roi, a depuis longtems une habitude, prise en fort bas étage. Il en est résulté des preuves

* Voir le *Mercure de France* du 1er juin et du 1er juillet.

(138) *Th.*, f° 252 r°, San Ildefonso, 22 septembre 1852. Il y a poser et poser, mais la phrase finale ne doit pas prêter à équivoque. Elle signifie tout simplement, comme le prouve le contexte : N'affectait-on plus de s'entendre? — Le miniaturiste est sans doute un certain Ferrand que, dans un billet de mars 1852 (Vente du 5-VIII-1948), la princesse Mathilde avait recommandé à Aupick.

(139) Toutefois Aupick a rapporté qu'on la disait mêlée à « de sales affaires d'argent » et qu'on l'accusait même de procéder par intermédiaire, à Cuba, à la traite des esclaves. Le duc de Rianzares, son époux, est encore moins ménagé : un discours aurait été préparé pour être prononcé au Sénat, qui commencerait ainsi : « L'Espagne a été perdue par deux gardes du corps (Godoy et Rianzares). » (*Th.*, f°s 259 v°-260 r°, 25 octobre 1852.) Avant d'être créé duc de Rianzares, Muñoz n'avait été, en effet, qu'un simple officier des gardes du corps.

parlantes. Il court de par les Tertulias (tout s'y dit, comme bien savez) qu'il est même marié et qu'avec une obstination persévérante, il veut faire reconnaître ce lien. Ce serait une page qui ne serait pas déplacée au milieu de tant d'autres qu'a déjà données la famille (140).

Quel dommage que Goya n'ait pas vécu quelques lustres de plus! Après la cour de Charles IV et de Ferdinand VII, quelle riche matière lui eût offerte celle d'Isabelle II!

Aimez-vous le scandale, on en a mis partout. Le Roi a des maîtresses : c'est tout simple; il y est plus autorisé que tout autre. Mais il en change, et c'est parfois dangereux, même quand on est roi, parce qu'on tient à un amant couronné. Or le Roi a eu pour maîtresse une condessa [*sic*] de Campo Alange qui n'est plus jeune et qui, j'ai presque envie de dire, *par conséquent*, a eu bien d'autres amants. La comtesse est dame de la Reine. Le Roi l'a plantée là pour une autre dame dont l'habitation se trouve faire face à celle de sa rivale *que fué*. Cette rivale furieuse a, depuis longtems, jetté [*sic*] son bonnet par dessus les toits et cette fois elle vient d'aller au delà du possible. Elle a de la fortune; son salon est fort suivi. La saison est belle et douce : les fenêtres restent ouvertes. Vous savez sans doute que les troupes espagnoles ont une marche dite royale qui ne se joue que pour la famille royale. Or les oreilles du mari de la favorite commencèrent à être frappées, chaque fois qu'il sortait ou rentrait, par cette marche royale jouée avec un entrain admirable par Me Alange. Il en était de même le soir quand il y avait du monde et les éclats de rire ne faisaient point faute. Le mari devinant la mystification et se laissant aller un soir à un violent accès de colère, commença à apostropher de son balcon la comtesse musicienne qui ne resta pas en arrière dans ses réparties. C'était une scène curieuse de balcon à balcon et cela, en présence de deux salons garnis et du voisinage aux fenêtres et dans la rue. Le mari furieux parlait de libertinage, de conduite éhontée. « Je ne le nie pas, répondait-on, mais je l'ai fait *pour mon plaisir*, tandis qu'on le fait chez vous et que vous le laissez faire *pour de l'argent.* » — Qu'en pensez-vous? Ce n'est pas tout. Le lendemain, il n'est question que de ce scandale. Il parvient au Palais. Le M[inis]tre de la Gobernación se présente par ordre chez la violente C[om]tesse et lui redemande ses insignes de Dame de la Reine, la prévenant qu'elle serait obligée de quitter Madrid. « Je m'en moque (mettez-en l'équivalent). Que me font à moi et R. et R., etc. J'irai à Paris et je ne m'y tairai pas. » — « Vous vous trompez, vous irez aux Philippines. » — Soit; là on saura que 80.000 duros viennent d'être donnés à ... jeune [*sic*] qui mène maintenant grand train à Madrid, on sait pourquoi, etc... » C'était un torrent! Le ministre battit en retraite. Aujourd'huy on jase de tout cela comme on le fait à Paris d'un vaudeville à la mode (141).

(140) *Th.*, f° 256, 1er octobre 1852.

(141) *Th.*, f°s 258 v°-259 v°, 25 octobre 1852. — Le ministre de la Gobernación est, en Espagne, l'équivalent de notre ministre de l'Intérieur. Pour « et R. et R. », comprendre peut-être : « et le Roi et la Reine ».

Pauvre Reine! On aura remarqué que, dans tout ce qui précède, elle n'est jamais mise en cause. Pourtant ses sujets lui prêtaient des décisions bien légères ou de fort noirs desseins :

Comme toujours, beaucoup de nouvelles, de propos se colportent et malheureusement, il est de ces propos attribués à la Reine qui, s'ils étaient vrais, témoigneraient d'une inconcevable imprudence et qui, dans le cas contraire, seraient d'un machiavélisme infernal. Il se dit par exemple que, la veille du jour où M. Bravo Murillo devait présenter aux Cortes ses projets de réforme, elle aurait dit le soir dans son intimité : « Eh bien, je vais être absolue comme mon père. » Comme on lui exprimait de l'inquiétude à cet égard, surtout à cause de Barcelone : « Bah! aurait-elle répondu, que m'importent les Barcelonnais [*sic*], *les Français sont là pour les mettre à la raison* (142). »

Il se peut, en effet, qu'elle fondât ses espoirs en la durée de son règne sur l'aide que lui apporterait au besoin le régime absolutiste qui s'instaurait de l'autre côté des Pyrénées, aux cris injurieux de la presse progressiste (143). Ses relations officielles avec le Prince Président, puis avec l'Empereur, furent toujours d'une amabilité plus qu'officielle, Aupick étant chargé de porter de l'un à l'autre des paroles de miel (144). Isabelle II eut même l'idée courtoise d'honorer l'ambassadeur podagre à un bal donné par la Reine-mère, le 26 décembre 1852. L'année précédente, il avait décliné l'honneur de figurer avec une des Infantes dans le quadrille de Sa Majesté, prétextant la souffrance que lui causait son

(142) *Th.*, f° 298, 27 décembre 1852. Le bruit court, ajoutait Aupick, que la Reine recevrait chaque nuit Bertrán de Lis qui avait remplacé le m[is] de Miraflores au ministère d'Etat, dans le cabinet Bravo Murillo.

(143) Ce fut une des tâches désagréables qu'eut à remplir Aupick que de dénoncer au gouvernement espagnol les articles qui attaquaient la personne du Prince Président. Désireux de ne pas froisser les susceptibilités nationales, toujours à vif, l'ambassadeur cherchait à obtenir de son propre gouvernement qu'il lui laissât l'appréciation de la gravité de ces attaques. Mais le moyen de ne pas agir, quand il recevait ces lignes de Louis-Napoléon?

« Vous nous donnez au sujet de l'article de *La España* des explications fort naturelles et je les accepte volontiers. Mais à l'avenir la seule apparition des écrits de telle nature doit suffire pour vous les faire signaler malgré toutes les mesures prises et annoncées à l'effet d'en suspendre la publicité. » (Vente du 5-VIII-1948; l.a.s. en date du 5 janvier 1852, Elysée.)

Ces mesures annoncées, c'est le décret sur la presse espagnole qui mit celle-ci à la discrétion du gouvernement et devait donc l'empêcher de donner « une interprétation hostile et injuste au grand acte politique du 2 X[bre] ratifié par l'unanimité de la Nation française ». (Dépêche du 15 janvier 1852, *Correspondance politique Espagne*, 839, f° 140 v°.)

(144) Notamment lorsque, le 23 décembre 1852, il présenta à Isabelle II ses nouvelles lettres de créance à titre d'ambassadeur de Sa Majesté Impériale.

ancienne blessure. Mais comment renouveler ce refus, quand l'offre venait de la Reine elle-même?

Voici ce qui s'est passé, à ce qu'il paraît, au sujet de la contredanse avec la Reine. Le Cte d'Alcoy devait la danser. Mais S. M. le fit appeler et lui dit : « Je devais danser la 1re contredanse avec toi : mais j'ai pensé qu'il conviendrait que ce fût avec l'ambassadeur de France. Qu'en penses-tu? » Le ministre (145) ayant répondu qu'il n'y voyait aucun inconvénient, on fit courir sur-le-champ après moi (146).

Aupick accepta et eut tout lieu de se féliciter de ses évolutions chorégraphiques :

La Reine qui d'ordinaire cause peu, soit par timidité naturelle, soit par crainte de s'exprimer péniblement en français, m'a entretenu avec beaucoup d'abandon et d'amabilité. Elle m'a exprimé à plusieurs reprises sa vive satisfaction du rétablissement de l'Empire (147).

Ce témoignage de bienveillante considération n'eut pas l'approbation de tout le monde.

Je ne serais même pas étonné, — confiait Aupick à Thouvenel, — qu'il n'ait été, après coup, l'objet de représentations : toujours est-il que la *Gazette de Madrid* qui, comme vous le savez, est à *demi* officielle, dans sa partie *non* officielle, donnant aujourd'huy le détail du bal, me substitue dans l'honneur de la première contredanse, le Cte d'Alcoy et qu'il n'y est pas question de l'ambassadeur de France. A-t-on voulu donner une satisfaction au parti qui reproche à la Reine des tendances françaises? Ce pourrait bien être. Ce serait un acte de faiblesse ajouté à bien d'autres. En ce qui concerne la Reine personnellement, peut-être a-t-elle voulu honorer à sa manière l'ambassadeur du nouvel empereur, comme par contrepartie de ce qu'avait fait la reine d'Angleterre pour M. Waleski [*sic*]. Peut-être attaché-je trop d'importance à ce détail qui, en d'autres circonstances, serait réellement insignifiant. Mais en ce moment, rien ne l'est. La coalition qui a renversé le ministère faisait de nous sa bête noire. Elle s'est scindée, la victoire remportée; mais ses fractions ne s'en prennent pas moins encore du passé à l'influence française et c'est l'arme dont on se sert pour miner le cabinet actuel dans lequel on ne voit qu'une pâle doublure du précédent, dans l'espérance de le faire remplacer par un autre plus sympathique aux conservateurs [...] (148).

Les « *progressistes sages* », ainsi que les appelait Aupick,

(145) Le général Roncali, comte d'Alcoy, avait accepté de former le ministère, après que, le 13 décembre 1852, la Reine eut reçu la démission du cabinet Bravo Murillo. En avril 1853, Roncali n'ayant pas réussi dans sa mission, celle-ci fut confiée au général Lersundi.

(146) *Th.*, f° 299 r°, 27 décembre 1852.

(147) Dépêche officielle à Drouyn de Lhuys, *Correspondance politique Espagne*, 841, f° 226 v°, 27 décembre 1852. — *Le Moniteur* du 3 janvier 1853 mentionne qu'Aupick a dansé avec la Reine.

(148) *Th.*, fos 297 et 298 r°, 27 décembre 1852. Aupick s'expliquera ensuite l'erreur de la *Gazette de Madrid* par le fait que l'article aurait été écrit d'avance.

« nos anciens amis », en majorité dans le cabinet Roncali, se tournaient vers l'Angleterre, dans la crainte de voir la France se jeter, et jeter ensuite l'Espagne, dans les bras du « *parti prêtre* ». Evidemment, pour les libéraux, le Coup d'Etat avait eu des conséquences un peu trop voyantes. Faut-il rappeler le vote massif du 21 décembre 1851 (149), — la Constitution du 14 janvier et son article 14 prescrivant aux fonctionnaires le serment que nos diplomates de Madrid signèrent comme un seul homme — comme leur ambassadeur (150), — la confiscation des biens de la famille d'Orléans, confiscation qui atteignait dans leur patrimoine les Infants de Montpensier (151), — le voyage triomphal du Président qu'Aupick alla saluer à Bordeaux (152), — et la Saint-Napoéon du 15 août 1852?

A cette dernière occasion, Aupick se surpassa, ou plutôt il se dédoubla. La cour se trouvait alors à La Granja, où le général l'avait suivie.

Voici le parti que j'ai pris. Ayant trouvé ici un local tel quel et ayant un bon cuisinier, j'ai invité à un guelleton [*sic*] officiel, en uniforme, tous les ministres, le haut clergé et les grandes charges de la Cour. Je devais y convier aussi le Corps diplomatique : mais mes chers collègues préfèrent rester à Madrid plutôt que de venir à La Granja où ils seraient à grands frais à peu près au bivouac. L'Autriche a donc été seule de la partie. Personne ne m'a fait faux bond : tout le monde, toutes voiles dehors; j'ai porté la santé de la Reine; on a répondu par celle du Prince Président et chacun s'en est allé satisfait. Pendant que cela se passait ici, je faisais

(149) A l'occasion duquel un *Te Deum* fut chanté, le 11 janvier, à Saint-Louis des Français, en présence du Patriarche des Indes, protecteur de cette fondation, et d'un nombre important de nos compatriotes.

(150) Le 11 février 1852, Aupick écrivait à Turgot : « Je m'empresse de vous envoyer ci-joint neuf exemplaires de la formule de ce serment qui a été signé par moi et par chacune des personnes faisant partie de l'Ambassade de France à Madrid. » (*A. E.*) Le serment d'Aupick est joint à son dossier.

(151) Aupick, en l'occurrence, eut le courage de déclarer à son ministre que contre cette mesure « les journaux de tous les partis et les conversations de tous les salons se sont prononcés [...]. C'est pour moi, ajoutait-il, un pénible devoir de ne pas vous laisser ignorer ce qu'on en pense en Espagne ». Il craignit un instant, à la suite d'un entretien qu'il avait eu avec le m[is] de Miraflores, que la Reine d'Espagne n'adressât au gouvernement français une réclamation officielle, justifiée par la spoliation de la dot de la duchesse de Montpensier.

(152) Il en fut bien accueilli, profita de la circonstance pour faire à Drouyn de Lhuys l'éloge de Thouvenel (*Th.*, f° 257, 25 octobre 1852) et visita incognito — ayant envoyé sa voiture l'attendre à Burgos — Tolosa, Vittoria et Bilbao. Parti le 1er octobre de Madrid, il y était de retour le 18 (*Correspondance politique Espagne*, 840, f[os] 20 sq., 25 octobre). Avec les déplacements officiels à La Granja et les visites aux écoles militaires de Tolède (infanterie) et Ségovie (artillerie), qui « ne laissent rien à désirer » (*Ibid.*, f° 214 r°), c'est là le modeste bilan des voyages d'Aupick en Espagne. — Pour les curieux d'histoire militaire comparée, je signale que notre ambassadeur procura les règlements de Saumur au directeur général de la cavalerie espagnole qui voulait fonder une école analogue à celles qui existaient pour les deux autres armes.

chanter une messe en musique avec *Te Deum* dans notre chapelle française de S[ain]t-Louis à Madrid. — Le 2e secrétaire réunissait en mon nom, dans un dîner de famille, le personnel de l'Ambassade, le clergé de notre chapelle, les députés de notre hôpital et quelques notables français. Le s[ou]s-secrét[ai]re d'Etat du M[inist]ère d'Etat, M. Riquelem, invité en mon nom, avait accepté, Le soir, on illuminait l'hôtel de l'Ambassade avec croix de la Légion, chiffre, verres de couleur, etc. Je crois avoir ainsi fait pour le mieux. Il fallait frapper à la fois ici et à Madrid, surtout pour la première fois (153).

Les militaires ont une manière de convaincre les esprits qui ressemble fort à une victoire en bataille rangée! Mais Aupick, qui s'est peut-être laissé emporter ici par de lointains souvenirs de mess, savait aussi formuler avec prudence un μηδὲν ἄγαν que l'avenir, hélas! ne devait pas justifier :

Peu à peu on appréciera mieux à l'œuvre les conséquences de nos derniers événemens et les hommes sensés nous reviendront. Les plus mauvais seuls nous resteront hostiles sans, peut-être même, l'oser avouer. Notre machine gouvernementale, enfin réorganisée, va fonctionner et la lumière se fera. Le fait capital pour moi qui ne souhaite que la grandeur et la prospérité de notre pays, c'est que désormais le pouvoir exécutif ne sera plus entravé dans sa marche et que de misérables intérêts de clocher ne paralyseront plus ses efforts pour activer le développement de la richesse publique par la création des œuvres d'art que nous sommes honteusement réduits à envier au reste de l'Europe. Que si un peu de sagesse nous était enfin venu après tant de vicissitudes, après tant de dangers conjurés, on peut le dire, miraculeusement, que si, dis-je, un peu de sagesse nous est enfin venu, nous saurons nous garer de l'abus, *dangereux*, même dans le mieux (154).

Aupick se réjouissait que, pour assurer à son régime, protecteur de l'ordre, la stabilité nécessaire, Napoléon III cherchât à se perpétuer, donc à prendre femme (155). Mais tenu à l'écart des négociations (156), il dut se contenter d'enregistrer les réactions que l'annonce du mariage de l'Empereur avec Eugénie de Montijo suscita en Espagne, et de s'associer officiellement aux cérémonies.

L'orgueil national était surpris, mais flatté. Bientôt, pourtant, la grande aristocratie se mit à bouder, se tenant sur la

(153) *Th.*, fos 246 et 247 ro, 16 août 1852.
(154) *Th.*, fo 224, 18 mars 1852.
(155) *Th.*, fo 307 ro, 6 février 1853. Pensant au futur héritier de l'Empereur, Aupick se rappelait que son régiment, se dirigeant vers l'Espagne (1811), couchait à Avranches le jour même où le canon annonçait la naissance du Roi de Rome. « Que de plus heureuses destinées soient réservées au fils de Napoléon III! » (Même lettre, fo 307 vo.)
(156) Peut-être non sans quelque dépit, lisible dans ce passage d'une lettre à Thouvenel (fo 303 vo, 25 janvier 1853) : « J'ai dit, dans ma dépêche, l'effet produit par la nouvelle si imprévue du mariage. Je n'y veux rien ajouter. J'admets les faits accomplis. »

réserve, comme par un sentiment de jalousie inavouable :

La grande affaire du jour, en dehors des élections, c'est le mariage de l'Empereur, c'est la haute fortune de M[lle] de Montijo, C[tesse] de Théba [*sic*]. Il est assez difficile de se rendre compte de l'impression g[énéra]le qui n'est d'ailleurs pas la même dans toutes les classes. Tout d'abord, il y a eu étonnement grand, plus que grand. Est-ce vrai? N'est-ce pas vrai? se disait-on; puis les opinions, celles contraires surtout, se sont fait jour et la future Impératrice (future alors) n'aurait certes pas eu à se louer du langage de bon nombre de celles que sans doute elle appelait naguères *muy amigas mias*. C'était la jalousie qui s'éveillait. On pourrait dire qu'en somme, la grandesse et l'aristocratie, tout en disant et répétant que le choix de l'Empereur *ne pouvait que flatter la nation*, n'était que médiocrement contente. Plus d'une famille s'est dit à elle-même qu'elle aurait eu au moins autant de titres à une pareille fortune. Depuis lors, quelques amis ont commencé à se montrer et aujourd'huy on ne parle (dans les salons, bien entendu) de la C[tesse] de Théba que pour rappeler sa grâce, sa beauté, ses brillantes qualités et surtout l'énergie de son caractère. La Duchesse d'Albe, sa sœur, bonne et gracieuse, parle de l'événement avec une convenance parfaite et témoigne un grand empressement à savoir tout ce qui se passe à Paris. Le Duc d'Albe, comme toujours, parle de l'Empereur avec une sorte d'enthousiasme : il a gardé un reconnaissant souvenir de l'accueil que lui a fait le Président de la République. La classe moyenne ou aisée qui a un pied dans les hauts salons et l'autre dans la population proprement dite, s'occupe peu de l'événement. Le peuple est flatté de voir une dame de sang espagnol sur le trône de France et applaudit à sa fortune. La région politique dans laquelle se range le corps diplomatique, a d'abord été fort réservée : aujourd'huy on s'y prononce en faveur du choix au point de vue politique. C'est la communication faite aux Bureaux du Sénat et du Corps législatif et au Conseil d'Etat qui a délié bien des langues jusque-là paralysées (157). Depuis lors, il n'y a plus qu'approbation. On ne loue pas tout cependant, mais ce à quoi on applaudit, c'est à la *proclamation du titre de parvenu*, qu'on sent être jetté [*sic*] avec une juste fierté aux cours du Nord (158).

Aupick se devait de « célébrer ce grand événement par une fête » : il la fixa au 29 janvier et y convia les dignitaires de la Cour, les ministres, la plupart des familles de la Grandesse, le Corps diplomatique, et toute la haute société de Madrid. Bien que ce bal, à la suite d'un contretemps (159), n'eût été annoncé que trois jours à l'avance, les invités

(157) Le 22 janvier 1853, dans un discours aux Corps précités, Napoléon III avait déclaré qu'il cédait en se mariant au vœu qui lui avait été souvent manifesté par le pays et justifiait son choix. Ce discours est habilement résumé et cité par le vicomte de Beaumont-Vassy dans l'*Histoire de mon temps*, 2e série..., t. I, Paris, Amyot, 1864, pp. 179-181.
(158) *Th.*, f[os] 305 r°-306 r°, Madrid, 31 janvier 1853.
(159) Un bal que devait donner la Reine-mère; voir *infra*.

s'y rendirent « avec le plus grand empressement » (160) :

A la lettre on est accouru à l'Ambassade : de minuit à 2 heures du matin, plus de 500 personnes ont encombré mes salons : les derniers polkeurs ont vidé le plancher à 6 heures. Ç'a été une fière bourrasque.

Voici quelques petits incidens qui ne sont pas sans couleur. On m'avait dit il y a quelque tems que quand je donnerais un bal, la Reine-mère y amènerait probablement elle-même ses filles (celles du Duc de Rianzares). Mais il s'est trouvé, ce que j'ignorais, que le 29 était l'anniversaire de la mort d'une de ses sœurs. Le Duc s'est donc excusé pour lui et ses filles. Un deuil de cour est venu brocher sur le tout (celui de l'archiduc Régnier (161), ce qui a fait renvoyer le bal de la Reine-mère du 30 janvier au 5 février. Prévenu trop tard, je ne pouvais plus ajourner le mien, même au 30. D'ailleurs, si j'en crois de certaines confidences du palais, le 30, je n'aurais pas eu plus que le 29 les filles du Duc de Rianzares, ni les personnes de l'entourage de la Reine-mère, parce que, dit-on, *elle a éprouvé une vive contrariété du choix fait par l'Empereur.* Aurait-elle conçu un espoir personnel?... vous me comprenez. On l'assure et le véritable motif de l'abstention serait le but hautement proclamé du bal. Il me serait même revenu que ce serait à cette influence qu'on devrait que les hauts personnages ne sont venus qu'après minuit. On aurait voulu une abstention complette [*sic*] : on a même dit qu'elle avait été exigée, mais qu'il y avait eu des résistances auxquelles on avait cédé (162).

Une semaine plus tard, le bruit se précisait qu'au Palais, à tout le moins chez Marie-Christine, on avait nourri un autre espoir :

Jugez si le choix fait a dû blesser! Quant à la Reine, elle a tout d'abord vivement témoigné sa satisfaction de l'événement. Elle aurait témoigné l'intention d'offrir une magnifique couronne à son ancienne sujette devenue Impératrice. Ses ministres lui auraient objecté que la nature du présent pourrait donner lieu à une dangereuse interprétation politique. Il aurait alors été question d'une riche ou plutôt splendide parure. Je ne sais ce qu'il faut croire de ces causeries de couloirs. Aujourd'huy, on parlerait de refroidissement, par suite d'observations qu'aurait suggérées le titre d'*Impératrice* qui entraîne un rang supérieur... Qu'en croire? Ce serait donc là aussi un sentiment de jalousie éveillé après coup (163).

Le retour à Madrid de la comtesse de Montijo (que Mérimée avait accompagnée jusqu'à Poitiers) fut le dernier épisode

(160) *Correspondance politique Espagne*, 842, f° 44, dépêche du 31 janvier 1853. Le duc et la duchesse d'Albe assistaient évidemment à ce bal.

(161) L'archiduc *Rénier*, ancien vice-roi du royaume lombard-vénitien, mort le 16 janvier 1853; il cousinait avec les Bourbons d'Espagne, par l'impératrice Marie-Louise, fille de Charles III d'Espagne et femme de l'empereur Léopold II.

(162) *Th.*, f° 306, 31 janvier 1853.

(163) *Th.*, f° 308 r°, 6 février 1853.

de ce mariage dont la correspondance officielle d'Aupick nous ait conservé l'écho (164).

Ce fut aussi le sujet d'une de ses dernières dépêches. Dès le 8 mars 1853, Aupick avait été nommé sénateur et, le 12, Turgot lui était donné comme successeur à l'ambassade de Madrid.

Le général n'était pas fâché de rentrer en France (165), d'autant que l'y attendait une situation enviée qui lui permettrait de « servir » encore, sans user trop rapidement à la tâche le peu de forces qui lui restait :

Que je suis donc heureux de ce qu'on a fait pour moi! Personne ne se doute de ce qu'il y a en moi de douce satisfaction et la conviction où je vois tant de monde que je regrette ma position (ce que je laisse croire) me fait rire dans ma barbe et ajoute à mon bonheur. On m'envierait trop si on pouvait lire dans ma pensée (166).

Bonheur menacé par les cruels effets de sa lointaine blessure (167), par l'âge aussi, — Aupick ayant alors atteint la soixantaine, ce qui lui confère, en 1853, la qualité de vieillard, nonobstant ses habitudes de discipline militaire.

Aussi le général avait-il cru sage, en février, avant d'être nommé sénateur et malgré l'honneur plus effectif qui lui était fait, de refuser l'ambassade de Constantinople qu'on lui offrait de nouveau. Voici l'explication et la justification qu'il donna de son refus à Thouvenel :

Madrid, 11 février 1853.

Mon cher Thouvenel (Permettez-moi cette appellation amicale), je vous remercie du fond du cœur de votre billet du 6 que je reçois à l'instant. Hier, j'ai répondu par le télégraphe au M[inis]tre, comme il me le prescrivait : il voulait que ce fût par *oui* ou par *non :* il m'était impossible de ne pas ajouter un mot explicatif. Ne

(164) « On retrouve avec bonheur dans la mère de l'Impératrice, — écrit-il à Drouyn de Lhuys (*Correspondance politique Espagne*, 842, f° 116 v°), — le bienveillant et gracieux accueil qui prêtait tant de charmes à son salon où se presse, comme par le passé, la société de la capitale. »

(165) Une seule réserve : « J'aurais aimé cependant que ce n'eût pas eu lieu avant trois mois. Affaire de pièces de 5 francs. Rien de plus. Mon installation à peine achevée et brusquée à l'occasion du mariage [de l'Empereur] est le mot de l'énigme. » (*Th.*, f° 325, 11 mars 1853.) Au moins ne prétendra-t-on pas qu'il s'était enrichi dans ses ambassades!

(166) *Th.*, f° 331 v°, 5 avril 1853.

(167) Et aussi par les nouvelles atteintes « d'une grave indisposition » qu'il avait contractée en Afrique et dont il se ressentit « en France pendant plusieurs années »; la dysenterie? (*Th.*, f° 304 v°, 25 janvier 1853.) — Quant à la santé de Mme Aupick dont il est à peine question dans les lettres de cette période, nous savons seulement que le 21 janvier 1852 (*Th.*, f° 209 v°) elle était bonne.

pouvais-je pas craindre qu'on n'interprêtât mal un *non* aussi sec. J'ai donc répondu :

Non, pour cause de santé.

Personne n'a vu le billet de M. Dr[ouyn] de Lhuys, ma femme même. Le M[tre] de la Gobernación (168) auquel j'ai directement demandé de faire passer mes *quatre mots*, n'en connaît pas le sens. La poste a emporté une réponse motivée (169). Croyez-le bien, mon cher Thouvenel (Je ne sais trop ce que je vais vous dire, mais voyez-y une causerie d'abandon et l'exposé simple et vrai de mes sentimens : J'ai le cœur plein. Il va parler), croyez-le bien, dis-je, je mérite d'être classé parmi ceux qui servent par dévouement vrai et sans arrière-pensée, parmi ceux qui sont toujours prêts à faire abnégation d'eux-mêmes. Si M[r] Dr[ouyn] de Lhuys a gardé souvenir de ce que je lui ai écrit de Constantinople (il était notre M[tre]) dans une circonstance très grave, très critique, où il paraissait craindre que je ne me fusse trop avancé, il doit savoir que chez moi la question personnelle s'efface devant toute question de devoir, devant tout ce qui intéresse la dignité, la puissance, la prospérité de la France. Ne croyez pas, que personne ne croie que le passé soit pour quelque chose dans ma réponse négative. Si je prêtais l'oreille à un sentiment d'amour-propre, n'aurais-je pas la conscience de la satisfaction avec laquelle je serais reçu par le gouvernement ottoman qui, dans sa détresse, va forcément se tourner vers nous; par la population turque qui a toujours si bien vu en moi un ami, qu'elle ne m'en a pas voulu de mon énergie à défendre nos droits soit commerciaux, soit religieux; par notre colonie française qui, depuis mon départ, m'a donné de nombreux témoignages de sympathie; par nos agens consulaires dont beaucoup m'écrivent encore; par le corps diplomatique enfin, même par ceux de ses membres avec lesquels j'avais dû croiser le fer? Ne croyez pas, non en vérité, ne croyez pas que j'aie l'outrecuidante présomption de penser que j'aurais pu empêcher les choses d'en venir où elles sont. Je sais les difficultés de la position et mon successeur (170) aurait été moins empressé à me supplanter s'il les avait connues et, en mon âme et conscience, j'ai toujours pensé qu'il m'avait rendu un signalé service. C'est en raison de la forme que je n'ai pas cru devoir lui en savoir gré. Cette opinion, je ne l'ai pas cachée à mes amis : demandez plutôt à Cor (171) ce qu'il en pense! Si donc la situation est empirée, c'est qu'il était bien difficile qu'il en fût autrement et je crains bien (pour ne pas dire plus) que le successeur de M[r] de Lavalette n'y laisse sa réputation.

Est-ce à dire que c'est là le motif de mon refus? *Non, cent fois non.* Ma vieille blessure seule en est la cause, cette blessure ouverte depuis 1837 et qui s'est empirée, parce que depuis quelques mois des esquilles en sont sorties et que d'autres en doivent être

(168) C'est-à-dire de l'Intérieur.
(169) Datée du 10 février, elle a été publiée par Lacrosse, pp. 21-22.
(170) Le marquis de Lavalette qui, on se le rappelle, était « monté à l'assaut » du poste d'Aupick. — Ch. Rolland, dans *La Turquie contemporaine* (*op. cit.*), écrit (p. 178) que l'arrivée de Lavalette « a ouvert pour Constantinople une ère de troubles, d'inquiétudes et d'agitation ».
(171) Premier drogman de l'Ambassade de France près la Sublime Porte.

extraites. J'ai écrit au Ministre : « *A un ordre, j'aurais obéi sans hésiter* », ce qui est vrai. Je compte sur sa justice et sur la bienveillance de l'Empereur pour que les motifs de mon refus soient appréciés et admis. Il y a six mois, j'aurais répondu *oui*. Je le pourrais peut-être dans six, non pas que je regrette pour moi le poste de Constantinople, mais parce que, soldat aujourd'huy comme toujours, mon premier besoin est d'obéir et d'aller servir de mon mieux là où il plaît au chef de l'Etat de m'employer. Croyez-le bien, mon cher Thouvenel, je ne calculerais pas plus aujourd'huy, *à mon point de vue personnel*, les difficultés morales d'une mission diplomatique, que je ne calculerais, à la tête d'une Div[isi]on, les dangers matériels de l'attaque d'une position. L'important pour l'homme de cœur, c'est d'avoir la conscience, quel que soit le résultat, d'avoir tout fait pour assurer le succès demandé à son dévoument [*sic*]. A cette occasion, je vous avoue qu'une fois cependant je me suis permis de décliner nettement une grande et belle mission (172) — c'est la seule fois de ma vie où j'aie dit *non* en présence d'un ordre reçu. Je crois que vous en savez les motifs. Le chef de l'Etat lui-même les a appréciés et a respecté mes scrupules.

En voilà bien long, mon cher Thouvenel, sur un sujet qui m'est tout personnel. Je compte tellement sur votre amitié que tout effrayé que je sois de tout ce bavardage, je vous l'envoie.

Mille bonnes amitiés.

G[al] J. Aupick (173).

Aupick n'avait d'autre ambition que d'attendre maintenant dans un « modeste asyle », perdu dans ses vieux souvenirs, « le jour du grand sommeil » (174). Que serait-il donc allé faire dans la galère turque, demain en proie à une horrible tempête, lui qui ne voulait plus prononcer que son *Beatus ille...* et à qui pesaient déjà les souveraines lenteurs de l'administration espagnole, ainsi que l'atmosphère de basse intrigue et de corruption où se complaisait la Cour?

Dans un pays où tout marche avec une lenteur désespérante quand les rouages de la machine gouvernementale sont en état et au complet, cette lenteur se transforme en stagnation complette [*sic*] quand un fait plus ou moins imprévu, plus ou moins grave y porte la perturbation. Récemment, il y a eu vacance dans les ministères pendant deux jours : savez-vous pourquoi? parce qu'on mettait les tapis et les *esteras* (175) d'hyver. — Les *tapiceros* et *estereros* étaient en possession du terrain. Puis est venue la crise ministérielle. Pour le coup, tout le monde était en campagne :

(172) L'Ambassade de Londres.
(173) *Th.*, f[os] 310 et 311.
(174) *Th.*, f[os] 324 v° et 325 r°, 11 mars 1853. Dans cette retraite, Aupick ajoutait que Thouvenel pourrait venir « chercher un ami sûr, un vieux soldat reconnaissant, une main loyale » qui a serré celle de son père chez un ami commun, « le vénérable g[al] Tirlet ». Ce dernier avait commandé l'artillerie du corps expéditionnaire envoyé en Espagne (1823), après avoir fait la plupart des campagnes de la Révolution et de l'Empire. Le général Léon Thouvenel (1787-1843) s'était lui aussi distingué sous Napoléon I[er].
(175) Tapis de sparterie.

absence complète de direction, partant de travail. Puis viennent se brocher sur le tout les fêtes de Noël qui mèneront le désœuvrement ou à peu près, jusqu'au 1er janvier. [...] Vous connaissez l'Espagne. Connaissez-vous un remède à cette manière de mener les affaires (176)?

Croire la moitié de ce qui se dit, c'est admettre que tout est corruption et qu'il n'est rien qu'avec de l'argent on ne puisse faire ici. En voulez-vous un exemple? Depuis de nombreuses années la v[euv]e du Prince de la Paix (177) demande la restitution des biens de son mari arbitrairement confisqués. Cette affaire, au vu et au su de tout le monde, préparée de longue main et considérée au point de vue légal et en dehors de la mémoire du prince comme juste, a dû vingt fois être terminée par M. Bravo Murillo. Le décret vient enfin de paraître. Eh bien, on vous dit les sommes énormes qui ont été distribuées pour obtenir la signature et les noms des hommes haut placés qui les ont reçues. On ne s'arrête pas là. On arrange pour le petit-fils du prince un mariage que la fortune que, dans ce but, on lui aurait fait avoir, rendait seule possible. C'est s'en prendre, comme vous voyez, réellement à ce qu'il y a de plus près du trône (178).

Mais Aupick n'emportait pas seulement de Madrid de mauvais souvenirs. Il y avait trouvé des hommes selon son cœur : Narváez, peut-être, dont il estimait le caractère altier (179), et le général Castaños, duc de Baylen, « dont les relations étaient pleines de charme » (180). Et il laissait à la colonie française de précieux et chers souvenirs.

Baudelaire avait raison d'écrire à sa mère que les pauvres de Madrid la regretteraient (181). Mais il avait tort de ne pas associer le général Aupick à ces libéralités et sans doute ne savait-il pas que ces pauvres étaient ses propres compatriotes.

Voici, en effet, le texte de la lettre que, sur son départ, l'ambassadeur avait adressé au Conseil d'administration de la Société française de Bienfaisance de Madrid, fondée par

(176) *Th.*, f° 296, 27 décembre 1852.

(177) Le trop fameux Godoy.

(178) *Th.*, f° 319, 9 mars 1853. A cette lettre est annexée une note, « à brûler », qui détaille les pots-de-vin, lesquels se montent à 7.000.000 de réaux (l'équivalent en francs de l'époque s'élèverait environ au quart de cette somme), dont un million au ministre des Finances et quatre à « un grand personnage » (le duc de Rianzares?).

(179) « Son langage, — écrivait Aupick à Thouvenel (f° 283 v°, 12 décembre 1852), — à l'endroit de Bravo Murillo est un peu celui qu'on reprochait à nos généraux des premiers tems de l'Empire. Il n'y manque que le mot *Pékin* qui n'a pas ici d'analogue. »

(180) *Correspondance politique Espagne*, 840, f° 245, dépêche à Drouyn de Lhuys, San Ildefonso, 24 septembre 1852. Au folio précédent, Aupick avait défini le duc de Baylen « un vieux soldat auquel un fait d'armes heureux avait fait une si grande position dans l'esprit de ses concitoyens remplis pour lui d'une profonde vénération ».

(181) *Correspondance générale*, t. I, p. 199.

Ferdinand de Lesseps et dont Aupick était le président d'honneur :

Messieurs,

Heureux en tout temps et autant qu'il nous a été possible, de contribuer, à Madrid, au soulagement de nos compatriotes malheureux, Madame Aupick et moi avons éprouvé le besoin, au moment de quitter cette ville, de nous associer une fois encore aux efforts que vous déployez pour atteindre un si noble but. Vous voudrez bien en conséquence, Messieurs, verser à la caisse de la société de bienfaisance la somme de mille réaux, que le porteur de cette lettre vous remettra en notre nom. Cette offrande est modique, sans doute, si je consulte surtout et mes sympathies pour cette association charitable et les nombreuses infortunes qu'elle est appelée à secourir; mais, j'ai foi, pour l'avoir vue à l'œuvre, dans la philanthropie des Français résidant à Madrid, qui ne laisseront point périr une institution si utile, si patriotique, et conduite, jusqu'ici, avec tant de zèle et d'intelligence, par les administrations qui se sont succédé (182).

On comprendra que ce soit « le deuil au cœur » que les Français de Madrid aient vu partir Aupick et qu'ils aient tenu à lui écrire que « le souvenir de [sa] générosité et de celle de Mme Aupick restera toujours gravé dans [leur] âme » (183). Accueillant Turgot, ils ne trouveront pas de meilleure formule pour le saluer que de lui assurer que, si « les Français malheureux avaient perdu un père », ils savaient désormais que « le cœur et la tête » de celui qu'ils regrettaient leur « étaient rendus » (184).

Même largesse finale à l'hôpital de Saint-Louis des Français; même expression de reconnaissance « pour la bienveillance, le dévouement et l'affection vraiment paternelle » que l'ambassadeur, en cette circonstance comme en plusieurs autres, a montrés à l'établissement (185).

(182) Copie ms. dans les Archives de la Société (t. I, séance du 20 avril 1853), Madrid, Calle Villalar, 2. Je tiens à remercier MM. les membres du Conseil d'administration de m'avoir admis à consulter les registres des délibérations, remarquablement tenus et qui fourniront d'intéressants renseignements à qui voudra écrire l'histoire de la colonie française de Madrid.

(183) *Ibid.*

(184) *Ibid.*, séance du 26 juin 1853. — Le nom d'Aupick est encore cité, dans le *Rapport* polycopié *de l'Assemblée générale du 30 janvier* 1870, au nombre des bienfaiteurs de la Société. — Il convient d'ajouter que, s'il mérita ce titre, ce ne fut pas seulement pour ses dons, mais aussi pour les conseils dont il fit profiter la Société.

(185) Archives de Saint-Louis des Français, à Madrid, calle Tres Cruces, procès-verbal ms. du Comité de surveillance, 20 avril 1853. A la séance du 17 mars 1852, les « députés » de Saint-Louis, qui venaient de recevoir 1.500 F du ministre français des Affaires étrangères, pour l'hôpital, l'en remerciaient et en même temps se déclaraient redevables à l'ambassadeur « de ce nouveau bienfait qui vient se joindre à ceux que vous nous avez déjà prodigués depuis que vous vous êtes intéressé à l'œuvre charitable que nous soutenons au profit de nos compatriotes malheureux ». J'ajoute

S'étant vu conférer, le 5 avril 1853, par Isabelle II, le grand cordon de Charles III, — ayant, le 16 avril, apposé sa dernière signature sur le registre des actes notariés (186), — Aupick quittait Madrid le 21 (187).

IV. — LES DERNIERES ANNEES.

Il ne put connaître immédiatement le repos auquel il aspirait, différentes formalités (188) et une cure à Barèges l'ayant d'abord retenu. Et aussitôt après il dut chercher en quel lieu établir son « modeste asyle », avant de le fixer à Honfleur, dont le charma, sur la falaise, une maison à laquelle s'offrait la vue de l'estuaire de la Seine, comme à Thérapia celle du Bosphore (189). Acquisition et installation prirent au ménage Aupick beaucoup de temps et ainsi doit s'expliquer l'interruption que l'on constate, d'avril 1853 à l'automne de 1855, dans les lettres adressées par le général à Thouvenel. Lorsqu'il renoue avec celui-ci, qui est maintenant ambas-

que, le 21 mai 1852, c'est en présence d'Aupick que le nouveau recteur, Frédéric Humphry (qui a écrit avec quelque précipitation l'*Histoire de Saint-Louis des Français à Madrid*, en 1854), fut installé, — et j'exprime très respectueusement à l'actuel Père Recteur, M. Azémar, ma reconnaissance pour avoir bien voulu me communiquer ses archives, en attendant qu'il puisse écrire la très véridique et émouvante histoire de Saint-Louis.

(186) J'ai contracté envers M. René Lescuyer, alors consul de France à Madrid, une véritable dette de reconnaissance, non seulement parce qu'il a bien voulu me présenter à M. le Recteur et m'introduire à la Société de Bienfaisance, mais aussi parce qu'il m'a guidé dans mes recherches et permis, avec une savante obligeance, de consulter les registres d'actes notariés que le Consulat conserve depuis sa fondation. J'y ai remarqué que la signature de l'ambassadeur apparaît au bas d'actes divers auxquels n'a pu simplement présider le chancelier, Melchior Tiran, ou que, vu la qualité des personnes en cause (en particulier le duc de Glucksberg, futur duc Decazes), Aupick tenait à honorer personnellement. Il est significatif qu'il se soit abstenu, le 21 janvier 1852, de faire fonction de notaire pour un acte que le duc de Montpensier, constituant mandataire, venait passer à la chancellerie. — Le 8 décembre 1852, le général fait de son ami Jean-Louis Emon (propriétaire, rue des Martyrs, 44; voir sur lui la *Correspondance générale* de Baudelaire, t. I, p. 198, n. 2), son mandataire pour vendre une inscription de rente, — aliénation qui peut n'être pas sans rapport avec la plainte dont il a été question n. 165.

(187) *Correspondance politique Espagne*, 842, f° 140 v°, dernière dépêche à Drouyn de Lhuys, 20 avril 1853.

(188) Son installation au Sénat et, puisqu'il n'appartenait plus au Corps diplomatique, son passage dans la disponibilité (*M. G.*, lettre du ministre des Affaires étrangères au ministre de la Guerre, 11 mai 1853).

(189) Sur cette « maison-joujou », comme l'appela Baudelaire, et où il connut quelques-uns de ses rares moments de calme propice au travail, je me permets de renvoyer à l'article que j'ai signé avec Jacques Crépet dans *Le Figaro littéraire* du 12 avril 1952 (où l'on trouvera un fragment de lettre à Thouvenel, 9 octobre 1856) et au complément qui a paru dans *Les Normands de Paris* d'avril 1953.

sadeur à Constantinople, c'est presque aussitôt pour lui envoyer un pitoyable bulletin de santé :

Nos santés ne sont pas aussi bonnes que nous pourrions le désirer. Mon pauvre genou devient de plus en plus irritable. Il finira par me clouer complètement chez moi. Aussi je m'estime heureux de m'être créé une retraite qui me permette de jouir, *de mon fauteuil*, de l'une des plus splendides vues qu'il soit possible, je ne dirai pas de trouver, mais même d'imaginer. Quant à ma femme, elle se relève [*sic*] d'une indisposition tenace qui m'a fort inquiété. Sa faiblesse était devenue telle, qu'il lui était impossible de mettre un pied devant l'autre. Ses forces reviennent, Dieu nous garde l'un pour l'autre (190) !

Quand il n'est pas appelé à Lille par les réunions du Conseil général du Nord dont il est membre, Aupick partage son temps entre son cher ermitage de Honfleur et Paris, où le requièrent les séances du Sénat. Il y assiste avec ponctualité, — pouvait-il faire autrement? — prenant part aux travaux (191) et bientôt, nommé, avec Mérimée, à la commission chargée de recueillir et de publier la *Correspondance* de Napoléon Ier, il se fait remarquer par « sa laborieuse assiduité » (192). Forcé qu'il est de résider la moitié de l'année dans la capitale, alors que ses goûts et ses regrets le reportent à Honfleur, il en profite pour exercer son sens aigu de l'observation, ce qui vaut à Thouvenel de bien jolies lettres, dont voici, détachés par ordre chronologique, quelques passages remarquables à des titres divers :

Sur le roi de Sardaigne :

[Le roi de Sardaigne] laisse de plaisants souvenirs. « Quelle belle femme! je voudrais bien faire l'amour avec elle! » Ainsi disait-il à une grande dame, lui en montrant une extrêmement belle. — « Sire, on dit en France : faire la cour à une dame. » — « N'est-ce pas la même chose pour le même but (193) ? »

Sur le maréchal Vaillant :

Celui-là s'en ira avec les honneurs d'une répulsion générale

(190) *Th.*, f° 344 v°, 24 octobre 1855. Le 26 janvier suivant (*Th.*, f° 349 r°), Aupick donnait de Paris, à son correspondant, quelques précisions sur la maladie de sa femme : « Ma femme va parfaitement bien. Elle a bien souffert pendant les 4 mois de la belle saison. Estomac paresseux, rebelle à tout, refusant tout et les conséquences. L'amaigrissement était extrême et j'étais fort inquiet. Enfin, un régime convenable a été trouvé et le mal est réparé. Nous soupirons après le moment où nous regagnerons notre ermitage. »

(191) Voir Lacrosse, pp. 22-23.

(192) M. Marcel Ruff, à qui je dois d'utiles précisions, veut bien me dire qu'il possède une brève note d'Aupick, au crayon, relative à ce sujet et qui prouve l'attention que le général portait à la préparation de la *Correspondance*.

(193) *Th.*, f° 342 v° (mal classé), Paris, 15 décembre 1855. On a reconnu Victor-Emmanuel II, « il re galantuomo ». Cf. les *Mémoires* de Viel-Castel, t. III, p. 186.

dans l'armée. Jamais pareil sanglier n'a élu domicile à la rue St-Dominique. Tout militaire qui se respecte s'abstient d'aller à lui dans la crainte d'un coup de boutoir. C'est d'ailleurs un économe administrateur. Jugez-en : un g[énér]al meurt insolvable. Rien pour l'enterrer. Un homme, haut dignitaire, demande au ministre de se charger des frais. Repoussé brutalement, il s'adresse au Ministère d'Etat qui accorde le nécessaire. Cependant le guerrier ayant remords de conscience, passe chez le personnage qu'il avait mis en déroute, et laisse un billet faisant connaître qu'il accorde 1200 fr[ancs]. La famille les touche. Le lendemain, le grand Administrateur de la guerre apprend la double faveur. Vite, il réclame ses 1200 francs!!! L'Empereur l'a su, dit-on, et, à trouvé cela mirobolant. D'où je conclus que la guerre de Crimée nous coûtera fort peu (194).

Sur la « providentialité » de Napoléon III :

[L'opinion] commence à formuler dans les couloirs ou là où ne se trouve pas d'écho, que l'instinct des bons choix heureux dont était si merveilleusement doué l'oncle fait faute au neveu. Elle va jusqu'à admettre qu'il attache d'ailleurs peu de prix à ces choix, l'*Instrument étant ce que le fait la main*, en expliquant ainsi l'indulgence déjà connue, à l'endroit de certains actes dont a été grand bruit dans le tems — ce qui donnerait l'affligeante pensée que déjà l'estime des hommes est lettre morte dans ce haut esprit. L'oncle n'en était venu là que bien tard. J'avais de bonne heure reconnu et je m'étais promis de combattre avec une respectueuse déférence cette disposition d'esprit désespérante dans le Duc d'Orléans. L'année de sa mort, j'avais acquis la triste conviction que la disposition s'était faite état normal (195).

Sur le traité de Paris :

Que je vous dise d'abord que j'ai le cœur en joie : je rentre du Sénat où nous étions convoqués extraordinairement. C'était pour entendre la lecture du traité. Le silence était solennel. L'impression produite est grande. Le traité n'a pas son pareil dans l'histoire. Plusieurs articles dépassent tellement ce qu'on croyait pouvoir espérer, qu'il y a eu plus que de l'étonnement. On paraissait douter, tant on hésitait à applaudir et des mains et de la voix. La neutralisation de la Mer Noire, sa navigation et celle du Danube ouvertes au commerce du monde, les mesures adoptées

(194) *Th.*, f°s 347 v° et 348 r°, Paris, 26 janvier 1856. Baudelaire fit donc sans doute un pas de clerc, lorsqu'il se recommanda, en août 1863, de son beau-père auprès du maréchal Vaillant (*Correspondance générale*, t. IV, p. 176).

(195) *Th.*, f°s 345 v° et 346 r°, Paris, 26 janvier 1856. Suivent quelques réflexions sur l'Angleterre dont l'armée de terre a trouvé en Crimée un brevet d'incapacité et qui ne saurait invoquer, pour son honneur, que son intrépidité. Et de rappeler ce bref dialogue de 1814 entre le duc de Berry et un général « homme de cœur et St Jean Bouche d'or » : — « Eh bien, gal, vous allez vous reposer! » — « Oui, Monseigr, mais il n'aurait pas fallu faire halte dans la boue! » — Le 8 janvier 1857 (*Th.*, f° 370), Aupick revient sur ce trait particulier du caractère de Napoléon III; il lui accorde la dignité de l'attitude, la fermeté et la suite dans les idées, la maîtrise de soi, mais il lui reproche de ne pas rechercher les conseils, de réduire ses ministres au rang de simples secrétaires, chargés d'expédier les affaires courantes et de toujours acquiescer aux volontés du souverain.

pour assurer la liberté et la *possibilité* de la navigation du Danube, la Russie consentant à la modification de sa frontière de Bessarabie, l'absence de ports militaires et d'arsenaux dans la Mer Noire, la Mer Noire fermée aux navires de guerre, la Turquie admise dans la grande famille européenne et l'intégrité de son territoire mise sous la sauvegarde des puissances contractantes, les isles d'Aland ne pouvant désormais être fortifiées — n'en voilà-t-il pas assez pour satisfaire bien des exigences? Eh bien, ce n'est pas tout : Suivent des articles additionnels et ceux-là feront tressaillir tous les cœurs généreux. Les puissances contractantes déclarent la course à jamais abolie; la marchandise neutre, excepté celle de contrebande de guerre, ne peut être saisie, *même sous pavillon ennemi;* le blocus n'est reconnu légal qu'autant qu'il est exercé par une force suffisante. Si l'on s'étonne des concessions faites par la Russie (pour mon compte, j'ai la conviction qu'elle a obéi à la loi de la nécessité), on peut se demander comment l'Angleterre a été amenée à renoncer à ses précédens. Que vont dire les Etats-Unis? C'est ce que chacun s'est de suite [*sic*] demandé. Ce traité est un grand pas fait dans la voie vraie de la civilisation. Il fait honneur à l'humanité. Dans l'opinion, la plus large part en revient à l'Empereur. Décidément, sa barque marche vent en poupe (196).

Sur le comte Walewski :

Toujours bruits de modifications dans le ministère. Désormais, je ne croirai qu'à ceux dans lesquels la Mort interviendra. Or tous les ministres se portent bien. A l'hôtel du quai d'Orsay, on se fait peu aimer. On prend les rênes de si haut, que les chefs de service sont blessés. On va jusqu'à les oublier dans les occasions un peu solennelles. Quant au reste, qu'est-ce? C'est si peu de chose! Personne n'obtient d'audience à l'exception de 3 ou 4 grands par séance. Des chargés d'affaires, des ministres même, ont attendu des mois des audiences demandées. On dit que ce sont les allures de Londres transportées à Paris. Un changement serait donc vu avec plaisir. Il est quelqu'un que je connais [Thouvenel] auquel on pense là et ailleurs. Son tour viendra. Qu'il patiente (197).

Sur le comte Orlov (198) :

Le Cte Orloff a fait merveille et en vérité, c'est un coup de maître de la part d'Alexandre qu'un pareil choix. Une belle prestance militaire, cela plaît toujours, des manières ouvertes, un langage sentant un peu le camp, mais le camp de bon ton, le camp d'une cour militaire, une bonhomie, un abandon d'emprunt, bien joué et dont notre vanité française s'accommodait à merveille, flattée qu'elle était de s'entendre avouer sans façon que la Russie avait été battue, ce qui ne pouvait manquer d'arriver contre l'armée française *qui avait tout fait* et cela dit assez haut pour que Clarendon (199) n'en perdît pas un mot; des gracieusetés dites avec

(196) *Th.*, f° 356, Paris, 29 avril 1856.
(197) *Ibid.*, f° 357 r°. — Thouvenel succéda, en effet, à Walewski en 1860.
(198) Représentant de la Russie au Congrès de Paris.

adresse à l'endroit de l'empereur là où il savait qu'elles ne seraient pas perdues, enfin la souplesse d'un révérend père jésuite avec l'habileté d'un Mazarin et la rudesse anoblie du soldat parvenu. Tout cela a fait prodigieusement fortune. Evidemment, il avait mission de séduction. Mais tout russo-grec qu'il soit, il avait affaire à forte partie. Il part se disant fort satisfait, mais je doute qu'il ait rien pu tirer de bien positif du *taciturne moderne* (200).

Sur des « mots » de Napoléon III :

[...] vous savez ce qu'il [Napoléon] a fait, ou plutôt ce qu'il fait du Bois de Boulogne, car chaque jour y apporte sa surprise. Il aurait une envie extrême d'englober dans son bois la propriété dite *Bagatelle.* Impossible d'amener le propriétaire à traiter. Il voulut alors voir lui-même le récalcitrant. Il insiste. — « En vérité, Sire, je ne le puis : je vous avoue que j'avais acheté cette propriété pour l'embellir et la léguer à Henri V. — Eh, mon Dieu, qu'à cela ne tienne : quand *je m'en irai,* il recevra le tout à la fois. » Le mot est charmant et fait fortune. Un autre d'un genre moins relevé. M. Thiers aurait dit à l'occasion des derniers actes politiques : « Eh ! en vérité, sa cuisine n'est pas mauvaise. » Au mot rapporté, il aurait répondu : « C'est depuis que j'en ai chassé le gâte-sauce. » Je vous donne tout cela pour ce que ça vaut (201).

Sur le mariage de Morny (202) :

La presse [...] vous a appris le mariage de notre ambassadeur extraordinaire en Russie. C'était plus qu'un coup de canif dans certain contrat de la main gauche que vous connaissez. Bien qu'il se dise, fort méchamment sans doute, que les liens de ce mariage de la main gauche, le mari légal vivant, se soient relâchés au point que un ou deux autres jouissent du plus doux privilège en commun, toujours est-il que la dame délaissée en a éprouvé une irritation qui s'exhalerait en plaintes et menaces d'un énorme procès en revendication de forts capitaux (on ne parle que par millions aujourd'huy) avancés et dans lesquels on veut à toute force rentrer. Les robes noires seraient déjà saisies et les méchants se frottent les mains d'aise. Tout cela cheminant aurait pénétré aux Tuilleries [*sic*] et de là, on aurait fait savoir au voyageur qu'il ferait bien d'ajourner le retour jusqu'à arrangement ou assoupissement. [...] Mais il paraît que le voyageur n'a pas tenu compte du conseil et est au moment d'arriver. Alors on prête à celui qui ne parle jamais et qu'on fait toujours parler, on lui prête, dis-je, cet autre conseil — qu'une grande dame aurait eu mission de faire parvenir à son adresse : si des Français s'obstinent à un scandale : c'est leur droit, qu'ils s'en arrangent. Mais

(199) Alors secrétaire au Foreign Office dans le ministère Palmerston et représentant de l'Angleterre au Congrès.

(200) *Th.*, f° 357, Paris, 29 avril 1856.

(201) *Th.*, f°s 357 v° et 358 r° (par erreur v°), Paris, 29 avril 1856. Bagatelle appartenait depuis 1835 au marquis de Hertford, frère de Lord Seymour, et ne devint propriété de la Ville de Paris qu'en 1904.

(202) Il épousait une jeune et jolie princesse Troubezkoï, ce qui convenait peu à sa maîtresse, Mme Lehon, la femme de l'ancien ambassadeur de Belgique à Paris. Voir les *Mémoires* de Viel-Castel, t. IV, p. 5.

s'il s'agit d'étrangers, je puis les inviter à aller porter ce scandale chez eux, *même en Belgique*. Vous voyez que les langues parisiennes ne s'usent pas et que le poison ne leur fait pas faute.

M. de Morny, lors du mariage de Mlle Lehon avec le fils du prince Poniatowski, avait mis dans la corbeille une donation du petit hôtel voisin de celui de la mère de la mariée et s'était chargé de compléter le petit hôtel par une surélévation. Ces travaux en cours d'exécution ont été arrêtés. Jugez les commentaires ! (203).

La lettre, d'où a été détaché le précédent passage, est la dernière qu'Aupick ait écrite à Thouvenel. A l'automne de 1856, il était revenu assez abattu d'une cure à Bourbonne, à la suite de laquelle il lui avait mandé :

Honfleur, le 9 octobre 1856.

Mon excellent ami, quand on souffre et qu'on souffre beaucoup, on n'a pas le courage d'écrire à ses amis : c'est presque un nouveau témoignage d'amitié, parce qu'on évite ainsi de les entretenir de ses misères. Eh bien, c'est ce qui m'est advenu. Je suis allé à Bourbonne : je n'y ai trouvé que douleurs et j'y ai en outre souffert du spectacle des glorieux mutilés de Crimée qui y étaient en colonne serrée. En général cependant, ils se trouvaient bien de l'action des eaux et à part le sentiment pénible que j'éprouvais à l'aspect de leurs mutilations, j'éprouvais une sincère admiration devant leurs mâles et guerrières figures. C'était le vrai type de ce que nous appelions *les vieux de la vieille*, devant lesquels j'aimais à m'incliner au début de ma carrière. Quant à moi, le mutilé de l'histoire ancienne, je me suis traîné comme j'ai pu au milieu d'eux. L'essai ne me paraît pas avoir été heureux. Rentré à Paris après ce qu'on appelle une saison, j'ai, avec ma femme, gagné notre ermitage dans de tristes conditions, ne pouvant guère marcher et par conséquent, ne sortant qu'en voiture; la moindre promenade donnant lieu à des crises cruelles et il continue à en être ainsi. Rien de dangereux jusques maintenant, mais cette impossibilité de locomotion est bien cruelle pour un vieux pousse-cailloux. Je me résigne et pour m'épargner d'inutiles regrets, je me considère comme définitivement cul-de-jatte et sans espoir de guérison. Si le mieux vient, il n'en aura que plus de prix. Je n'en continue pas moins la part de travail qui m'a été dévolue dans la collection qui se fait de la correspondance et des écrits de Napoléon Ier. C'est ce qui m'a fait aller à Paris à la fin du mois dernier pour le collationnement des nombreux documens que j'avais donnés à copier. J'y avais d'ailleurs des affaires d'intérêt (204).

Mais il était revenu immédiatement à Honfleur, où il comptait rester le plus longtemps possible :

Très probablement, je passerai mon hyver au coin du feu, ne sortant qu'en voiture pour prendre l'air. Si mon état ne s'améliore pas, je ne me montrerai au sénat que la crochette [*sic*] à la main et pour qu'on sache que je n'ai pas encore passé l'arme

(203) *Th.*, f°s 374 v° et 375, 23 janvier [1857].
(204) *Th.*, f° 363.

à gauche. Je dirai adieu aux commisssions, et renoncerai à toute part à des travaux qui veulent, pour avoir quelque valeur, qu'ils soient le résultat de discussions approfondies impossibles pour ceux qui ne peuvent courir aux renseignemens. En attendant, je jouis pleinement de l'admirable arrière-saison que le Ciel nous donne en compensation du triste mois de septembre qui n'a été que bourrasques et tempêtes (205).

Honfleur lui fut hospitalier jusqu'à la fin de décembre, moment où il regagna Paris : ses souffrances allaient l'y clouer dans son fauteuil, puis sur un lit de douleur (206). Il n'avait du reste pas grand goût à sortir : ses vieux amis étaient disparus pour la plupart, l'Empire à son apogée avait multiplié les hochets de la dignité, la nouvelle société était bien mêlée et peu accueillante pour un vieux soldat comme lui. Il n'avait plus qu'à disparaître et vivait, en attendant, de ses souvenirs, Dans sa dernière lettre, il confiait à Thouvenel non son découragement, — il ne connut jamais ce sentiment, — mais ses impressions désabusées :

Mon excellent ami, l'abnégation personnelle, le dévouement absolu au pays, le bonheur de servir pour ce pays, de se sacrifier pour lui sans arrière-pensée, sont bien rares, plus rares dans les hautes classes que dans les rangs les plus obscurs. D'Assas n'était que capitaine; c'était un simple grenadier qui répondait *oui* à chaque ordre de Guibert, et chacun de ces ordres était presque un brevet de mort. — L'orgueil, l'amour-propre, le sentiment personnel semblent croître géométriquement au fur et à mesure que l'homme s'élève dans l'échelle sociale (207).

Ainsi, quelques semaines avant de mourir, il n'avait pas cessé de se sentir le fils adoptif de Baudard, l'enthousiaste acteur de *Fortunas*. La gloire ne l'avait ni aveuglé, ni rendu oublieux : c'était un témoignage qu'on pouvait au moins lui rendre, lorsque, muni des Sacrements de l'Eglise, il cessa de souffrir, le 27 avril 1857, deux mois avant la publication des *Fleurs du Mal* (208).

(205) *Th.*, f° 367, Honfleur, 24 octobre 1856.

(206) Le 8 janvier 1857, il avait encore l'espoir de revoir Honfleur aux beaux jours :

« Maintenant que je vous ai entretenu de mes misères, je vous dirai par compensation que ma femme se porte bien, qu'elle a parfaitement passé la belle et même l'arrière-saison sur sa falaise, jouissant, perdue dans ses fleurs et leurs parfums, de l'admirable vue de l'embouchure de la Seine. A peine ici, elle compte déjà les jours qu'elle a encore à passer à Paris avant de revoir sa Bonbonnière, comme elle l'appelle, ce qui me fait grand plaisir. Nous passerons l'hyver et partie du printems en reclus, au coin du feu, puisque je ne peux marcher, ni me tenir debout, pour éviter le retour des inflammations qui me font si cruellement souffrir. » (*Th.*, f° 369.)

(207) *Th.*, f°s 375 v° et 376 r°, Paris, 23 janvier [1857], à propos du « dîner criméen » qui, au Palais-Royal, avait mis en évidence les rivalités des maréchaux.

(208) La situation de Mme Aupick fut assurée par l'Empereur qui lui fit une pension de 6 000 F.

V. — BAUDELAIRE ET AUPICK.

Ce n'est qu'incidemment jusqu'à présent que nous avons cité le nom de Charles Baudelaire. A la fois, parce que, retraçant la carrière d'Aupick, nous trouvions fort peu l'occasion de parler du poète dont les documents utilisés ne mentionnent pas le nom (209), — et que, en brossant le portrait moral du général, nous devions nous interdire tout recours aux jugements que son beau-fils avait portés à son endroit, sous peine de présenter une autre de ces images, partiales et caricaturales, dont abondent les biographies de Baudelaire. Trop de gens, en effet, — on ne peut leur donner le titre de critiques, — ont cru devoir prendre parti pour Baudelaire contre Aupick, ce qui était parfaitement vain. Quelques-uns, par esprit de paradoxe ou de caste, ont préféré le militaire au poète. Beaucoup, enfin, ayant appris à balbutier quelques mots de psychanalyse, ont expliqué avec simplesse le drame intime de Baudelaire par le remariage de sa mère (210). Il restait à définir, sur pièces nouvelles, le caractère d'Aupick, à quoi nous venons de nous employer.

Il reste maintenant non à juger — personne n'a qualité pour ce faire — mais à essayer de comprendre ce qui a motivé, justifié et même légitimé l'opposition des deux hommes et ce qui a rejeté Baudelaire hors de sa famille, dans une solitude douloureuse et féconde.

Si l'opposition avait été d'origine purement — ou impurement — psychanalytique, on ne verrait pas que Baudelaire eût montré tant d'affection confiante pour son « ami de cœur », ni que son beau-père l'eût présenté à un proviseur comme une recrue de choix pour son lycée. Du voyage qu'ils font ensemble jusqu'aux Pyrénées, en 1838 (211), et dont le jeune

(209) Ainsi le faire-part de la mort du général, envoyé par Mme Aupick et Emon, exécuteur testamentaire, ne cite même pas le nom de Charles Baudelaire. Dans les lettres à Thouvenel, il n'est pas question non plus de lui, sauf, peut-être, en un seul passage, qu'on pourrait lui rapporter, s'il n'y est plutôt fait allusion à Reculot : « Votre affectueux accueil à Athènes m'avait été d'autant plus au cœur, que déjà j'avais bien peu à me louer de quelqu'un que vous savez et dont le détestable caractère me forçait, à mon grand regret, à déjà l'éloigner de moi. » (*Th.*, f° 324 r°, Madrid, 11 mars 1853.)

(210) Bien qu'il ne soit plus personne pour prendre au sérieux les mauvais calembours du Dr Laforgue, sauf M. Dracoulidès (« Profil psychanalytique de Baudelaire », *Psyché*, septembre 1953).

(211) C'est bien à cette date, en effet, qu'il faut le placer, si j'en crois une autorisation accordée à Aupick, le 10 mai 1838, d'aller prendre les eaux de Barrèges (*M. G.*). Le congé allait jusqu'au 1er septembre et le voyage eut donc lieu pendant les vacances scolaires de Charles. — Je ne

poète rapporte la lamartinienne *Incompatibilité,* il n'y a aucune raison, non plus, de penser qu'il s'est déroulé dans un climat de mésentente. Ce n'est pas même lors du renvoi de Louis-le-Grand que se produit la brouille : nous avons une lettre du 13 août 1839 par laquelle Baudelaire annonce au général — qui vient d'être nommé à ce grade — son succès au baccalauréat et lui demande des conseils pour son proche avenir. C'est donc seulement entre 1839 et 1841 — date du voyage forcé aux îles — que Baudelaire et Aupick se sont heurtés (212).

Que s'est-il passé entre ces deux dates, entre la dix-huitième et la vingtième année de Charles Baudelaire? Cherchant sa voie dans la société, menant une « vie libre » à Paris, il a contracté ses « premières liaisons littéraires » (213) et subi ses premières influences : il a découvert la Poésie. Aupick était capable de comprendre *Incompatibilité.* Mais nourri d'exaltations patriotiques à la Crouzet, aimant la littérature de Pierre Lebrun, comment se serait-il accordé aux vers que rêvait maintenant Baudelaire?

A celui-ci, de plus, avait jusqu'alors été proposé un ordre stable, une hiérarchie fondée en valeur, qu'il ne pouvait que remettre en cause et vouloir détruire de cette ironie dont il essayait les premières virulences, si bien qu'Aupick dut bientôt réunir en lui tout ce que son beau-fils était appelé à haïr : cette importance qu'on se confère à soi-même (214) et que Baudelaire retrouvera, gonflée, chez Viennet et Villemain, — cet optimisme de commande dicté par la réussite dans l'existence et qui, en voulant que le succès échoie aux bons sujets, nie l'influence de la chance — cet apaisement moral trouvé dans une facile conscience habile à répondre

sais quelles étaient les « sérieuses raisons » que Jacques Crépet (*Œuvres Posthumes*, t. I, p. 376) avait de croire que ce fut « en 1837 que Baudelaire accompagna son beau-père dans les Pyrénées ».

(212) Voir au sujet de ces conflits les *Documents sur Baudelaire* publiés par Féli Gautier dans le *Mercure de France* du 15-1-1905, p. 190 sq. — Il y a lieu de faire remarquer, qu'au moment même où il s'embarquait, Charles Baudelaire écrivait à ses parents « une bonne lettre » où le général voyait « une première garantie des bons effets que nous attendons de cette rude épreuve ». Cette lettre est malheureusement perdue. — En prétendant que Charles et son beau-père ne se sont heurtés qu'au moment du voyage, je rejoins les conclusions auxquelles aboutit M. Marcel Ruff dans son beau livre sur *L'Esprit du mal et l'esthétique baudelairienne* (Colin, 1955), p. 150 sq.

(213) *Œuvres Posthumes*, Conard éd., t. II, p. 136.

(214) Ainsi, à propos du jeune d'Osmond qui lui avait été recommandé, on voit Aupick écrire à Thouvenel (f° 187 v°, Péra, 25 mai 1850) : « M. d'Osmond est un gentil jeune homme, mais bien, bien jeune. » Ne dirait-on pas d'un professeur de première qui répond aux parents de l'un de ses élèves?

aux incitations de qui en sollicite l'approbation, — ce recours aux leçons de l'expérience et aux préceptes de la sagesse routinière (215), — cette rhétorique du cœur aussi (216), oui, tout cela, c'est Aupick, et tout cela, le nom seul de Baudelaire le nie (217). « J'admets les faits accomplis », avait écrit Aupick à Thouvenel (218) : cette maxime, il était impossible aussi qu'elle convînt à qui mettait en cause le principe même de la Création.

Plus tard, en 1848, Baudelaire pourra ajouter à ses griefs celui de l'opportunisme politique dont, à son avis, son beau-père se serait rendu coupable (219). Mais, dès 1841, il aurait eu raison de prononcer cette phrase qu'il ne devait écrire que douze ans après : « Je sais parfaitement que tout échange d'affection est impossible entre lui et moi, [...]. » (220).

Il caractérisait ainsi le plus irrémédiable des drames, celui qui est inscrit au tréfonds des tempéraments et qui participe donc encore des mystères de la physiologie. « Parce que c'était lui, parce que c'était moi », cette formule merveilleuse qui résume et explique une amitié est aussi l'ultime raison que l'on est réduit à donner de la haine ou de la simple incompréhension (221). A la lumière des documents cités plus haut, il est impossible de voir dans le général Aupick un homme méprisable : sa bonté, son intelligence, sa conception

(215) Les lettres à Thouvenel sont semées de ces formules géniales : *fais ce que dois, advienne que pourra, que chacun reste ce qu'il est*, « la *vérité vraie* comme on dit aujourd'huy où les mots les plus simples ont besoin d'être expliqués » (f° 331 v°). Et le 15 septembre 1850 (f° 194 v°), Aupick regrette que l'exemple des pères soit perdu pour les enfants.

(216) « J'ai le cœur plein », « la main sur le cœur », lit-on dans les lettres à Thouvenel. Et, à l'Assemblée générale du 11 janvier 1852 de la Société de Bienfaisance, de Madrid (Procès-verbaux mss., t. I), Aupick offre à ses compatriotes « les conseils d'un honnête homme et le cœur d'un vieux soldat ». Ce cœur à l'étal ne pouvait, comme celui que Musset voyait son frère ramasser sous un pavé de Venise, qu'exciter la répugnance de qui recommandait de se défier du cœur — comme du bon sens. Autre aspect de ce sentimentalisme indécent : « C'est l'œil humide que je vous parle ainsi [...] » (*Th.*, f° 181 v°, Péra, 5 mai 1850). L'œil humide, le cœur plein, la main sur la conscience, vraiment Baudelaire avait des excuses de se montrer de glace.

(217) Je sais bien qu'on pourrait m'objecter que Baudelaire n'a haï tout cela que parce qu'il le voyait dans Aupick. Mais pourquoi se serait-il privé d'abhorrer le guerrier, alors qu'il en a fait un des types privilégiés de l'humanité?

(218) Voir plus haut, note 156.

(219) « Des gouvernements nouveaux ne vous déplaceront sans doute pas... », écrit-il à Mme Aupick, non sans insolence peut-être, le 8 décembre 1848 (*Correspondance générale*, t. I, p. 110). Voir la thèse de M. Marcel Ruff, *op. cit.*, p. 437.

(220) *Correspondance générale*, t. I, p. 196.

(221) D'autant qu'à Baudelaire comme à Aupick faisait défaut cette indulgence qui nous permet aveuglément parfois de transcender nos limites.

du devoir, son besoin de servir (222) sont vraiment des qualités estimables. Et Baudelaire a su donner des preuves peu contestables d'amour filial et d'amitié. Ils sont ainsi passés l'un à côté de l'autre, sans se reconnaître, sans savoir quelle richesse d'affections ils portaient... La même tombe en les réunissant les a-t-elle réconciliés?

(222) La clef du caractère d'Aupick est vraiment dans la phrase citée p. 661 : « ...soldat aujourd'huy comme toujours, mon premier besoin est d'obéir et d'aller servir de mon mieux là où il plaît au chef de l'Etat de m'employer ». A l'oublier, on s'interdit de comprendre les grandeurs et les servitudes d'Aupick.

ERRATUM. — Dans le *Mercure* du 1er juillet, p. 476, ligne 16, lire : « avenir? Je vous le dis en conscience, je ne l'ai pas. Ce qui me ».

MERCVRIALE

CHRONIQUE SUR ONDES COURTES

JUILLET 1955. — Une des erreurs les mieux organisées de ce temps est, à mon avis, de n'avoir pu fixer le cours du sang, sa valeur sociale et le respect qui lui est dû. On respecte à peu près le pain, le lait et le tabac; mais le sang apparaît de plus en plus comme un produit sans valeur sûre, une sorte de marchandise dans le genre de celles qui n'ont jamais pu obtenir la considération du marché noir. La valeur du sang versé diminue quotidiennement, car les sources semblent intarissables, mais silencieuses. Pas de murmures bucoliques quand il coule dans la lumière du soleil ou dans celle de la lune qui est souvent celle de l'effondrement des principes qui donnent au corps humain la sécurité spécieuse des Intouchables. Encore faut-il bien s'entendre sur la signification du mot intouchable et sur l'idée de protection qu'il comporte. La marge est très large entre chaque aspect de ce mot : on est intouchable parce que l'on a la gale ou parce que l'on est sacré et de ce fait à l'abri de certaines imaginations. Le sang, considéré comme un étalon qui peut servir à évaluer des prospérités sociales, tel l'or, est un produit qui se modifie à l'infini : il est délétère ou gluant. C'est à la fois la source rouge de Luc Durtain, d'une fluidité trompeuse ou la tache révélatrice qui donne aux décors campagnards et urbains un mystère qui est l'inspirateur de la terreur quand elle est respectable. Avant ces deux dernières guerres dont nous fûmes les acteurs et les témoins, le respect pour le sang répandu pouvait faire naître l'image des foules où les humains, en des circonstances sentimentales, ressemblaient à ces agneaux de Pâques ou de la Nativité quand ils suivaient leurs bergers dans la fraîcheur odorante des églises. L'odeur du sang est elle aussi une odeur rituelle qui accompagne les cérémonies de la violence détestable.

Dans la lumière des années qui précédèrent la guerre de 1914,

d'où naquirent tant de maladies perfides, quand un homme saignait du nez, un peu palot au bord d'un trottoir, les bonnes gens surgis de l'An Mille s'apitoyaient et s'efforçaient d'intervenir en offrant « à pleines mains » des conseils bénévoles : « Glissez-lui une clé dans le dos. Plongez-lui le nez dans l'eau froide. Il n'y a donc pas de pharmacie par ici? Etc. » L'homme saignant se réconfortait dans la chaleur de ces mots. Son sang était précieux : c'était comme de l'or et chacun s'ingéniait afin d'en diminuer la perte.

Inutile d'écrire que tout cela est dénué de sens pour les sociétés modernes, quand les hommes sont prodigues surtout du sang des autres, ce qui équivaut à dire de leur propre sang, car on est toujours un autre par rapport à quelqu'un.

Ces quelques lignes n'ont de valeur qu'à la condition de les accorder aux spectacles de l'actualité telle qu'elle est présentée par les journaux.

Les journaux qu'on lit à la campagne et qui naturellement pénètrent chez moi ne sont pas des spicilèges, mais des catalogues détaillés de la vie criminelle telle que la conçoivent des adolescents mal renseignés, des veuves de profession et des gens d'un certain âge dont la fréquentation est dangereuse. Cette pègre mal élevée est à peu près indescriptible, car elle ne porte plus d'uniforme. Elle est incolore dès qu'elle pénètre dans la vie publique. Le spectacle est à l'intérieur. Marlous sans casquette, filles sans tablier, enfants en short, adolescents sans tailleur, tout ce monde se confond dans une même pâte que l'art littéraire digère mal. Le seul détail permanent dans cette monotone tragédie, c'est la présence du sang répandu, le petit filet de sang, lourd comme du plomb pourpré, qui se glisse sous une porte, imbibe les draps du lit conjugal et réveille le lugubre hurlement des cars de la police lancés, à toute allure, vers de mystérieuses et médiocres méditations.

Entre la chute du sang, valeur sociale, et celle du pain, valeur religieuse, la différence n'est pas très grande. Jusqu'en 1914, nos pères furent élevés dans le culte du pain. Il ne fallait jamais jeter un morceau de pain à la voirie : les enfants le savaient.

•

La saison de rugby vient de se terminer. La plupart des joueurs vont goûter délicieusement la fraîcheur des terrasses des petits cafés dans les villes du sud-ouest, celles de la Catalogne, du Béarn, de la Gascogne et de l'Auvergne. Les images

extraordinairement mobiles qu'un match de rugby fixent dans la mémoire viennent du sud-ouest devant le rempart des Pyrénées, devant le jardin de Francis Jammes, devant les vignes familiales peuplées de douaniers détendus, comme on dit, — des douaniers vêtus de toile couleur de paille fraîche. Les joueurs de rugby méditent leur récent passé dans l'ombre bleue d'une terrasse, en présence d'une élégante gargoulette recouverte de gouttes d'eau précieuse. Clara d'Ellebeuse s'appuyait sur son ombrelle le long de la touche et les équipes de Pau et de Perpignan portaient le nom des fleurs de ses bouquets familiers.

Je ne sais plus très bien le titre du livre magique qui déposa dans ma pensée d'enfant à moitié adolescent le germe de la vie poétique, mais je n'ai jamais pu oublier les images et les émotions autoritaires que le rugby mêla aux origines imprécises de cette vie poétique. Je dois posséder encore la brochure à couverture brune : *Le Rugby* par Sainte-Claire et Saint-Chaffray... si ma mémoire est fidèle. C'est ce titre qui introduisit la connaissance presque mystique du rugby, et ses rites, chez les jeunes anonymes du lycée d'Orléans. Déjà l'équipe du Havre s'imposait. Le rugby pénétra en France par le Chanel. Du Havre le jeu gagna « Les Francs-Joueurs » du lycée Corneille, à Rouen, puis Chartres, Orléans, Bourges et Condorcet à Paris. Les « scolaires » firent leur éducation sur le terrain en rencontrant le vieux Stade Français, le Racing Club de France et un peu plus tard l'Olympique qui employait le futur chirurgien A. de Martel comme pilier de mêlée. On peut écrire que l'enseignement secondaire à cette époque fut placé sous le signe sentimental du Rugby. Le proviseur lui-même devait s'incliner devant des résultats qui l'emportaient assez souvent sur ceux du Concours Général. Quelquefois le Quicherat s'accordait adroitement aux séductions du ballon ovale.

Si étrange que cela puisse paraître en ce temps où les romantismes se flétrissent et s'anéantissent dans un urbanisme distribué en tiroirs à peu près vides de toute substance ou dans la gaîté surfaite des intimités contrôlées par le soleil public, le rugby demeure dans les mélancolies strictement personnelles de ceux qui furent des demis d'ouverture ou de mêlée, des trois-quarts méconnaissables et des avants lourds, luisants de sueur ou maculés de boue. Il est plus facile d'imaginer un doyen de l'Académie Française en costume de zouave que dans un maillot de rugby, maillot aux couleurs inoubliables. Ces hommes qui ne se reconnaissent pas eux-mêmes quand on leur montre quelques images de leur jeunesse sont cependant ceux que l'on

retrouve pendant l'hiver dans les tribunes des grands stades. Alors la vieille odeur des maillots neufs, plats et bien pliés, leur vient aux narines et ce sont eux qui, ne pouvant plus se contrôler, crient le plus fort, quand l'essai est marqué. La poésie du mouvement est la plus riche, ses sources sont dans tout ce qui bouge.



Au début du mois de juin, la maison d'Archet fut fréquentée par Zwobada et toute sa famille. Le peintre Daniel Pipard me montra une épreuve photographique de mon portrait peint par lui au mois de mai. C'est le visage d'un homme un peu mélancolique, qui reflète ce genre de mélancolie sans causes précises dont les résultats nourrissent les écrivains et les peintres de minuit. C'est aussi le visage d'un homme apaisé par ses propres livres dont le dernier chapitre pourrait s'intituler : Catalogue commenté des mots perdus dans les rues ou sur les routes.

J'ai retrouvé des mots dont il m'est impossible de comprendre le sens; naturellement ce sont les plus précieux. Le mois dernier, l'un parmi nous parla de Jeanne d'Arc, dans ses fonctions de généralissime. Etait-elle dure dans le service? Que pensaient d'elle ses soldats au point de vue service?... Des mots. Cependant, il m'eût été utile d'entendre son opinion. Il ne faut pas exiger de tels prodiges. La légende qui contient l'entrevue de sainte Marguerite avec Jeannette quand elle tressait des chapeaux de fleurs pour aller danser à la fête du pays, suffit à nous contenter. Jeanne d'Arc fut un général d'armée exceptionnel en ce sens qu'elle fut en même temps un grand poète populaire. Si j'étais un musicien modeste, je composerais un air pour la chanson dont elle fit don à ses juges sans estimer la valeur de cet inestimable cadeau.

J'aimerais entrer en relation avec un ancien soldat de Jeanne d'Arc. L'occasion se présentera peut-être. J'ai déjà connu un soldat encore plus ancien qui avait servi dans les bataillons d'Afrique soudoyés par le grand commerce carthaginois : c'était un bataillonnaire du nom de Spendius : il avait porté l'épaulette verte tournante rouge, ou de telle autre couleur distinctive qui n'est pas présente dans ma mémoire.

Pierre Mac Orlan,
de l'Académie Goncourt.

LETTRES

L'ŒUVRE DE PIERRE JEAN JOUVE. — L'an dernier, Pierre Jean Jouve faisait paraître *En Miroir* (1). On a dit, et ici même, l'importance du livre. Mais il importe de la redire : si l'ouvrage fut lu et médité par ceux pour qui, après tout, il fut écrit, ce profond et durable sillage n'a guère attiré le regard de ceux que fascinent les remous plus grossiers de l'actualité; et le poète est en droit de maintenir le grief de solitude et d'incompréhension qu'il formule, avec une pudeur douloureuse, dans son livre même. (« Je suis soumis à la torture du *silence*... L'histoire de l'œuvre est assez longue, et la résistance qui lui fut opposée par le silence est assez exceptionnelle... » Mais ce silence n'est-il pas souvent le lot des meilleurs, et aujourd'hui encore? Je pense par exemple à la situation d'un Pierre Reverdy.) Journal sans date, contre-journal, nous dit-on. *En Miroir* commente, avec une extrême lucidité, et dans une langue admirable de précision et d'ardeur contenue, l'itinéraire poétique de son auteur : il s'agit de l'histoire d'une œuvre dans ses interférences avec la vie — et non pas d'une chronologie de cette œuvre : du dénudement des couches profondes où se forment, d'un même mouvement, les mythes qui gouverneront l'existence et la poésie.

Et voici, tout récemment, une réédition de *Sueur de Sang* (2) qui nous remet en mémoire sinon le premier moment de l'œuvre jouvienne, du moins le point de départ de sa tentative poétique, l'inauguration de son effort d'authenticité. C'est le premier recueil qui, tout en étant dépassé et parfois récusé par les œuvres ultérieures, ne sera jamais par elles ni oublié ni effacé. C'est le premier mot nécessaire à l'intelligence de la phrase entière, si longue soit-elle, et si imprévue.

A quoi vient de s'ajouter une admirable traduction des *Sonnets* de Shakespeare (3). Autant d'invites à considérer et reconsidérer une œuvre qui — l'une des plus hautes de ce temps — en est aussi l'une des plus complexes, secrètes, déroutantes.



Et autant de témoignages, tout d'abord, d'une unité et d'une nécessité exceptionnelles. Chaque instant installe au cœur de la

(1) *Mercure de France.*
(2) *Mercure de France.*
(3) *Le Sagittaire.*

vie et de la durée; chaque sentier conduit vers la route royale. Dans cette œuvre, telle que nous pouvons la contempler de *Sueur de Sang* aux derniers textes, pas de moment mort et pas de marges inutiles. Tout ici prend une valeur naturellement organique : pas d'écrits de circonstance dans l'œuvre, pas d'événement insignifiant dans la vie. Nulle dispersion, mais — grâce, effort, intelligence de soi-même — une prompte et décisive entente de l'essentiel. Les rencontres intellectuelles du poète, qu'il évoque dans *En Miroir*, ne sont jamais que celles auxquelles il était destiné; et de Freud comme des Mystiques, il pourrait redire ce qu'il dit de Mallarmé découvert par l'adolescent d'Arras : « Je lus et je relus, et bientôt tout me fut familier comme ma propre histoire. » Il en est de même des rencontres de l'existence : celle d'Yanick, la prostituée, donne au poète le nouveau symbole qu'il attendait (le cygne d'*Ode*), comme la rencontre de Lisbé lui avait découvert le mythe d'Hélène. Et quand apparaissent dans ce journal où n'est consigné que ce qui échappe à l'évanescence des jours, les visages et les mots de l'Histoire — le nom de Charles de Gaulle, l'angoisse de l'Occupation, le convoi des suppliciés du Mont Valérien —, on sent à quelle perspective intérieure ils appartiennent, comme si l'Histoire venait à la rencontre d'un malheur ou d'une foi déjà possédés. Exemplaire s'affirme ici la démarche du poète, effaçant toute distance entre la recherche et la rencontre, entre la circonstance et l'essence, entre le hasard et le destin (comme on le voit aussi dans la démarche surréaliste à laquelle Jouve, justement soucieux de se séparer d'elle, ne rend pas vraiment justice (4)).

Comme la vie, l'œuvre s'écarte de toute inspiration de hasard ou de surface. S'il lui arrive, au début, de se prêter à ce qui n'est pas sa voie (et sa voix), le poète a l'exceptionnel courage de désavouer, et même de détruire, cette partie de son œuvre. — Hugo républicain préface complaisamment à Guernesey les odes du jeune monarchiste; Aragon communiste blâme l'Aragon surréaliste, mais permet qu'on le relise... Jouve, non. C'est que la succession des œuvres, à ses yeux, n'est nullement un chapitre d'histoire littéraire; elle est l'itinéraire d'une recherche de vérité — et ce qui est hors de la vérité est sans excuse.

Dans de telles perspectives, la traduction des sonnets shakespeariens apparaît comme autre chose qu'un exercice. Que ce soit, en langue française, la première traduction qui témoigne de la

(4) A propos de *Sueur de Sang :* « Je n'acceptais ni l'emploi du mécanisme de l'automatisme verbal pour lui-même, ni la fabrication de fantômes plus drôlatiques que réels, ni l'exploitation publicitaire de l'inconscient. » Mais ces lignes ne sont pas plus vraies de *Nadja* que de *Paulina 1880.*

charge poétique du texte, rien de surprenant : ne faut-il pas le poète pour traduire le poète, Stefan George pour traduire Baudelaire, Rilke pour traduire Verlaine, Ungaretti pour traduire Racine, Gongora ou Mallarmé? Mais l'ouvrage rend aussi bien témoignage à Jouve, et à ce moment de son œuvre où il est parvenu. Et l'on voit ce qui l'attire et le fascine dans ces sonnets : une poésie secrète, et qui livre un secret de la vie, une expérience érotique qui grandit jusqu'au mythe les partenaires (la Dame noire et le bel archange viril), une épreuve ambiguë trouble l'Eros androgyne, axe et clef de la vie, étreint la totalité de la création avec une sombre ardeur coupable...

Coupable? Il se peut que Jouve, à l'affût des échos de la culpabilité chrétienne, et privilégiant ce vers à vrai dire exceptionnel

Poor soul, the centre of my sinful earth...

fausse quelque peu le caractère de l'œuvre. Il est vrai qu'autour de la *Dark Lady* monte un rayonnement ténébreux assez proche de la lumière noire qui éclaire l'érotisme de *Sueur de Sang*. Mais où est le sentiment de la faute, l'horreur du sexe dans l'offrande païenne — et allègre — que Shakespeare fait de son amour et de son génie au jeune seigneur plus beau que les roses? Et l'on voit alors ce qui accorde ces sonnets à la situation actuelle de Jouve. Les herbes nocturnes du cimetière hölderlinien s'accordaient aux végétations vénéneuses de *Sueur de Sang*, et les paroles brisées, balbutiées de la Folie, déjà emplies par la marée montante du silence, à ces poèmes qu'il écrivait alors, tas de pierres sans ciment, écroulements chaotiques d'un mur de l'âme... Maintenant, la glorification shakespearienne de l'amour, le riche lyrisme ornemental du *concetto* s'accorde à une poésie où le triomphe du langage manifeste enfin un univers rédimé.



Jouve nous confie, dans *En Miroir*, qu'il a toujours envié le poète d'un seul livre. Pour être ce poète, il lui eût fallu attendre, avant de parler, d'avoir trouvé toute sa vérité : mais pour la trouver, justement, il lui fallait parcourir ce long chemin du langage et de l'exploration intérieure. De *Sueur de Sang* aux derniers recueils et aux derniers textes (je pense notamment à *Lyrique*, à *Eternité ravie et verte*, publiés ici même), quelle métamorphose! Pour Jouve, la poésie a toujours été, non point jeu formel ou expression immédiate, mais *solution*, dénouement de ce qui, sans elle, n'aurait pu être résolu et dénoué. Si la poésie est une création,

c'est d'abord qu'elle doit être création d'une vie véritable par la véritable parole, ou, aussi bien, de l'authentique parole par l'authentique vie. Ici, la poésie s'atteste dans sa réalité d'itinéraire, de marche douloureuse vers la lumière perdue et retrouvée : elle est clarification progressive de l'obscur, allégement du poids, dénouement de l'inextricable.

Une fois franchies les solutions trop faciles — la poésie de « participation humaine », puis une poésie directement spirituelle où la pureté précédait la purification —, *Sueur de Sang* donne le vrai départ. A corps perdu, le poète décide de se livrer aux démons qui l'habitent : il sait que l'on ne peut vaincre que ce que l'on a assumé. Alors se lève le monde touffu, étouffant de la sexualité coupable, la face fascinante de la Faute, imprimée sur le monde comme le visage du Christ sur le voile des saintes femmes, visible comme le crachat sur l'asphalte, avec son haleine puante de marécage croupissant, son ciel de nuit aux feux de cauchemar. Sueur du sang, suint des copulations, forêt des organes du sexe, monstrueux corps humain : c'est le monde de l'Eros, à la fois celui de la vie et de la mort, de la conscience et du songe. Nourrie par le vieux remords chrétien et par la nouvelle science des rêves, traversée par un paganisme furieux et déchiré, cette révélation de l'Existence (bien avant celle des philosophes!) s'organise en une forêt compacte de Symboles où s'exprime toujours la même sexualité coupable : le crachat, la tache, l'œil, le poil, le serpent, le sang, la vulve..., mais au fond de laquelle passe — comme dans un miracle de saint Hubert — l'image du Cerf salvateur...

Il semble que le poème s'obtienne alors par la coagulation spontanée de mots semblables à des gouttes d'un sang très noir et très épais tombés d'une muette blessure, mots trop lourds et accablants pour que puisse les soulever l'élan du langage et leur imposer l'arcature du chant. Les mots étouffent le langage, tombent sur lui (ne naissent pas de lui...), l'engorgent : amas de cellules cancéreuses, placenta sanglant. Forme déroutante à laquelle il était possible de se tromper... J'ai vu naguère (je fais volontiers cet acte de contrition) dans ce qu'il y a d'inorganique, de brisé, de pétrifié dans cette prosodie où les mots ne glissent ni ne prennent appui les uns sur les autres — et qui tend par ailleurs vers une sorte d'expression neutre, abstraite — le camouflage concerté d'un lyrisme et d'une pensée préexistante, une organisation artificielle destinée à la fois à rendre les significations énigmatiques (en brisant la continuité didactique sous-jacente) et à bloquer sur elle l'attention du lecteur. Comme c'était mal l'entendre! Non, le poète n'efface pas les traces de son lan-

gage naturel, il ne ruse pas avec nous. Etrange, torturée, cette forme vidée de forme était alors la seule qui convînt. Sur le linge blanc de la page, le sang qui s'égoutte est bien celui de la blessure...

Sueur de Sang témoigne d'une phase pré-poétique, où le sens n'a pas encore un « corps organique », où le chant est étranglé à sa source, où seule crie, captive dans les arbres hideux, l'existence angoissée... Car la poésie est chant, elle est gloire : « La poésie est établie sur le mot; sur la tension organisée entre les mots; c'est « le chant »... sur le pouvoir occulte du mot de créer la chose. » Et encore : « Il faut considérer la Poésie comme un corps organique du sens. » — Mais il fallait que les mots étouffants fussent tous et jusqu'au bout proférés, épuisés par leur énonciation même. Ensuite la parole poétique peut venir.

Si Jouve nous apprend quelque chose, c'est que la poésie est une reconquête, le terme d'un *travail* qui est en même temps celui de l'homme aux prises avec le langage et avec sa propre vie. De cette nature impersonnelle, nulle poésie ne témoigne personnellement comme celle de Jouve — et d'abord par le spectacle de son évolution. Ici même, en des termes d'une finesse et d'une justesse admirables, Gabriel Bounoure a dit l'importance et le sens de cette évolution (5). Naguère, « la forme était immobile et fermée parce que la pensée à tout moment butait contre l'inassimilable. A présent, la terre et le ciel, la nature et la mort... sont intégrés dans une totalité où la conquête du poète se sent infinie soumission ». On ne saurait mieux dire. Traversés les paysages de la Faute et de l'horreur de vivre, l'élan puissant qui a toujours marché à sa propre recherche — libéré par cela seul qu'il a été jusqu'au bout de son écrasement — délivre les puissances du chant, de la musique, du langage, devient la voix même de l'acceptation glorificatrice d'un monde épars et réuni en un point d'étincelante vie.

Car la poésie est négation du temps, extrême pointe où l'homme, au cœur du divers réconcilié, ne sait plus rien de lui-même, anéantissement solaire dans l'absolu. Sur l'arête des derniers grands poèmes, c'est bien cette lueur qui glisse — ou brille à la pointe du vers comme au fer de lance de la feuille, aux gouttes de givre de la branche. Certains poèmes de *Diadème*, notamment, témoignent d'une condensation où la poésie, détachée du discours, s'enferme dans l'éclat bref et invulnérable de l'unique vocable

(5) Et je pense, à ce propos, que, réunis, les articles que Gabriel Bounoure écrit depuis trente ans formeraient sans doute le meilleur livre sur la tradition de la poésie moderne.

qu'appelait Mallarmé. Mais si tel est le terme de la poésie, c'est un terme en deçà duquel elle doit toujours revenir. Jouve n'est pas un poète mallarméen, car il ne cherche pas à détacher la poésie de la vie qui la porte, à effacer sur le calme bloc tout vestige du désastre obscur. Sa poésie effleure, atteint hors du temps ce vers quoi nous conduit le mouvement même du temps; elle est négation et traversée du temps, cristallisation et itinéraire, diamant sans buée et haleine du langage, haleine où passe le souffle souterrain de la vie. Aux parcelles minérales de *Diadème* s'opposent le mouvement océanique (et artériel) de *l'Ode* construite selon le rythme solennel de la strophe, de l'antistrophe et de l'épode, les flux et les reflux d'un poème comme *Eternité ravie et verte.* Un monde s'étend, plus vaste que la Chine, où le poète n'a jamais fini de dire et de louer, où la possession de l'Un est inséparable d'une poursuite à jamais vouée à la multiplicité du Cosmos et du Temps. Cette poésie, dès lors, se joue entre deux termes : une parole extrême, instantanée, prête à se dissoudre dans le silence de l'unité — et le mouvement d'un discours, l'architectonique d'un Opéra, un grand poème continu dont affleurent, ici et là, de vastes strophes, Odyssée même du poète sur l'océan d'une poésie toujours à saisir.

Les jalons que laisse derrière soi un tel mouvement ont peu de rapports avec ceux qui mesurent les évolutions littéraires, et qui permettent de louer la variété et la puissance de renouvellement d'une œuvre. Ils appartiennent à l'élan d'une seule recherche, telle qu'elle dut occuper une vie entière et brûler toutes les formes d'expression pour accomplir ce qu'elle s'était juré d'accomplir. Les réussites particulières, l'apparent variété des registres comptent bien moins que l'étonnante persévérance, l'opiniâtreté singulière de l'effort artistique et humain, l'esprit de décision qui d'emblée fait choix de l'essentiel, la fidélité dans l'authentique. Le niveau auquel cette poésie a toujours situé sa recherche, sa capacité de développement (et non de renouvellement), la multiplicité de sa projection (et non la variété de ses projets), ainsi que la poussée organique d'un langage dont se détache, à chaque phase, l'expression naturelle : c'est assez dire que nous sommes en présence — au sens le plus exigeant et le plus désuet du terme — de ce que nous devons nommer *une œuvre.*

Gaétan Picon.

La Traque, roman, par *Ladislas Dormandi.* — 1 vol. in-16 double couronne de 312 p., 480 fr. (Mercure de France). — Le talent

de Ladislas Dormandi, déjà consacré par trois romans français qui firent date, trouve ici un emploi nouveau dans ce qui pourrait passer à première vue pour un roman d'action.

Quelque part dans une ville d'Europe centrale, le déroulement victorieux de l'insurrection, la fuite dramatique vers le pays voisin du Commissaire du Gouvernement, Arbell, qui a dû laisser exécuter auparavant le chef de la révolution. Dans une deuxième partie, le retour du Destin : Arbell, installé sous un faux nom dans une vie nouvelle, est abattu par le fils de sa victime. En réalité, c'est surtout la répercussion des événements dans la conscience des protagonistes qui justifie le titre du roman, lui conférant l'angoisse d'une menace croissante et inéluctable.

Si grande est la puissance de vie que Ladislas Dormandi communique à son œuvre, qu'il semble que rien ne pouvait se passer autrement : chaque détail, pour absurde qu'il soit — ou justement parce qu'absurde — reste gravé dans la mémoire, avec sa projection immédiate dans la conscience des acteurs (emploi habile du monologue intérieur, figuré dans le texte en italique; on trouvera peut-être que cela coupe l'action; fort peu — et pour lui donner une saccade haletante).

Le point culminant de la première partie est l'entrevue d'Arbell et de Borek (le chef révolutionnaire), victimes l'un et l'autre d'un malentendu fondamental (l'impossible dialogue du bourgeois et du marxiste), et dans son issue dramatique : Borek abattu par un comparse. Scène qui se passe dans un *tempo* de cauchemar, où les événements échappent au contrôle humain pour vivre leur logique à eux. On entre ensuite en pleine Apocalypse (la fuite).

La marionnette humaine est aussi cruellement mise en scène dans tel tableau du gouvernement en exil et de ses dérisoires agitations. Quant à Arbell, il a été comme vidé de lui-même et il ne lui reste qu'à attendre dans une angoisse impuissante que le piège se referme sur lui.

Cette démonstration presque mécanique du Destin n'en est pas moins toute chargée d'humanité et d'émotion. — M. M.

Le Voleur, par *Georges Darien,* 553 pages, 750 fr. (Ed. Jean-Jacques Pauvert). — Un imbroglio complexe de phénomènes d'anticipation, chez Darien, et de récurrence, chez nous, fait que ce livre vieux d'à peu près cinquante ans nous paraît très jeune. Aussi jeune par exemple que le film *Noblesse Oblige.* Il y aurait une étude à faire sur la réactualisation de certains thèmes par le cinéma, parce que le cinéma est toujours à la remorque de la littérature et remet en vedette des sujets que cette littérature n'avait pas épuisés. La tyrannie sociale en est un. Darien porte à cet adversaire une série de bottes dont on voudrait que beaucoup de nos auteurs pusillanimes s'inspirent. On voudrait aussi qu'ils remarquent l'admirable emploi du discours, imité du XVIIIe siècle, qui fait le charme principal de ce livre. Nos écrivains d'aujourd'hui ne veulent parler que par les faits ou pontifient. Darien bavarde avec bonheur, avec logique, avec hargne, non d'une manière exhaustive, non sans se mettre parfois en contradiction avec lui-même. Mais l'essentiel, c'est qu'il se soulage de ses colères avec spontanéité et franchise, sans attacher ni trop

ni trop peu d'importance à ce qu'il dit. Il échappe ainsi à la légèreté gratuite comme à la vaticination profondiste. A l'œuvre aussi déguisée en chef-d'œuvre universel et souvent monstrueuse parce que faite de refoulements. C'est-à-dire qu'il réussit à placer l'écrivain hors des impératifs sociaux : ni amuseur, parce qu'il blesse trop, ni conducteur d'hommes, parce qu'il n'a pas envie d'être le futur ministre de la société de demain, probablement aussi hypocrite et autoritaire que celle d'hier. Ce que son filou de héros ne réussit pas, — mettre un peu de jeu, de désordre et de justice dans le code des rapports humains, — Darien est bien prêt de l'avoir réussi en s'instituant son biographe. — GEORGES P.

Les canards boiteux, par *Albert Aycard*, 195 p., 500 fr. (Ed. Denoël). — Le narrateur de ce livre s'est fait recevoir comme malade dans un hôpital en 1942, pour échapper au S. T. O. Il raconte ce qu'il a vu, c'est-à-dire qu'il excelle dans une suite de portraits, d'anecdotes, de petites nouvelles, le tout très habilement cousu ensemble. Les noms des grands hommes cités en exergue ou dans le texte sont Jules Renard, La Bruyère et Chaplin. A eux trois ils situent assez bien Albert Aycard : un style soigné, nerveux, à arêtes nettes; un comique mesuré mais qui va loin, légèrement moralisateur; une pitié pour les hommes d'autant plus vive et efficace qu'elle est contenue et pudique. S'il s'agit d'un premier livre, il dénote une grande maîtrise. — GEORGES P.

Les clés de Saint-Pierre, par *Roger Peyrefitte*, 436 p. in-18, 650 fr. (Ed. Flammarion). — S'il s'agit d'un roman, l'intrigue en est pauvre et le personnage principal bien petit. S'il s'agit d'une œuvre qui dénonce le scandale et le soulève par la même occasion, il manque de piquant, d'ironie destructrice et aussi d'indignation. Voltaire et Anatole France sont bien loin. S'il s'agit enfin peut-être d'un livre à la gloire de l'Eglise, cette gloire est trop anachronique et trop fondée sur le mépris des hommes pour qu'elle touche les âmes bien nées. Et l'Eglise elle-même refusera qu'on la présente parée d'une sagesse si basse.

Peyrefitte, somme toute, réussit ce tour de force d'attaquer et de se faire des ennemis sans se situer lui-même, sinon comme maître en l'art de manipuler les fichiers. Erudition, patience, finesse très superficielle. On pense au Brichot de Proust. — GEORGES P.

POÉSIE

« LES PROPHETES », traduit de l'hébreu par *Jean Grosjean* (Gallimard). — Je souhaite de nombreux lecteurs aux *Prophètes* de Jean Grosjean; une rencontre avec l'accent prophétique dans ces extraits de l'Ancien Testament réveillera de justes idées sur la poésie, le sacré, la grandeur.

Ce n'est pas que ces trois thèmes ne courent aujourd'hui les rues, mais c'est justement qu'ils y ont toujours l'air d'antiphrases : un retour aux modèles éternels rassure quelques immunisés des courants saisonniers; à ceci près qu'il y a des époques retorses : que font-elles des retours, à Bach ou à Poussin? de criantes affiches et de malignes parodies. Tout de même, à Babel même, il y avait sûrement des gens pour la parole, si elle avait bien voulu.

« Traduit de l'hébreu », annonce le titre de J. Grosjean, et j'y viendrai. La traduction considérée comme genre littéraire importe beaucoup en ce moment à la forme de la poésie, importa en tout moment à l'histoire de la poésie. En ce moment, car à personne n'échappe le phénomène qui élargit le crédit des poésies traduites pour compenser une vacance de royauté créatrice. Avec les derniers parnassiens et symbolistes le contact s'est dénoué; la génération de Gide, Valéry, Claudel, avant de disparaître, avait cessé de rajeunir la poésie; les successeurs du premier plan, Mauriac, Duhamel, Romains, ont de bonne heure reporté leurs chances du poème sur le roman, l'essai, le théâtre. Quant à la fameuse rimbaldingue, elle se flétrit sur ses appas de bonne fille promue à la ruine touristique; et toujours pas de grue pour faire un roi.

Désorientation. Depuis la mort de Hugo, c'est curieux comme il est peu né de Hugos, c'est-à-dire de poètes en qui respire évidemment l'âme poétique de l'univers. La lanterne du cynique peut faire le tour de la planète, ni de l'Est ni de l'Orient ne surgissent des épaules capables de soutenir le titre poids lourd du monde. Le tapage même de certaines parades ne montre que mieux les drôles de choses qu'il faut faire maintenant pour installer avec naturel une voix de poète au chevet de tous les hommes; ajoutez que la Radio, en valorisant maint poème, risque de niveler les hiérarchies au profit d'un type nouveau de poésie moins bien écrite que dite.

Dans la crise, l'exemple des traductions peut servir de cure musculaire; les dernières sophistications ont surtout joué sur une simulation contagieuse de la crise de nerfs. Et cependant ces transes froides ne faisaient pas moins de sur-place que la beauté immobile reprochée au XIXe siècle; c'est toute une remise en marche que les poètes attendent des traductions : j'ouvrais par hasard, ces jours derniers, Camoëns; j'étais saisi d'y voir le vieux secret du mouvement aussi vivant que chez Dante ou dans Gilgamesh. Mais les traductions n'ont pas toujours senti ce devoir : j'ouvrais aussi la meilleure traduction de Platon (pour ne rien dire d'Eschyle), au fond personne n'a jamais traduit vraiment du grec, ni peut-être quoi que ce soit. L'histoire des traductions, jusqu'alors, s'était caractérisée par une complaisance pour la traînasserie, fille de l'embonpoint; aujourd'hui on se remet à l'école de course de grands maîtres qui sont de grands maigres.

Dans les façons de traduire la Bible, une révolution sans fracas s'est faite; or, les traductions bibliques ont toujours commandé les autres, comme l'ensemble déterminait, pour une part importante et peu signalée, le goût littéraire de l'Occident; de ce point

de vue, le cas des littératures anglaise et germanique éclaire pleinement les imprégnations; celui de la France, moins facile à lire, n'est pas moins significatif; pendant des siècles, l'absence de communications entre son pis-aller biblique et ses ressources poétiques a fait pitié à l'univers, entretenant bientôt sur place un complexe d'infériorité; cette situation vient de se renverser en notre faveur, on finira par s'en apercevoir.

Seuls jusqu'alors, des tempéraments divinateurs, de puissants isolés, d'Aubigné, Hugo, accédaient à l'énergie authentique de l'Ecriture (et nos écoliers n'ont pas fini d'être invités à montrer chez nos classiques et romantiques l'influence de la littérature biblique par des professeurs qui ne leur ont jamais soufflé mot de celle-ci). De Marot à Racine, — et, hélas, à Claudel, l'esprit de paraphrase, que suit la technique de périphrase, perpétuait ses ravages, grâce à une tradition de scoliastes acharnés contre tout ce qui était ellipse abrupte, sentence fulgurante, scandale linguistique. Je me demande si ce ne sont pas de pieuses versions autorisées dont le lourd attirail encourageait l'Europe de Voltaire à voir dans le génie oriental du raccourci le type même de rembourrages dont elle se gaussait alors qu'elle l'en affublait.

Un étrange axiome implicite voulait, en effet, que le meilleur moyen de rendre le sens d'un texte fût de ne pas trop s'attacher aux mots; de là, une méthode alternée d'empâtement et de délayage qui a mis sa noble empreinte, ne fût-ce que par la convention des passages en italiques, sur la plupart des lectures bibliques; un régime d'éponge y attendait la naissance des poètes, ces filtres de liqueurs fortes.

Depuis peu, les exégètes, avant les littérateurs, se sont détrompés sur le paradoxe à peine croyable par lequel l'esprit était opposé à la lettre qui en est le véhicule; de cette nouvelle lucidité, Grosjean doit d'abord être loué comme l'énergique adepte. Quel épouvantail avait été ce terme infamant de littéralité! les divulgateurs ne savaient-ils donc pas mieux que les créateurs ce que le génie avait voulu dire, les interprètes n'étaient-ils pas mis au monde pour prodiguer leurs circonlocutions aux dangereux inspirés, et la vraie fidélité, étant naturellement le contraire de la servile exactitude, ne devait-elle pas rendre aux patriarches le service de les mettre à la page? Que demandent les grands morts? Ils demandent à être réorchestrés! On imagine mal, quand on n'a pas bataillé là-dessus pendant de longues années, combien peu d'honnêtes cerveaux eux-mêmes admettent qu'il vaut mieux traduire ce qui a été écrit comme ç'a été écrit. Et il y a toujours de si gentilles poésies de

vivants prêtes à ôter la poésie sans défense des feux auteurs pour la relayer.

Par principe ou laisser-aller, on affectait au livre le plus lu et vénéré sur la surface de la terre une langue que personne au monde n'a jamais écrite ni parlée : la langue des traductions, d'ailleurs plus internationale qu'on ne veut bien le dire. Un habillement de confection semblait convenir à la bonne parole, sans lui chercher de voyantes frivolités; peut-être un souci de rendement rappelait celui qui fait ignorer aux jardins rustiques les semences de choix; un bercement de latin élastique se conjuguait avec une légende de luxuriance orientale pour que le mieux qui pût arriver à la poésie de la Bible, puisqu'elle devait ici finir dans la prose, fût encore d'y tomber sur les matelas de l'éloquence.

Du point de vue littéraire, le seul en question dans cette chronique, on se réjouit qu'au trésor poétique des hommes, toujours trop court, soit réintégré un lingot de taille. Un regard en arrière rendra compte du chemin parcouru depuis les initiatives du P. Lagrange qui ont abouti à la *Bible de Jérusalem*; justement, J. Grosjean fait allusion à celle-ci dans la *N. R. F.*, et son livre confirme, après la rentrée des Psaumes français dans l'usage général, une soudure entre les études vivifiantes et les reprises créatrices. En suivant la même voie, il a fait quelque chose de sensiblement différent; c'est à cet endroit qu'il convient de préciser le sens donné au mot « traduit ».

La première qualité exigée désormais d'un interprète des prophètes sera d'être familier avec leur moyen d'expression, puisque l'instrument a recouvré sa primauté; le nouvel interprète l'est de deux façons : comme lecteur de longue date, et comme rompu à la pratique du vers. Supposer dans l'antiquité l'oracle indépendant du vers serait sauvage; dans nos temps la versification est restée la seule école de violon des langages : on l'a bien vu quand elle couronnait l'enseignement du latin, révélant les virtuoses, Baudelaire, Rimbaud, l'un héros de la versification, l'autre son martyr. Surtout s'il s'agit d'une langue, comme est l'hébreu, très dépaysante pour le « causeur » moderne, parce que faite entre toutes à l'intention des poètes, il est bon que le traducteur soit doublé d'un poète formé à tourner sept cent septante fois sa langue dans sa bouche avant d'en croire son dernier mot; l'escrime du vers, seule, enseigne les moindres gardes, feintes, pointes, d'un idiome; et la grande affaire du traducteur est de se battre contre deux langues. D'autre part, elle donne seule à quelqu'un l'endurance d'attendre sa propre pensée (à condition, bien entendu, de jouer le jeu, le vers de mirliton assurant une logorrhée

aussi automatique que la poésie vermifuge); or, les parcours d'obstacles sur le chemin de votre propre pensée vous préparent à tout ce qu'il faut supporter pour remettre la pensée d'autrui dans son bon chemin. C'est ce qu'à leur tour les réussites de Grosjean permettent de vérifier.

Il a ceci d'abord pour lui, de croire en connaisseur aux symétries scandées qui accomplissent l'ordre profond du monde; ensuite, dans ses recueils personnels, il a fait sa trouée parmi l'alexandrin et le décasyllabe, sous l'empire de leurs secrets et des siens. On peut différer de sentiment sur le parti à en tirer; mais déjà son expérience perce dans la *Note liminaire* où il ramasse de fortes formules sur des sujets qui mettent en question les climats différents de la pensée et de l'expression. Puis vient *l'acte* de la traduction : il va faire passer de ligne en ligne souffle et accent.

Non que je sois d'accord, ici non plus, sur la totalité du procédé. Ayant loué le versificateur pour son efficacité, je m'interroge sur son zèle : autant je crois la pratique du vers national nécessaire au traducteur de poésie étrangère, autant je crois ce vers réservé à l'usage intérieur; c'est beaucoup demander à une pensée que de passer une fois par le brodequin, une deuxième séance l'expose aux aveux forcés. Je connais les tentations auxquelles on peut être soumis en appliquant la découverte du P. Tournay, à savoir que l'accentuation française détient le monopole de reproduire naturellement la disposition hébraïque des syllabes toniques et atones, ou fortes et faibles : le vers blanc vous vient de lui-même sous la main; mais fallait-il s'en imposer tellement le régime, alors même que, pour boucler un double-six, on devrait mêler des intérêts nouveaux à ceux de l'original? des énumérations rigides de pieds, qui n'étaient pas dans le système initial, ne déplacent-elles pas le problème rythmique?

Personnellement, je ne partage pas la répulsion instinctive du Français lettré pour le vers blanc : s'il s'invite, pourquoi lui fermer la porte? mais, en cortège, les vers me font l'effet d'être blancs comme les mariages : on a beau ne pas être formaliste, il y a un petit détail final qu'on attend toujours. Blancs ou dorés, je crains que les façons de faire les vers dans un pays ne puissent faire que des mésalliances avec celles d'un autre; le lecteur a l'impression que, tout en lui disant : faites bien attention à ceci, le traducteur, lui, fait attention à cela.

J'imagine ce qui a dû se passer; travaillant à resserrer et tendre sa trame, J. Grosjean a retrouvé entre ses mains l'instrument qu'y poussaient sa vocation et son habitude, comme procurant au maximum le serré et l'allant; et voici, en effet, ce qu'il obtient

en distançant bien des prédécesseurs dans l'art de cravacher l'allure, non sans enjamber ce qui lui paraît rémission ou intermittence :

L'épée! L'épée affûtée et fourbie!
L'épée est affûtée pour le carnage,
Elle est fourbie pour jeter des éclairs,
Affûtée et fourbie aux mains du tueur.

Crie et gémis, fils d'homme : la voici
Sur mon peuple et ses princes condamnés,
Ah! frappe-toi la cuisse! Ah! c'en est fait!
Les princes du dédain sont dédaignés...

Si l'on se reporte à la traduction intégrale, on mesurera ce que restitue poétiquement à Ezéchiel un savant forgeron du rythme, et aussi quels sacrifices, déplacement, arrangements, renoncements, impose le parti rythmique adopté. Dans le tableau positif, il faut ranger maint passage remarquable comme celui qui commence par :

Je suis l'homme qui connaît le poids des colères.
C'est moi que Dieu fait errer dans la nuit sans astres...

Là encore, tombent certains détails qui contribuaient à la couleur du texte; il arrive que, par endroits, le nouveau poème apparaisse posé un peu à côté de l'ancien; mais on voit de quel mouvement, à ce prix, l'ensemble est emporté; c'est une chose qui compte, que les Prophètes redeviennent un livre pour la lecture, et, je pense, la lecture à haute voix. Sans doute, alors, pèse peu l'addition d'une cale ou la volatilisation d'une saillie; cependant l'avant-propos fait bien d'avertir que l'effort de traduction s'est croisé avec un effort de « remembrement »; le lecteur n'avance pas sans quelques questions sur l'importance des interventions, sur la nature des sédiments où il pose le pied. On écoute en confiance un organiste très bon spécialiste de Bach; il ne se prive pas de transposer, de redisposer, notamment dans Job, mais — et cette nouveauté compte — c'est pour que Bach soit encore plus Bach que nature.

Ceci est un livre.

Raymond Schwab.

Ballades, par *Max Jacob* (Nouv. éd. Debresse). — C'est nettement meilleur quand il en prend la peine : voyez *Ballade historique*, qui arrive bien près de sa forme; voyez *Le soldat qui disait : Je sais mener un train :* on se sent devenir complice des blanches ficelles qui tirent l'attelage; on part de l'artifice à destination de la naïveté avec invocations au génie du déraillement. (D'ailleurs, nombreuses coquilles, sans parler des fautes du manuscrit reproduit en fac-similé.)

Quel royaume oublié? par *Alain Bosquet* (Mercure de France). — Lui aussi, mon confrère de tribune

poétique, n'a sans doute que trop le spectacle pathétique de tant de jeunes acculés à l'impasse par d'infernaux prédécesseurs. Il faut que le même disque fasse toujours tourner le même moulin pour la même farine. Comment, alors, le sujet obsédant du poème ne serait-il pas la nature du poème et de son langage?

C'est celui qui tenaille Alain Bosquet auscultant son époque; déjà s'y consumait le recueil intitulé significativement *Langue morte* (Sagittaire, 1951); là, le poème dit à son auteur : « *J'ai parlé de tout* », et le poète lui répond : « *Tu n'as parlé de rien encore : parle de ton suicide.* »

Entre le langage et le silence, auquel de ces deux pôles l'œuvre rencontre-t-elle le suicide? c'est le thème général du nouveau recueil. L'interrogation y paraît d'autant plus pressante qu'elle-même s'exprime par les raffinements les plus sensibles à nos contemporains. La rigueur en est comme visiblement avivée par un art de courtes strophes encaissées entre des marges largement blanches comme si elles venaient rendre constante la menace du néant.

Ni le besoin de passer au réel par l'exprimé ne saurait être exaucé :

Mon univers, trop bien pensé,
trop mal relu,
mon univers reste à écrire,

ni, par conséquent, ce besoin confondu d'atteindre vie et mort :

Ici chacun de nous est mort
depuis vingt siècles tant de fois,
qu'il ne sait plus comment s'y [prendre
pour mourir d'une mort qui tue.
Et dès lors
qui sommes-nous pour croire ce qui [est?

Les Poèmes de l'année (Seghers). — Joli titre pour des œuvres candidates à l'éternel : naguère Paul Morand ne vouait la prose qu'au quart d'heure, le sursis des poètes est appréciable.

En avant-propos, un test de style de l'entrepreneur : « D'autres *noms connus, et qui ont fait paraître* tel ou tel texte... »

Père, voici que l'homme, par *Jean-Claude Renard* (Ed. du Seuil). — L'auteur est un des rares poètes qui aujourd'hui sachent allier la voix de la foi et celle de la poésie sans laisser aucune des deux se dénaturer au contact de l'autre. La tradition à laquelle il se rattache surtout étant celle de Péguy, il arrive que telle strophe rappelle aussi bien la grande enclume du *Jugement* d'Aubigné :

O corps pétrifiés dans la dernière [mort,
corps qui vous êtes seuls scellés et [condamnés
à n'être plus sans Dieu que l'ab- [sence des corps,
que des corps interdits, que des [corps étrangers...

La marche de la litanie est une des plus difficiles à soutenir longtemps; le poète y pourvoit par des fermetés de détail qui relancent le flot.

Terre Sainte, par *Charles Massonne* (Profil Littéraire de la France).

Je dormais sans remords ce fier [Jardin de songes...

Charles Massonne, ayant plongé dans les sagesses et les mystiques d'Europe et d'Asie, assume dans l'acte poétique l'entière aventure de l'homme. Entre l'amour des choses et l'aspiration vers l'Etre, un chant n'a pas de fin qui vient de la Terre et va au Verbe; des mythes d'origines revivent, le Créateur disant lui-même de l'homme :

Intact il vous songeait, premiers [soleils, saisons,
Etant le beau dormeur humain de [mon sommeil,

et les thèmes de sommeil prennent des valeurs essentielles :

Ton sommeil Te songea séparé de [Toi-même...

Il reste à plus d'une beauté un goût de cryptogramme, mais que le rythme emporte :

Rouez, royales aurores,
sur mes alpes de marbre...

Certains motifs composent une sorte de concordance; plus énigmatique est l'organisation qui articule l'un à l'autre, et numérote, des séries de poèmes qui sembleraient, sans cela, des jaillissements juxtaposés. Cinq ou six grands ensembles se groupent; tout le recueil répercute la noire oppression des années 1941-42 qui les datent. Il y a ici une personne.

Dix Poèmes à la mer, par *Pierre-Albert Birot* (Pour F. M. et ses amis). — Je ne vois vraiment pas pour quelles raisons Pierre-Albert Birot n'a pas encore été proclamé sur la Tour Eiffel prince des surréalistes; ce sera un très bon prince, il a la faconde, il a l'abracadabra pensif, il a l'ubuisme inventif; je ne saurais toutefois déguiser cette contre-indication : c'est un surréaliste auquel je trouve un joli talent; sincèrement, voici un sonnet qui me plaît beaucoup, notamment par tout ce qu'il a fallu rajouter à la nature pour que ces

idées et ces mots se rencontrent jusqu'au bout :

Un torse tout plat comme un
[pilastre
Un masque rond avec un œil de fer
Un paysage en forme de désastre
C'est à tout prendre et tout foutre
[à la mer
Et s'en aller sur n'importe quel
[astre
Chercher un beau grand dieu qui
[vous soit cher
Plus que Bouddha Jésus ou
[Zoroastre
Qui vous reçoive juste entre âme et
[chair
Mais par fenêtre entre de l'amical
C'est grand c'est chaud c'est fort et
[musical
Je reste ici ce que j'ai je le garde
Et quand viendra l'hiver le temps
[des maux
Pour me chauffer je cuirai des
[émaux
Quant à la mort je sais ça me
[regarde

Le Grand Jour, par *Edith Boissonnas* (Gallimard). — Avec dextérité, et non sans grâce, quelquefois par des procédés qui peuvent rappeler certains poètes scandinaves, l'instrument poétique tire harmonieusement des plus minces incidents une démesure de rapide cauchemar, une illusion de magies :

...Mais l'homme ne dispose pas de
[plumes.
Son corps frissonne et délicatement
[écume.
Le sein se gonfle ou se fripe et la
[bouche
A tant de formes qu'un seul pli
[révèle au monde.

Ode Maritime, par *Fernando Pessoa*, traduit du portugais par Armand Guibert (Seghers). — Dans la collection « Autour du Monde », où je pense signaler bientôt un choix de poèmes d'Iqbal présentés par Luce-Claude Maître, voici qui donne une idée du très singulier Pessoa (mais non la première, Armand Guibert oublie *Yggdrasill*); qu'un poète se sente plus près de soi-même en publiant sous quatre noms différents, le phénomène est banal à mes yeux, sauf que beaucoup ne vont pas jusqu'au bout de cette juste vue. L'art de Pessoa est très prenant ici, et toutefois demeure encore, en effet, dans le domaine du pseudonyme où il croise Barnabooth, — c'est jusqu'à l'anonymat que doit aller le tout à fait poète, probablement.

Tragédie des Temps volages, par *Henri Hertz* (Seghers). — Avec un goût rendu sévère par les années, Henri Hertz réunit des textes choisis parmi les nombreux recueils de vers, de contes, d'essais, qu'il a publiés depuis les temps de la *Phalange*, ce qui signifie le parcours d'un demi-siècle. Il y reste inébranlablement lui-même, que ce soit dans l'invention verbale et la chanson, ou dans les fantaisies d'un humour très particulier adapté à l'histoire « d'un monde volage »; les poèmes inédits, enchâssés entre les proses, rendent un son très fidèle à celui des débuts, en sorte que devant nous c'est le monde propre à l'auteur qui se peint sur l'écran en traits complémentaires, — poursuite moqueuse, et sans doute nostalgique, de « l'Eternité à terre » :

Ennui, mon fils, que veux-tu?
Tu t'ennuies de la vertu?
...Ennui, mon fils, reste ici-bas,
Ne bouge pas.

ces accents sont d'entre les derniers; il y a près de vingt ans qu'on entendait ceux-ci :

Douce pluie de mon pays
Tu ne m'as pas quitté.
Longtemps tu m'as tenu compagnie.
Tu n'as pas voulu qu'un brusque
[été
Arrache de moi un pieux ennui.

Les contes retrouvent par moments un ton qui semble sur un trajet qu'on peut imaginer entre Chamisso et, si on veut, Max Jacob. — R. S.

THÉATRE

ATHALIE, tragédie de Racine. — *NEKRASSOV*, farce en huit tableaux, de J.-P. Sartre (*Théâtre Antoine*). — *LA VILLE*, de Paul Claudel, par le T. N. P. (*Festival de Strasbourg*). — Vais-je oser le dire? j'admire les réussites d'*Athalie*, avec mon esprit, sans qu'elles touchent véritablement mon cœur. — Le « Pardonne » de Phèdre égarée éveille en moi de plus pathé-

tiques résonances que toutes les certitudes belliqueuses de Joad. La piété de Racine sauvé des orages — ou du moins l'image qu'il en donne à l'usage du très officiel Saint-Cyr — s'installe dans un tel idéal de confort abrité sous la puissance que l'amour y devient fade et sans dynamisme. Et encore faudrait-il soigneusement dénombrer les passages célèbres où l'éloquence racinienne, voile admirablement gréée, se tend aux souffles lointains du lyrisme biblique.

Et nous voilà justement au nœud de la question. Comment, au XXe siècle, mettre favorablement au contact du grand public, si disparate, si peu préparé, une œuvre écrite pour l'exercice d'un couvent de jeunes orphelines nobles du XVIIe? Longtemps, jadis la Comédie-Française a joué la pièce en supprimant plus ou moins les chœurs. Habileté impie, qui réduisait *Athalie* à un rigoureux et atroce mélodrame. De nos jours on s'est montré plus respectueux, sans cependant parvenir à être vraiment fidèle : le modèle est trop loin de nous.

Georges Le Roy, il y a quelques années, a réalisé une mise en scène (elle a d'ailleurs été publiée dans la collection du Seuil) inspirée par sa nostalgie personnelle des grands déploiements du culte à Notre-Dame, qui le compta jadis parmi ses Eliacins. Jamais la suavité chorale ne fut orchestrée avec plus de science ni plus de soin, et la Comédie-Française fut en passe pendant quelque temps de devenir le Solesmes de plain-chant racinien. Mais, si ardemment stylées qu'elles fussent, il manquait aux exécutantes ce que possède Solesmes, ce que possédait à sa manière Saint-Cyr; l'imprégnation quotidienne et continue, l'adhésion totale de la pensée et du cœur, la familiarité...

Le Roy est toujours là, il professe toujours au Conservatoire, sa compétence est reconnue de tous. Mais nous ne saurions plus à cette heure présenter un chef-d'œuvre qu'avec l'amusette publicitaire d'une parure inédite. Donc, cette dernière mise en scène a été confiée à Vera Korène, qui est partie d'une idée toute différente et qui a employé les plus ingénieux efforts à mettre en valeur dans la pièce la tragédie juive. Certes, il était tentant d'hébraïser une fois au maximum cet épisode de l'histoire d'Israël, et de sauter en pleine Bible, par-delà l'adaptation racinienne. Majestueuse reconstitution du Temple, musique de Léon Algasi, inspirée directement des très belles mélodies liturgiques de la synagogue. Expérience savoureuse sans doute, mais, résultat inattendu : les suavités édulcorées des cantiques raciniens s'en trouvent quelque peu écrasées. Imaginez Van Gogh encadrant Poussin.

Et nous sommes plus loin que jamais des parfums de Saint-Cyr. D'autant que le style des interprètes se veut naturel et fuit les dimensions épiques. Malgré la grande intelligence de sa composition, Vera Korène, qui pourtant domine l'ensemble, ne nous restitue pas la terrible reine.

Que faire donc? A la prochaine reprise, jouer Athalie, peut-être, en s'inspirant cyniquement des tapisseries de Versailles, et les chœurs en uniformes des pupilles de Mme de Maintenon. En priant les dieux de la tragédie qu'ils suscitent à cette occasion un Joad. Sans prophète, pas de Bible.

●

Le même Théâtre Antoine où avaient triomphé *les Mains Sales*, où *le Diable et le Bon Dieu*, portés par Brasseur avaient fait longue carrière, vient d'essuyer une déception (et nous aussi) avec la dernière œuvre de Sartre, *Nekrassov*, « farce » en huit tableaux. On en avait fait, au préalable, beaucoup de bruit, et tout s'était concerté pour nous faire escompter que la farce tournerait en violente satire, aux dépens de la presse à fort tirage. Nous n'avons eu ni le rire de la farce, ni les grandes fustigations de la satire, ni même la caricature ressemblante de l'intérieur d'un grand journal.

Un postulat sans gêne, mais qui part assez allégrement : un escroc inventif ayant besoin de dérouter la police, invente de se faire passer pour Nekrassov, ministre soviétique que l'on croit subitement disparu, et de donner le profit de ses mémoires à Sébillot, journaliste en mal de copie chez qui il est tombé... par la fenêtre du rez-de-chaussée. Tout le conseil d'administration du journal avale la fable aussi simplement qu'Argan le déguisement de Toinette, et se rengorge à la révélation d'une prétendue liste noire où chacun de ses membres est marqué pour l'exécution capitale en cas d'occupation de la France par les Russes.

Piqué des mots d'auteur et des boutades que l'on devine, le canular, jusque-là, serait assez amusant, à condition de l'amputer de quelques pesants hors-d'œuvre philosophiques où Sartre ressasse Sartre. Mais il y a encore quatre tableaux où les personnages échappent à l'auteur, à travers un méli-mélo de vaudeville ficelé de câbles qui s'embrouillent.

Tout se passe comme si Sartre avait commencé son travail dans l'allégresse, à l'idée de la tête que feraient dans la salle les adversaires attitrés de sa polémique le soir de la générale, et puis s'était ennuyé en route, et avait finalement tout lâché...

Où était l'étonnante construction de *Huis Clos?* où, les caractères et l'habileté des *Mains Sales?* où, les virulences inventives du Diable?... Nous avons cherché Sartre pendant trois heures, et, à part quelques bons coups de boutoir qui portaient bien sa marque, nous ne l'avons pas retrouvé.



Dernier événement de cette saison — avant-première de la saison prochaine — dans le cadre du Festival de Strasbourg. Jean Vilar et le T. N. P. ont risqué la mise à la scène de la deuxième version de *la Ville*, de Claudel. On ne peut guère parler d'une pièce mais plutôt d'une œuvre de germination, où tous les futurs thèmes claudéliens sont déjà discernables, comme Graines dans la coque. Personnages hiératiques, aux contours arbitraires, aux évolutions inexpliquées, mais dont chacun profère çà et là de fulgurantes répliques et même parfois de véritables et splendides poèmes.

Avec une extrême intelligence, Vilar a maintenu, et haussé, l'interprétation, hors de l'animation scénique ordinaire. C'est à un spectacle courant ce qu'un oratorio serait à un opéra. Et c'est bien ainsi, je crois, que Claudel, vers 1910 du moins, voulait qu'on le traduisît. Je me demande si même *l'Annonce* ne gagnerait pas à cette ardente austérité... Il serait hasardeux d'escompter la réaction du vaste public du T. N. P., devant l'œuvre, qui demeure assez déroutante malgré ses beautés. Mais ce qui fera en tout cas l'unanimité, c'est l'excellence des acteurs : Wilson, Mollien, Noiret Vilar, — à qui tout cela fait le plus grand honneur — enfin Alain Cuny qui a ravivé mon désir de le voir un jour dans Pierre de Craon, et Maria Casarès, musicale, ailée; la poésie elle-même un instant incarnée.

Dussane.

CINÉMA

FRENCH-CANCAN. — M. Danglard, avec son feutre gris perle à bords relevés, est un entrepreneur de spectacles qui poursuit sa carrière avec des hauts et des bas, mieux vaudrait dire entre les pôles du faste et de l'indigence, s'il s'arrêtait jamais à mi-côte. Mais il ne s'y arrête pas, et il dépasse les catégories du bourgeois, gardant du faste dans l'indigence, et la gloire même le trouvant

peut-être impécunieux, le jour de son avènement, celui de l'ouverture du Moulin-Rouge avec le French-Cancan pour clou. M. Danglard est Jean Gabin, et c'est un miracle sur lequel il faut s'arrêter. On le classe paresseusement, d'ordinaire, parmi les splendides bêtes à cinéma plutôt que parmi les comédiens. Or ce qui saisit, c'est qu'un homme aussi naturellement marié avec la caméra, aussi pleinement l'héritier du beau mythe libertaire qu'il a imposé avec plus de puissance qu'aucun autre, sache imposer aussi chaque rôle nouveau au point d'effacer complètement le souvenir un et multiple que nous avons de lui. Ici, sur l'écran, il est M. Danglard, exclusivement. Il l'est avec finesse, avec modestie, d'une seule pièce dans toutes les nuances. Du visage ouvert qui se livre complètement — une seule fois dans tout le film, quand il est le porte-parole de Jean Renoir, disant que l'important est de s'efforcer et de faire, pendant les années du passage sur la planète — au visage fermé qu'il oppose à l'employée des coulisses qui l'a surpris battant, jambes croisées, la mesure du French-Cancan qu'on entend de la scène, en passant par tous les registres intermédiaires où se déchiffrent les nuances ambiguës de la sensualité, de la tendresse et du calcul, il impose une composition plus savante qu'on ne croirait qu'elle est parce qu'il sait lui donner la simplicité de l'évidence avec les ressources de son masque lourd, entre ses paupières rusées et ses lèvres minces. Faune malgré lui, il déshabille en chemin une petite blanchisseuse presque honnête qu'incarne Françoise Arnoul en redonnant un sens aux clichés — la grâce mutine, les tendres appâts, etc. —, Françoise Arnoul à laquelle est promise une longue et belle carrière. On comprend, par l'amorce de la prochaine aventure de Danglard, que son règne, au rideau, est près de prendre fin. Elle-même a déjà trouvé sur son chemin, outre Danglard, l'amour d'un petit mitron et celui d'un prince héritier venu d'un pays où la rose et le tabac sont les industries dominantes. Elle a aussi rencontré sa rivale en la personne d'une courtisane de théâtre à laquelle Maria Félix prête une somptueuse beauté de reine barbare, par laquelle toute autre présence féminine semble dérisoire. On pense à l'unique coquelicot dans un champ dévasté après moisson faite.

Autour de ces trois noms, Jean Renoir a rassemblé une figuration nombreuse et d'une généreuse et minutieusement intelligente utilité. Je dis figuration parce que le mot convient à cette fresque animée qui épouse le décor et impose une époque saisie, croirait-on, de l'intérieur, tout entière signifiée dans le va-et-

vient de ces marionnettes, et à laquelle l'auteur ajoute la stylisation que permet le recul, avec plus de pitié que de malice. Mais cette figuration me paraît comporter autant de rôles dessinés que de figurants proprement dits, plus quelques invités d'honneur, comme Patachou. J'en ai retenu surtout les étonnantes compositions de Caussimon et de Gaston Modot, ainsi que la silhouette de France Roche en cocotte un peu tourte et belle comme une guêpe. Naturellement, le point fort de ce film réside dans le tableau de mœurs, dans le tableau tout court, tissé parmi d'autres tableaux, ceux des peintres de cette époque, si l'on veut, mais avec des réminiscences si bien digérées, si bien oubliées, qu'il faudrait un cuistre pour en dresser un inventaire. Voici Montmartre agreste et l'on voit de l'herbe sur une colline, d'en bas, du boulevard, là où l'on voit le Sacré-Cœur aujourd'hui, et voici aussi les escaliers avec leur double barre au milieu, qui sont les plus courts chemins d'un point à un autre de la géographie du quartier, et sur le boulevard même il y avait déjà la brasserie Graff, qui se cachait derrière une palissade la dernière fois que je suis passé par là, et peut-être Jean Renoir en a-t-il préservé le souvenir juste à temps. Les dernières répétitions dans le Moulin-Rouge qui se construit se déroulent entre des portants bois de rose, et les premières, celles où l'on voit les dessous endimanchés de la vie quotidienne des danseuses de ce temps-là, chez un maître de musique en lavallière. Ici, l'amant de la reine barbare l'enserre dans son corset à baleines, à grand ahan et en prenant appui du genou, mais là, renversée déjà, elle dit à un autre amant, non, allons à la Comédie-Française. Les dames portent des galurins-potagers, les messieurs des épingles de cravate et des œillets à la boutonnière les jours de cérémonie. Ce bel officier est en pantalon garance et veste à brandebourgs, ces flics sont à moustache, et ce valet de chambre à favoris, comme ces truands de barrière. Le ministre en gibus est tutoyé par d'autres fêtards, et l'un d'eux commandite l'entrepreneur de spectacles ainsi qu'une courtisane de haute volée, et tout se décline, avec la couleur exacte, avec l'absinthe et sa cuiller, les appâts et leurs voiles, et le French-Cancan pour terminer en apothéose comme sans faire illusion. Tout cela du même ton et d'un même mouvement, mis en place et mis en valeur avec une conscience et une ferveur artisanales peut-être uniques aujourd'hui dans le cinéma. Et de même que la grâce mutine et les tendres appâts nommés ci-dessus, de même ce travail honore les clichés, nobles et vulgaires. Il est vrai que Jean Renoir enchante la matière, vrai que ces beautés coupent le souffle, malgré des passages à vide.

La beauté exprimant plus que l'histoire elle-même, et l'auteur disant au passage ce qu'il veut nous dire — avec ses images, mais aussi avec un dialogue simple, savoureux et dru —, il serait mesquin de s'attarder à médire d'un argument porté par le style plutôt que le style n'est porté par l'argument, peut-être. Jean Renoir me semble être plus auteur, de la façon qu'on voudra et que j'ai essayé de suggérer, qu'auteur dramatique, et ce ne serait pas plus mal s'il était aussi pleinement auteur dramatique. Mais faut-il chicaner sur le meilleur film français depuis assez longtemps, particulièrement en ce temps de vaches efflanquées?

VOYAGE EN ITALIE. — *Journey in Italy* est le titre du film de Roberto Rossellini en langue anglaise, révélé en France par le *Cinéma d'essai.* Un légitime souci de dignité a prévalu dans la presse française à son égard. C'est-à-dire que la plupart de nos confrères l'ont traduit littéralement, nommant *Voyage en Italie* un ouvrage que le distributeur, homme armé de défiance à l'égard de l'intelligence contemporaine, appelle *L'amour est le plus fort.* Ce voyage est accompli par un couple conjugal de l'Angleterre bourgeoise; pour préciser, les Anglais eux-mêmes, gens d'une société plus subtilement stratifiée qu'aucune autre, diraient que voilà un couple des classes moyennes supérieures. Nous brûlons, comme on dit dans les jeux des enfants; et même, nous sommes au cœur du sujet. Car il s'agit de dialectique nord-sud. Le drame du Nord est qu'on n'y parle pas assez; la comédie du Sud, qu'on y parle trop. Ce couple anglais est enfermé dans le mutisme. Ingrid Bergman et George Sanders, qui l'incarnent avec assez de forte discrétion pour qu'on ait le sentiment de vivre leur aventure, sont étrangers l'un à l'autre, et tout le sujet est de les révéler à leur amour en leur révélant l'Italie, à travers le prétexte d'une maison dont ils héritent aux environs de Naples. Je ne doute pas que ce sujet ait été fortement éprouvé par Roberto Rossellini, qui a épousé le Nord sous les espèces d'Ingrid Bergman, ni par Ingrid Bergman elle-même, et par celle-ci au point qu'elle m'a l'air d'avoir été pour le moins l'inspiratrice du scénario. Un beau sujet, très beau même. Il a inspiré des chapitres entiers de la littérature anglaise, dont Shakespeare, quelquefois, à la limite. Malheureusement, l'idée demeure traitée au niveau insuffisant des poncifs artificiellement dignifiés par les symboles.

Deux excellents comédiens sauvent dans une assez grande mesure l'inconsistance glacée du récit. Voici George Sanders, prétendant être plus ennuyé qu'il ne l'est par le paysage, cherchant

refuge dans les bars, ne parlant qu'avec le laconisme qui prétend à la déflation universelle, décidé dès la première image à ne pas rendre les armes à l'Italie, et ne lui rendant les armes qu'une fois, ayant trouvé le vin bon. Oui, il donne une réalité au rôle, parce qu'il impose avec force les attributs du touriste de cette race : la façon de se présenter à l'hôtel, les inflexions à peine variées dont il use selon les circonstances, etc., et parce qu'il a la retenue qui fait pressentir l'homme qu'il est, ou qu'il est peut-être, nous n'en savons trop rien, derrière le masque qu'il s'impose. D'où une réussite de surface. Le dessin même du rôle est au niveau touristique, et c'est pourquoi on ne peut rien demander de plus à l'acteur. Rossellini, et le collaborateur italien avec lequel il a écrit le scénario, ont pris une vue touristique du touriste, comme il arrive souvent, et si c'est la faute des touristes eux-mêmes, qui portent sur leur visage la pose obstinée de l'incompréhension, les scénaristes en sont-ils moins coupables de ne pas démasquer la pose et d'accueillir leurs personnages avec le regard des portiers d'hôtel? C'est une idée italienne de l'Anglais que montre Rossellini; mais jamais un certain homme. Parallèlement pour Ingrid Bergman. Elle aussi, joue bien, admirablement quelquefois, donnant chair et sensibilité, par la démarche, le port, le regard, à une silhouette de magazine, qui se nourrit des pensées d'un poète mort trop jeune quand lui échappent les pensées de son mari, et qui trouve l'Italie quand il ne la cherche pas. C'est *Madame Bovary* pour *Vogue*, et l'ombre de Celia Johnson à l'arrière-plan, et des passages de monologue intérieur, comme dans *Brève rencontre*, avec la différence qu'il en a été donné aussi, parallèlement, au mari. Mais que tout cela demeure épouvantablement abstrait!

Même remarque au sujet de l'Italie. Les effets de la rétention sur un tempérament latin aboutissant ici à une représentation du décor humain purement symbolique, avec volcaneaux qui font de la fumée quand on souffle dessus, revue de crânes et processions. Tout est voulu, rien n'est révélé. Il y a des femmes enceintes qui donnent à l'Anglaise l'idée que sa vie s'accomplirait si elle avait un enfant elle-même, mais ce n'est pas beaucoup plus, dans le film, qu'une idée, justement, ajoutée à des idées. Il y a aussi les tentations sensuelles rencontrées par le mari — à Capri, auprès d'une amie d'une amie; dans la rue, auprès d'une putain-tragique —; mais elles ne dépassent pas le niveau du contrepoint commode. Finalement, George Sanders rattrape sa femme dans la procession dont la foule l'emporte, et ils se disent qu'ils s'aiment après avoir failli divorcer. C'est par

un pur effet de la délibération des scénaristes, qui ont préservé leur point d'orgue jusqu'à la fin, au terme d'un exercice de corde raide sur un point d'interrogation. C'est un exercice adroit, raffiné même, dans son ordre. Enzo Serafini l'a tissé dans des images qui mettent en valeur, avec une sensibilité subtile et retenue, les cadrages soignés et fortement pensés du metteur en scène. La musique de Renzo Rossellini est habile et bien mise en place. Tout cela fait penser à ce plat d'une anonyme distinction qu'on sert aux gens bien dans les hôtels, de même, aux étapes-clés : le consommé. *Voyage en Italie* est un consommé parfait.

UNE ETOILE EST NEE. — C'est d'Amérique, pendant ces semaines, que viennent la vraie sensibilité, et l'exubérance et la frénésie, sous les auspices du film de George Cukor. *Une étoile est née,* librement adapté par Moss Hart d'un scénario des années trente. Comparé au susdit consommé, ce film-ci est une bouillabaisse. Il dure deux fois plus de temps, ou presque; il est fait avec des ingrédients multiples et du poivre par-dessus; non pas en noir et blanc, mais en couleur, et même, Mesdames, Messieurs et chers amis, en cinémascope; au lieu qu'il emprisonne les acteurs dans les cadrages qui les mettraient en valeur, il leur laisse libre jeu, quitte à encadrer leur jeu de surcroît; il mêle le comique et le drame, la comédie musicale et la tragédie du couple. Mais le mélange des genres est une nécessité du scénario : l'héroïne est chanteuse de music-hall, et l'argument n'a pour objet que de montrer comment sa réussite, d'abord greffée sur celle de celui qui l'aime et l'épouse, efface ensuite la carrière de son mari et conduit celui-ci à consommer le suicide — il s'éloigne d'elle, à la nage, vers une destination dernière — auquel le prédispose la dégradation alcoolique. Je parlais d'une bouillabaisse. Mais les voies de la comparaison égarent le critique, le plus souvent. En réalité, le film va son droit chemin dans son double registre inéluctable, et tout au plus le grincheux lui fera-t-il le léger reproche de progresser par énormes pans juxtaposés : ici un tour de chant, là plusieurs séquences dramatiques d'affilée, sans le souci d'une plus subtile et savante imbrication.

Son point fort est d'être joué à l'extrême-pointe de l'énergie nerveuse, de bout en bout, par deux superbes balladins, Judy Garland et James Mason. Judy Garland porte très haut le charme survolté de la femme-gamin qui sait être laide et belle à volonté, et aussi belle quand elle est laide que belle quand elle est belle. James Mason incarne tour à tour l'idole numéro un des *bobby*

soxers, épouvantable enfant gâté qui distribue au petit hasard de l'inspiration au whisky les coups impunis qui sont l'apparent privilège de la gloire; l'amoureux dont le charme s'allie à la modestie de qui est simplement heureux; l'épave de maison de santé promis, une fois libéré trop tôt, aux avanies de ceux qu'il a humiliés naguère. C'est une triple composition, entendue de l'intérieur, imposée absolument dans un mouvement continu et jusque dans le plus menu détail. En vérité, tantôt sobre, tantôt déchaîné, glorieux et pitoyable tour à tour, viril et suave, sachant dire plus qu'il ne dit comme sachant dire plus qu'il ne voudrait, James Mason met superbement en valeur sa superbe partenaire, joue plus qu'on ne joue d'habitude au théâtre comme au cinéma, donne au film son unité en lui donnant l'unité de mesure.

Armé d'un excellent scénario, pourvu d'admirables interprètes, George Cukor paraît avoir laissé la bride sur le cou à ces derniers, par cet effet de l'intelligence qu'il faut nommer modestie. En revanche, il a visiblement concentré son attention sur le cinémascope. Il y a si bien réussi qu'il l'a presque effacé. On commence à admettre généralement que l'avenir idéal, pour les films qui appellent des effets de spectacle, réside dans l'écran variable, et c'est bien ce qu'annonce ici la virtuosité, jamais exhibitionniste mais pourtant omniprésente, avec laquelle ce metteur en scène maîtrise un format un peu absurde. Il accomplit dans la simultanéité ce qu'il ne peut pas faire avec la succession des images (bien qu'il réussisse aussi, ici et là, à précipiter le rythme du montage). Ainsi, il introduit un maximum de relief, brisant le plan en deux surfaces, l'une d'arrière-plan, l'autre de premier plan; ou bien, il isole un gros plan dans une extrémité de l'écran du cinémascope en le montrant sur un écran de télévision; ailleurs, il projette l'ombre sur la plus grande partie de l'image, ou bien recourt à l'écran ordinaire. Souvent aussi, la caméra accompagne, et par là isole, les personnages qui se meuvent dans un « champ » trop vaste. George Cukor fait en somme la preuve que le meilleur cinémascope est le moindre cinémascope. Les philosophes répondront qu'il faut le cinémascope pour accéder au moindre cinémascope qui est ainsi l'hommage rendu au cinémascope. Toutefois, la dialectique ne prévoit pas tout, et il y aura des occasions de revenir sur le sujet.

Jean Quéval.

•

Colline 24 ne répond plus. — Thorold Dickinson est l'un des metteurs en scène doués de son pays, l'Angleterre, avec cette réputation en porte-à-faux qui lui vaut l'estime des bons critiques, lesquels

voudraient l'estimer plus encore, et la méfiance parallèle de l'industrie. Un seul de ses films où il s'égale tout à fait à ce qu'on attend de lui, c'est *Gaslight* et il est d'avant-guerre. Depuis, il y a toujours d'excellents moments, et l'on se dit : « Tiens, regardez, voilà Dickinson! », et d'autres où le récit craque. La mayonnaise qui ne prend jamais tout à fait. Or voici qu'il est allé tourner en Israël, tourner le film d'Israël, d'un pays fondé par les moyens de la « résistance » et par ceux de la guerre, le film d'un beau mythe ancien et moderne, et qui s'est incarné. Cette rencontre du sujet et du cinéaste est un hasard : à l'origine, Thorold Dickinson a été pressenti parce que, au sein de l'école documentaire britannique, il était un peu le spécialiste, entre autres, du combat de rues. Mais j'attendais beaucoup de cette rencontre; un signe du destin des peuples, la signalisation d'une route d'émigrants et de pionniers, la signature de Thorold Dickinson, d'un seul élan de sa plume, comme dans *Gaslight*. Libéral sans cause en ce moment, comme d'autres parmi nous, il est allé en Russie naguère, il en a fait un livre sur le cinéma soviétique, avec Catherine de La Roche, et peut-être allait-il rencontrer une étoile, en Israël. Mais je ne trouve pas que, cette fois non plus, la mayonnaise ait pris. Il y a plusieurs épisodes jointifs et qui culminent dans le drame final. Hélas, les jointures ne sont pas effacées, et le récit se déroule à différents niveaux : roman sentimental avec arrière-plan d'époque, confidences hystériques du nazi agonisant engagé chez les Arabes, assaut donné à Jérusalem, prêche dans un hôpital d'un rabbin traité picturalement à la façon des personnages d'*Ivan le terrible*. Sous l'apparence de la continuité nécessaire, le scénario demeure artificiel, et je crois qu'on gardera surtout le souvenir de certains moments de cet ouvrage. Certains ont de la grandeur, et notamment les scènes qui vont des premiers combats à la capitulation des blessés. Ajoutons qu'il est admirable — dans une autre perspective — d'avoir réussi ce film dans un pays où il n'y a pas d'industrie du film, et sans acteurs professionnels à une exception près ou peut-être deux. Une jeune fille israëlienne de vingt-trois ans incarne l'héroïne du premier épisode avec une simple plénitude tout à fait exceptionnelle aujourd'hui, comme si l'amour s'était dégradé presque partout.

Marty, *un bon film*. — Parmi les familles du quartier italien de New-York se déroule ce film. Marty, le principal personnage, est un garçon boucher de trente-deux ans à la veille d'acheter le fonds avec ses économies. Tous ses frères et sœurs mariés, il vit seul avec sa mère, un peu par sentiment filial, un peu par veulerie, beaucoup parce que les filles ne sont pas attirées par un garçon boucher courtaud, mal à l'aise et sentimental. Il rencontrera une gentille petite, timide et solitaire comme lui, légèrement sa cadette, et qui enseigne les sciences. L'un des plus beaux sujets, et il est sans importance qu'il ne soit pas neuf. A l'intrigue principale et parfaitement soudée à elle, s'ajoute une intrigue parallèle sur les misères des veuves et belles-mères, traitée avec tact. Le récit va d'un train égal sans ruptures de niveau, en embrassant au passage tous les aspects du sujet, la famille et le quartier, le dancing et la messe, les filles du samedi soir et la fiancée, la boucherie et le bistro, le désœuvrement américain et la fidélité aux mœurs du vieux pays. Un découpage habile laisse jouer les acteurs en les accompagnant d'une camera discrète, sans excès de gros plans, avec le champ contre-champ là où il faut. Il ne s'échange pas un baiser, et la fin est d'une admirable sobriété elliptique. L'interprétation, irréprochable, est commandée par Ernest Borgnine (Marty) qui fait passer chaque seconde d'un rôle difficile avec une maîtrise sans enflure, et par Betsy Blair, simple, sensible, juste et merveilleuse en demi-laide amoureuse. De sorte que, dans son ordre, ce film est presque parfait. Quelques broutilles seulement à lui reprocher. Quelques scènes où la trop grande ouverture du compas sentimental détonne légèrement. Quelques autres où l'imbrication des intrigues parallèles est d'une efficacité un tout petit peu trop voulue. Et surtout peut-être un éclairage trop délibérément pris dans une palette grise uniforme, et comme préservé de la lumière du jour. C'est tout.

Marty, un triste lauréat. — Ce serait tout ce qu'on en dirait si ce n'était le lauréat de Cannes. Mais, de ce point de vue, c'est tout de même assez triste. Naturellement, on a parlé de néo-réalisme américain. C'est le genre de référence abstraite et passe-partout qui dispense de faire l'effort des yeux. L'accueillir conduit, en tout cas, à admirer davantage les réussites

italiennes, qui ne sont pas à moyen voltage, pas semi-résignées comme ici, qui touchent au cœur pour des raisons plus générales et plus généreuses, comme le *Voleur de bicyclette*, ou qui brusquement passent au plan supérieur, comme la fin de *Sciuscia*, ou qui sont tissées dans le fil des jours de la poésie, comme est tissée la *Strada*. Ici, les auteurs, comme l'opérateur, paraissent redouter la pleine lumière du jour. La construction dramatique n'est pas vraiment effacée par la révélation de la vie; le milieu est limité à l'échantillonnage et aux archétypes de convention; enfin il est difficile de porter un haut intérêt au héros, non parce qu'il est solitaire, bien sûr, mais parce que c'est un benêt attardé dans les jupes de sa mère, selon ce trait national mis en lumière dans l'excellent ouvrage sur l'Italie de M. Paul Lechat (au *Seuil*). Ce film est enserré dans ses limites, qui sont étroites. Il est difficile de croire qu'il n'en a pas été projeté à Cannes de plus stimulants.

Les enfants du jeudi. — Un court métrage d'une vingtaine de minutes, consacré par deux Anglais, Lindsay Anderson et Guy Brenton, à l'école des enfants sourds-muets de Margate. Il est simple et beau, émouvant et parfait. C'est à peu près tout ce que j'en peux dire. Il repousse l'analyse parce qu'il est sans failles, ni trop court ni trop long, ni émotivement insuffisant, ni hystérique, rigoureusement centré sur le sujet, et s'attachant du même pas à l'exposé et au drame sensible. Pas de chichis de camera, mais les cadrages qu'il faut, le montage qu'il faut. Les Américains ont donné un Oscar aux *Enfants du jeudi*. Ils ont eu raison.

Les annonciations. — La Xme promenade de la camera parmi la peinture universelle. Pas de genre dont je sois plus désabusé. C'est devenu l'arbitraire, l'*a priori*, l'à peu près, la mise à sac par les voies de la prétention, l'auberge espagnole aux deux bouts de la chaîne. Sans qu'il m'ait réconcilié avec ces tentatives, ce film-ci commande pourtant l'attention, avec la haute évidence simplificatrice de la poésie. C'est un peu parce qu'il est soigné, davantage parce qu'il s'ordonne autour d'un beau commentaire non chrétien d'Yves Bonnefoy dont le thème central est l'ambiguïté des annonciations (les peintres peignent la dévotion, mais représentent l'amour, pour citer de mémoire).

MUSIQUE

« EUGENE ONEGUINE » A L'OPERA-COMIQUE. — Alors que le nom de Tchaïkovski paraît presque aussi souvent sur l'affiche de nos associations symphoniques que ceux de Beethoven et de Wagner (il n'en était pas ainsi il y a seulement dix ans, mais la mode change, on le voit bien aussi pour Brahms), on ne le trouve au programme de nos théâtres que pour les ballets. On lui doit cependant une dizaine d'opéras, et deux sont célèbres, *Eugène Onéguine* et *La Dame de Pique*. C'est le premier que l'Opéra-Comique a choisi pour l'inscrire à son répertoire. A-t-il bien fait? La presse a discuté la question : Tchaïkovski est sans doute le compositeur le plus populaire en Russie, mais ne jouit pas en Occident d'une faveur aussi chaude; bien loin de là, les musiciens refusent assez généralement de voir en lui un artiste digne de figurer, même à un rang modeste, près de ceux qui ont doté la Russie d'une musique nationale et fait de l'école russe non seulement une des plus originales mais l'une des plus importantes par le nombre et la qualité des œuvres qu'elle a

produites et par leur influence sur l'art occidental. Problème troublant : les défauts de Tchaïkovski — et ils sont bien apparents, cependant — les Russes refusent de les voir, ou les jugent véniels, alors qu'ils paraissent impardonnables à l'ouest de l'Oder. Il est sûr que Tchaïkovski sut fort bien son métier; il est non moins certain que nous ne trouvons pas dans sa musique le dépaysement que nous apportent Moussorgski, Borodine, ni même Rimski-Korsakov. Celui-ci, qui commença par être comme ses quatre camarades du groupe des *Cinq*, un « musicien du dimanche » — Tchaïkovski n'avait pour eux qu'une admiration nuancée de beaucoup de dédain — finit par devenir un savant professeur d'harmonie et de composition. Mais il n'en perdit pas pour autant le souvenir du vœu exprimé par Glinka et par Dargomijski, et sa musique continua de puiser aux sources populaires la saveur que l'on retrouve dans ses œuvres de pleine maturité comme en celles de ses débuts. Or, il arrive à Tchaïkovski, et fréquemment, de demander aux mêmes sources folkloriques les motifs qu'il emploie. Mais, et c'est peut-être ce qui plaît à ses compatriotes et déplaît aux occidentaux, ce musicien si habile et savant, trouve moyen, nous semble-t-il, d'affadir ce qui chez Moussorgski et chez Borodine conserve si nettement son caractère originel. Autre défaut encore, et plus choquant est la satisfaction avec laquelle Tchaïkovski semble ressasser ses trouvailles thématiques jusqu'à lasser par ces répétitions l'auditeur le plus complaisant : ses symphonies s'étirent comme pâte de guimauve et n'arrivent pas à conclure. La musique est toujours une confession; ce que nous révèle Tchaïkovski dans la sienne, point n'est besoin de lire sa correspondance pour le deviner. Sa musique est d'un névrosé dont la misogynie ne s'explique que trop par ce qu'il appelle son « vice » dans ses lettres à son frère. Une tentative de mariage n'aboutit qu'à une fuite jusqu'au fond du Caucase pour mettre une bonne distance entre la femme qui se croyait capable de lui faire éprouver un désir et lui... Or, *mutatis mutandis*, Tchaïkovski transposant dans *Eugène Onéguine* un peu de sa propre aventure, c'est-à-dire, trouvant dans le héros du roman versifié de Pouchkine un homme qui délaisse une jeune fille amoureuse et souffre, a tiré de son expérience, en la romançant, ce qu'il y a de meilleur dans son ouvrage, l'accent de désespoir et d'irrémédiable chute dans le malheur, le voile de mélancolie qui s'étend sur les deux derniers actes et les fait applaudir. Le drame d'une vie manquée, n'est-ce point, quelles que soient les causes de ce naufrage, son propre drame?

Drame déchirant, qui rappelle ici *la Nouvelle Héloïse*, puis,

dans les dernières scènes, *L'Education sentimentale*. Le livret n'est pas sans mérites, il découpe adroitement le récit de Pouchkine, et montre dans une bonne exposition les deux sœurs, Olga, toute rieuse, toute à la joie de vivre, et son fiancé Lenski, toute confiance et toute simplicité; Tatiana, rêveuse, grande lectrice de romans, sentimentale et comme marquée par le destin... Le Destin : que l'on se rappelle quel rôle tient le *Fatum* — comme il dit — dans les symphonies de Tchaïkovski. On le retrouve dans *Onéguine* comme dans la *Quatrième symphonie*, comme dans la *Pathétique*. Lenski amène un jour chez Mme Larina son ami Eugène Onéguine, et Tatiana, dès les premiers mots échangés avec lui, reconnaît en cet homme celui qu'elle attendait sans le connaître. Le soir venu, elle lui écrit, fait porter la lettre par sa nourrice. Le lendemain, quand toute la maisonnée est au jardin pour la cueillette des fraises, il vient, l'aborde d'un air glacial, et lui déclare qu'il n'est pas fait pour le bonheur, qu'il faut l'oublier... Quelques jours plus tard, au cours d'un bal, Onéguine délaissant naturellement Tatiana, s'amuse à exciter la jalousie de son ami Lenski en faisant la cour à Olga. Il n'y réussit que trop, et Lenski, furieux, l'injurie. Un duel est inévitable, et la rencontre a lieu au petit jour, près d'un moulin abandonné. Décor sinistre. Lenski est le premier au rendez-vous. Il songe à la stupidité de cette aventure. De sombres pressentiments l'agitent; mais Onéguine paraît, les témoins mesurent le terrain, chargent les pistolets, placent les deux adversaires et commandent le feu. Lenski tombe, tué net.

Des années passent. Comme Frédéric Moreau, Onéguine voyage, a d'autres amours, mais ne peut chasser de son esprit l'image de Tatiana. Un soir à Pétersbourg, chez un vieil ami retrouvé, le prince Gremine, au cours d'un bal, Tatiana apparaît : Gremine l'a épousée, et lui présente Eugène Onéguine. Il quitte cette maison, décidé à fuir. Mais il revient, attiré par une passion plus forte que la raison. Il revoit Tatiana seule, lui avoue la vérité; lui déclare son amour. Elle est troublée et finit par avouer qu'elle aussi l'aime. Mais elle se ressaisit : « Mon destin est tracé. J'appartiens à un autre... » Et comprenant qu'en effet tout le sépare désormais de celle qu'il aurait pu rendre heureuse en faisant son bonheur à lui-même, il part en courbant la tête...

La partition n'est ni sans grands mérites ni sans grands défauts. Souvent on songe à Massenet, plus souvent encore à Mascagni et à Léoncavallo, et cependant *Onéguine* date de 1877, alors qu'il n'était pas encore question de vérisme, alors que Massenet n'en était qu'au *Roi de Lahore*. C'est à Gounod que

Tchaïkovski doit ce qu'il y a de meilleur dans son style mélodique; mais Gounod n'est évidemment point responsable de ce qui incline le Russe vers le vérisme italien. Ailleurs c'est l'influence de Wagner qu'on relève, au moins dans le développement thématique de certains épisodes. Autre rapprochement avec Gounod : le quatuor du premier acte est calqué sur le quatuor de *Faust*, et fait de deux duos — Lenski-Olga, et Onéguine-Tatiana — qui se joignent et se séparent comme ceux de dame Marthe - Méphistophélès et de Marguerite - Faust. Mais au deuxième acte, la lettre est comme la ballade de Senta dans *le Vaisseau Fantôme*, génératrice de tous les développements qui vont suivre. Ceci n'empêche point Tchaïkovski d'avoir parsemé sa partition d'airs qui rappellent à l'auditeur que la scène est en Russie : les répliques de la nourrice, au deuxième tableau, les chœurs des paysannes pendant la cueillette des fraises. Et puis, surtout, on retrouve le Tchaïkovski de *Casse-Noisette* et du *Lac des Cygnes* dans les trois divertissements ou ballets qui font passer sous les yeux des spectateurs polonaises, hopaks, galops et valses.

L'ouvrage est admirablement présenté dans les décors et les costumes dessinés par Wakhewitch, et la mise en scène de M. Louis Musy est aussi ingénieuse que variée. L'orchestre dirigé par M. Jean Fournet fait merveille, et les danses réglées par M. Tcherkas sont fort plaisantes. Mais surtout les principaux rôles sont tenus par les meilleurs artistes de la maison, Mmes Geori Boué et M. Roger Bourdin dans Tatiana et Onéguine, M. Giraudeau dans Lenski, M. Xavier Depraz dans le prince Gremine, Mmes Solange Michel, Denise Scharleg, etc. Et les chœurs ont leur grande part dans le succès. Mais beaucoup pensent que tant de mérites eussent trouvé meilleur emploi dans *Le Prince Igor...*

ADOLPHE BOSCHOT. — Avec Adolphe Boschot, qui a succombé le 1er juin à une longue maladie, disparaît un des bons serviteurs de la musique, un historien et un critique de rare valeur, dont les ouvrages sur *Berlioz*, sur *Mozart*, sur les *Musiciens-Poètes*, dont les *Portraits de musiciens*, restent des modèles. Sa biographie de *Berlioz*, en trois volumes, est exhaustive : elle ne laisse rien dans l'ombre et éclaire chaque fait et chaque ouvrage du jour le plus juste. La tâche était particulièrement malaisée, Berlioz s'étant appliqué à tout déformer, non par goût du mensonge, mais par ce besoin d'illusion qui lui faisait transformer chaque événement désagréable en catastrophe, et la

moindre réussite en triomphe éclatant. Avec une patience jamais lassée, avec une méthode scrupuleuse, Boschot parvint à reconstituer jour par jour, parfois heure par heure, cette vie du plus romantique des artistes. Mozart ne lui doit pas moins, non seulement parce qu'il traduisit avec une méritoire justesse d'accents les livrets de *Don Giovanni* et des *Nozze* (ses versions sont au répertoire de l'Opéra et de l'Opéra-Comique), mais parce qu'il fonda, en un temps où Mozart était encore mal connu, sinon dédaigné, ravalé au rang de « petit maître » suranné, une Société Mozart dont la tâche fut de donner des séances mozartiennes. Et son petit livre intitulé *La Lumière de Mozart* reste un chef-d'œuvre de sensibilité pénétrante. Dans le domaine littéraire on lui doit une excellente étude sur Théophile Gautier, dont il a procuré une édition critique. Boschot qui était né à Fontenay-sous-Bois en 1871, avait été élu à l'Académie des Beaux-Arts en 1928, et succédait en 1937 à Ch.-M. Widor au secrétariat perpétuel.

René Dumesnil.

Guide de l'amateur de microsillon, par *Raymond Lyon* (Edit. du « Guide du Concert », Paris, 252, Fg St-Honoré). — Qui, aujourd'hui, parmi ceux qui aiment la musique, reste indifférent aux enregistrements permettant d'entendre, au moment qu'on le veut, les ouvrages préférés? Mais combien d'amateurs possédant une discothèque, ignorent tout de ce qui concerne l'enregistrement des sons et les appareils de reproduction? Il ne faut pas croire que cela est de peu d'importance : en se perfectionnant, disques et appareils sont devenus d'un maniement plus délicat si l'on veut obtenir d'eux tout ce que l'on est en droit d'en attendre. Le « guide » que publie M. Raymond Lyon donnera d'excellents conseils aux auditeurs et les aidera à préserver de tous accidents ces compagnons de notre vie que sont aujourd'hui les disques.

La musique dans l'éducation (Compte rendu de la Conférence internationale sur le rôle et la place de la musique dans l'éducation de la jeunesse et des adultes, tenue à Bruxelles du 29 juin au 9 juillet 1953. Publication de l'Unesco et Armand Colin, 350 p.). — Dans son exposé sur la philosophie de l'éducation musicale, par lequel s'ouvre le volume qui vient de paraître, Georges Duhamel remarque : « S'il s'agit de la lecture, de l'écriture, du calcul, la pédagogie passe outre aux capricieux penchants des écoliers. Un élève, quel qu'il soit, et s'il n'est point idiot ou malade, n'est jamais exempt d'apprendre à écrire, à lire et à compter. Je fais des vœux pour que l'enseignement de la musique soit obligatoire et pour qu'il donne lieu à des épreuves sérieuses, pour qu'il tienne ainsi une place dans le classement définitif des apprentis citoyens. La musique, en aucun cas, ne saurait être considérée comme une matière à option, c'est-à-dire une matière dont l'étude est facultative. C'est l'un des puissants moteurs dont disposent les pédagogues pour la formation d'une âme... » On trouve dans le recueil de documents que publie l'Unesco bien des preuves de la valeur pédagogique de la musique, mais on voit aussi tout ce qu'il reste à faire, et en France plus qu'en beaucoup d'autres pays, pour que cette valeur que l'on n'ose point nier, soit cependant acceptée comme une vérité indiscutable, consacrée et sanctionnée selon le vœu de Georges Duhamel.

Mozart, par *Marcel Brion* (« Artistes et Ecrivains », Amiot-Dumont, 300 p.). — Ce que j'écrivais il y a quelques mois en rendant compte du *Schumann* que venait de faire paraître M. Marcel Brion, je pourrais le répéter à propos de son *Mozart*. Une étude scrupuleuse, un travail critique, plein de prudence et de sagesse, une science qui ne

rejette point l'enthousiasme, mais qui a le don de la vie, toute la solidité qui fait les œuvres durables, tout l'agrément qui les préserve de prendre des rides, tel est ce *Mozart* nouveau : on a tant écrit sur le maître de Salzbourg qu'il semblait difficile de dire quelque chose qui ajoute rien à ce que nous savions. Mais tout est dans la manière d'éclairer un sujet si connu; et cette lumière renouvelle, en vérité nos connaissances, par le plaisir que nous prenons à suivre notre guide et à recueillir ses commentaires.

LETTRES GERMANIQUES

DE L'ART DE CONTER. — Il est traditionnel en Allemagne — sans doute l'avons-nous déjà dit — de ranger les œuvres littéraires dans trois grandes catégories : lyrique, dramatique et épique. C'est à cette dernière catégorie que nous voudrions consacrer cette chronique, à « l'art de conter ».

Il y a vingt ans, Robert Petsch publiait sur la question un ouvrage demeuré classique, *Wesen und Form der Erzählkunst* (Niemeyer Halle, 1934, 346 p.), dont il pouvait dire que c'était la première tentative pour expliquer l'art de conter, pour examiner ses bases et ses buts, ainsi que ses rapports avec le reste de la création littéraire; il y distinguait naturellement les « formes courtes », parmi elles la « nouvelle », et les « formes longues », au premier rang desquelles se place le roman. Aujourd'hui c'est à la « nouvelle » seule et à son histoire que s'attache Johannes Klein, Professeur à l'Université de Marburg, dans un ouvrage considérable, *Geschichte der deutschen Novelle* (Steiner, Wiesbaden, 1954, XII + 528 p. in-8°, relié 36 DM); cette première édition fut rapidement suivie d'une deuxième, qui est enrichie de développements nouveaux.

Si l'on oppose la définition de Littré faisant de la nouvelle un petit roman, qui convient pour la *Colomba* de Mérimée, et celle de Gœthe disant à Eckermann, le 29 janvier 1827 : « une nouvelle est-elle autre chose qu'un événement inouï qui est arrivé? », on aura une idée de la diversité des points de vue sur cette question. Nous possédons d'ailleurs en français un travail fort intéressant et qui mériterait d'être discuté : l'importante préface, dont Jean Fougère, qui sait conter, a fait précéder un recueil de ses contes sous le titre « La nouvelle, art d'avenir » (*Un cadeau inutile,* Albin Michel, 1953, 245 p., 480 fr.). Nous serions tenté de souligner surtout le caractère linéaire de la nouvelle, qui l'oppose au roman, mais il y en a d'autres. J. Klein, les fait surgir peu à peu, d'abord en étudiant sa « forme intérieure » et sa « forme extérieure » puis en la délimitant par rapport aux genres voisins : roman, récit, anecdote, farce, facétie,

légende (qui en allemand a un contenu religieux), conte, histoire brève, esquisse, ballade et drame. Autant de genres autant d'appositions, que l'auteur marque avec force. On lui reprochera d'être aussi catégorique, car dans ce domaine les conceptions ont souvent un caractère subjectif; on discutera ses opinions, mais cela même montre la valeur de ces 35 pages, qu'on ne pourra pas ignorer.

J. Klein aboutit à distinguer certains « types de nouvelles » que nous croyons utile de signaler au lecteur. Il y a d'abord les types fondamentaux ou originaux au nombre de trois : la nouvelle dont le contenu épique est comme tenu en main et dominé (C. F. Meyer, G. Keller, P. Heyse), la nouvelle à tension dramatique (Kleist), enfin la nouvelle lyrique (Eichendorff, Storm, etc.). Si l'on considère l'attitude de l'auteur par rapport à la vie on a d'une part et presque toujours la nouvelle tragique, d'autre part et beaucoup plus rarement la nouvelle humoristique (Keller et Raabe). Envisage-t-on la motivation, on voit au premier plan tantôt le caractère et tantôt le destin, souvent les deux à la fois, l'un provoquant l'autre. En dernier lieu on peut considérer la nouvelle d'un point de vue sociologique ou la situer dans le temps, ce qui met en relief le caractère unique de la nouvelle romantique.

Mais tout ceci — dont l'intérêt est incontestable — ne constitue pourtant que l'introduction à une histoire de la nouvelle depuis Gœthe jusqu'au temps présent. Pourquoi commencer par Gœthe? Parce que « l'histoire externe de la nouvelle allemande débute avec Gœthe, son histoire interne avec Kleist » (p. 33) et, ajoute l'auteur, Gœthe lui-même n'a dégagé que peu à peu sa conception de la nouvelle telle qu'il la réalisa vers la fin de sa vie dans « Novelle ». Comme il est peu d'auteurs allemands qui n'aient pas écrit de courtes nouvelles ou de petits romans en prose (parfois même en vers), c'est presque toute la littérature qui malgré quelques omissions défile. Une difficulté à peu près insurmontable se présentait : ou bien il fallait supposer connues ces innombrables nouvelles et se contenter de les caractériser au passage, ou bien il fallait les résumer toutes. C'est ce dernier parti qu'a pris J. Klein, au risque de grossir démesurément le volume et surtout au risque de noyer les idées parmi les récits. On lui a reproché ces résumés, ce qui était fatal; on n'a pas vu les commentaires qui les encadrent et qui sont un peu étouffés sous la masse des récits de récits; ils n'en existent pas moins et constituent réellement une histoire analytique de la nouvelle allemande.

« La nouvelle, art d'avenir », écrit Fougère, au moment même où d'autres proclament que le roman est mort, que son temps est

passé; si nous en croyons un compte rendu de presse, d'ailleurs fort bien fait, ce fut un des thèmes de la rencontre de janvier 1955 à Bad-Griesebach, où de jeunes romanciers français et allemands ont confronté les problèmes que pose dans les deux pays la situation « du roman et de son public ». Y a-t-il quelque chose de pourri dans le royaume de Balzac? Il y a au moins une crise si nous en croyons Wolfgang Kayser, professeur à l'Universität de Göttingen, auquel nous devions déjà entre autres un ouvrage classique sur « Das sprachliche Kunstwerk » (Francke, Berne, 1948, 438 p.). Il vient de publier chez Metzler, à Stuttgart, un petit livre, *Entstehung und Krise des modernen Romans* (1955, 35 p.) qui est plus riche de substance et de suggestions que maint gros volume. Partant du milieu du XVIII[e] siècle, époque où, en Allemagne, le roman ne passait pas encore pour une création poétique, il montre comment se constituèrent trois grandes catégories de romans. Mais au XX[e] siècle ce roman traditionnel fut considéré par les romanciers eux-mêmes comme conventionnel et il en est résulté une crise, à l'origine de laquelle nous trouvons Joyce et Virginia Woolf. Cela est exact, mais doit être complété; nous estimons personnellement que le cadre même du roman — nous dirions volontiers : la sphère à l'intérieur de laquelle le roman se meut — a éclaté sous la pression des idées bergsoniennes de temps et de durée. Il évoluait pour ainsi dire dans un milieu à quatre dimensions; il a dû soudain s'enrichir d'une quatrième, celle du temps. A la rencontre de Bad-Griesebach la romancière allemande Geno Hartlanb semble avoir émis une idée voisine. L'importance de cette notion est telle que nous nous permettons de sortir de notre domaine pour recommander les remarquables *Etudes sur le temps humain* de Georges Poulet (Plon, 1950), en particulier le grand chapitre sur Proust, l'homme qui est certainement à l'origine du roman moderne.

Un autre universitaire allemand, mais cette fois un spécialiste de l'Antiquité, s'est attaqué lui aussi au roman pour l'associer à l'idée de décadence; Karl Altheim a publié sous le titre *Roman und Dekadenz* (Niemeyer, Tübingen, 1951, 64 p.) un petit volume qui est le développement d'un travail publié par lui sous une forme raccourcie dans *Literatur und Gesellschaft im ausgehenden Altertum*, tome I. Il s'empresse de nous informer qu'il n'est pas un liseur de romans au sens habituel du mot, qu'il aborde la production romanesque par la voie de la théorie. Or il constate que le roman, qui depuis deux siècles a de plus en plus submergé la production littéraire, ne figurait même pas dans les poétiques classiques, dans celles d'Aristote ou d'Horace, de Malherbe ou de

Boileau (p. 9), qu'il échappe donc à toute règle et s'oppose sur ce point à la nouvelle (p. 20). Il n'hésite pas à expliquer son succès par le fait que le romancier excella toujours dans l'art de présenter, à une période de décadence, une société en voie de décomposition; cela explique du reste la fortune actuelle du roman (p. 21).

On ne manquera pas de faire à cette thèse, présentée avec érudition, des objections valables. Ce qui nous paraît le plus important c'est l'opposition que, d'après G. Lukács, Altheim établit entre l'épopée et la tragédie d'une part, qui ont une forme « fermée », et le roman, catégorie épique à forme « ouverte ». N'est-ce pas en effet justifier le roman, seul capable d'accueillir le monde moderne dans sa complexité, seul en état d'exprimer tout ce qu'il comporte de mouvant et de révolutionnaire? Le chaos ne saurait être contenu dans les limites de l'œuvre théâtrale ou de lyrisme, le roman seul lui prête une voix.

L'avenir est-il à la nouvelle ou au roman? Aux deux sans doute, car s'il est exact que le roman traverse une crise, il est non moins évident qu'il cherche sa voie et nous l'avons montré en rendant compte de plusieurs romans allemands : pourquoi ne la trouverait-il pas?

J.-F. Angelloz.

La mort de Virgile, par *Hermann Broch*, trad. d'Albert Kohn (Gallimard, 1955, 445 p., 950 fr.). — Après avoir signalé aux lecteurs *Die Schlafwandler*, nous voulions attendre que le Rhein-Verlag, Zürich, ait achevé la publication des œuvres complètes de Broch pour étudier dans son ensemble un écrivain à peu près inconnu et sur lequel la critique n'a pas encore pu se faire une opinion. Mais la traduction en français du livre qui passe pour son œuvre majeure nous amène à sortir de la réserve, d'autant plus qu'elle pose le problème du roman.

Nous pourrions dire avec W. Kayser que nous avons là un « Figurenroman », où il n'y a qu'une grande figure, Virgile mourant; mais est-ce encore un roman? D'action point : le grand poète est revenu à Brindisi pour y mourir et nous vivons avec lui le jour de sa mort, un jour qui semble ne pas vouloir finir et se prolonge d'ailleurs par la survie de son œuvre. « Quatre grandes parties intitulées « L'arrivée », « La descente », « L'attente », « Le retour », placées sous le signe des quatre éléments : l'eau, le feu, la terre et l'éther. La plus longue et la plus importante, la plus vivante sans doute et la plus belle, est la troisième, où le poète s'entretient avec ses amis, avec son médecin, avec Auguste lui-même, auquel il finit par confier le manuscrit de l'Enéide, qu'il avait voulu détruire. On a raison de présenter *la mort de Virgile*, non comme un roman, mais comme une vaste méditation lyrique ». C'est une œuvre difficile, riche de beautés et admirablement écrite; on ne peut que féliciter A. Kohn d'avoir réussi une traduction digne de l'original.

Die Kirche und die Einigung Europas, par *J. Müller* (West-Ost-Verlag, Saarbrücken, 1955, 239 p., 1.900 fr.). — A une époque où l'on essaie de faire l'Europe, il est bon de dresser un bilan, de recenser ce qui dans le passé peut nous aider à préparer l'avenir. C'est par exemple la tâche à laquelle se consacra J. Müller, lorsqu'il entreprit d'examiner les efforts de l'Eglise pour l'unité et la paix du monde. Il en résulte un ouvrage très documenté, où nous pourrons puiser largement. Le livre, bien

imprimé et copieusement illustré, est présenté d'une manière parfaite; il fait grand honneur au West-Ost-Verlag, tout comme la «Festschrift» en l'honneur de Lohmeyer, que nous avions signalée, il y a quelque temps.

Reallexikon der deutschen Literaturgeschichte, par *de Gruyter*, Berlin, 1955, 2e édition, 1er fascicule, 96 p., 9,50 DM). — Tous les germanistes connaissaient et pratiquaient assidûment le grand « Reallexikon » qu'ils appelaient couramment du nom de ses deux premiers directeurs : « le Merker-Stammler ». Ils salueront avec enthousiasme la deuxième édition confiée à deux autres germanistes, Kohlschmidt et Mohr, et dont le premier fascicule va de Abenteuerroman à Aphorismus. C'est un répertoire savant, où l'on trouve de véritables études sur des sujets tels que les Académies (depuis l'Academia platonica fondée à Florence au XVe siècle et l'Académie française jusqu'à la « Deutsche Akademie für Sprache und Dichtung », créée à Hamburg en 1949), l'accent tonique, la littérature ancienne de l'Angleterre, de la « Saxe », l'influence de la littérature américaine sur la littérature allemande, l'anacréontique, l'emploi des mètres et strophes antiques dans la langue allemande, la poésie antiquisante, etc. Ces études savantes sont dues à des spécialistes comme Rehm, Kohlschmidt, Habermann, Krogmann, Baesecke, Betz, Oppel, Merker, Cysarz, etc. Nous avons donc un nouvel ouvrage de base qui doit figurer dans toutes les bibliothèques, car il ne fait pas double emploi avec les lexiques déjà existants.

Form und Innerlichkeit, par *Werner Kohlschmidt* (Francke, Berne, 1955, 269 p. relié, 8,80 fr. s.). — Dans l'excellente collection Dalp, le germaniste Kohlschmidt, maintenant professeur à l'Université de Berne et Co-Directeur du Reallexikon, publie comme contributions à l'histoire et à l'action du Classicisme et du romantisme allemand, des travaux dispersés dans différentes revues ou encore inédits : *Winckelmann und der Barock; Gœthes Nausikaa und Homer; Gœthes Pandora und die Tradition; Pandora II. Teil. Zur Deutung des Entwurfs; Klassische Walpurgisnacht und Erlösungsmysterium in Faust II; Der Wortschatz der Innerlichkeit bei Novalis; Nihilismus der Romantik; Die symbolische Formelhaftigkeit von Eichendorffs Prosastil; Leben und Tod in Stifters Studien; Wehmut, Erinnerung, Sehnsucht in Mörikes Gedicht.* Nous aurons l'occasion d'y revenir notamment lorsque nous pourrons envisager le problème posé par le titre même de l'ouvrage « Forme et intériorité ».

Hugo von Hofmannsthal, par *Theodor Heuss* (Wunderlich-Leins, Tübingen, 1954, 21 p.). — Lors des fêtes organisées par la station balnéaire d'Hersfeld le 3 juillet 1954, le président de la République fédérale allemande fut amené à prononcer une allocution importante en l'honneur du poète autrichien; c'est elle qui fait l'objet de cette publication. On la lit avec beaucoup d'agrément, on la relit avec grand profit, car sous son apparence simple et sa sympathique bonhomie on découvre maintes idées subtiles et une grande finesse de goût, une connaissance subtile de la littérature, spécialement de l'autrichienne, et un esprit européen.

Mit fremden Federn, par *Robert Neumann* (Desch, Münich, 1955, *Parodien*, 1, 263 p., *Parodien*, 231 p., 9,80 DM). — Nous avons signalé ici le recueil de « A la manière de... », publié par Armin Eichholz, sous le titre « In Flagranti ». Avec Robert Neumann, romancier très connu, nous avons un spécialiste du genre et même des genres, car ses deux recueils posent des problèmes théoriques, tels que ceux de l'imitation, de la caricature, de la parodie, etc. En fait, il a lui-même intitulé « Parodies » un choix des « A la manière de... », qu'il avait publiés jadis et le volume où il rassemble ceux qu'il composa récemment. Ajoutons qu'ils sont groupés sous des titres savoureux, que par exemple une imitation du « Also sprach Zarathustra » devient un chapitre de parodies bouffonnes terminé par une interprétation psychanalytique, qui est réellement « hénaurme ». Tout cela est savoureux, drôle et instructif.

Considérations intempestives, III-IV, par *Nietzsche*, traduction Geneviève Bianquis, Aubier, 1954, 303 p., 750 fr.). — Les éditions Aubier avaient déjà publié deux ouvrages de Nietzsche : *Ainsi parlait Zarathoustra*, et *Par delà le bien et le mal*. Voici maintenant une édition bilingue d'une partie des « Considérations intempestives »; nous y trouvons *Schopenhauer éducateur* et *Richard Wagner à Bayreuth*, c'est-à-dire deux des

textes devenus classiques pour les germanistes. Nous devons cette traduction et l'introduction à Mlle Geneviève Bianquis; qui tient de son maître anglais son intérêt pour Nietzsche. C'est dire que le lecteur dispose maintenant d'un texte commode et sûr; l'introduction aurait pu être plus importante, mais nous imaginons que Mlle Bianquis la réserve encore.

Gœthe. Elégies Romaines. Traduction de Mlle Bianquis (Aubier, 1955, 157 p., 420 fr.). — Il est très heureux que la Maison Aubier fournisse aux spécialistes et à tous les lecteurs une édition bilingue des *Elégies Romaines;* la traduction est également de Mlle Bianquis. Sans doute nous disposons déjà de plusieurs traductions dont certaines étaient même des transpositions poétiques. Ce que nous avons ici, c'est d'abord une traduction très sérieuse et souvent heureuse; c'est ensuite une introduction copieuse, qui porte non seulement sur les *Elégies Romaines* mais également sur le problème de l'Elégie. Il est donc normal — et nous nous en réjouissons — que les *Elégies Romaines* soient complétées par six autres élégies : *Alexis et Dora; Le nouveau Pausanias et sa petite bouquetière; Euphrosyne; Le Revoir; Amyntas; Hermann et Dorothée.*

Bertelsmann Jugend-Lesering. — Il nous faut saluer et louer comme elle le mérite une initiative récente de la maison Bertelsmann, à Gütersloh. Désireuse d'éloigner la jeunesse de la mauvaise littérature et de l'attirer vers la bonne, elle a créé pour ceux qui ont entre dix et vingt ans une espèce de « cercle de lecture ». Dans un bulletin trimestriel habilement présenté et copieusement illustré, elle leur offre le choix entre plus de cent livres, parmi lesquels ils trouveront des récits de voyage ou d'aventures, des romans et des ouvrages d'art, des albums pour enfants, dont l'intérêt, parfois même l'utilité, s'allie à la qualité. En voici deux de nature bien différente : *Bertelsmann Weltatlas* et *Das heitere Wilhelm Busch Hausbuch.*

Bertelsmann Weltatlas (496 p., relié, 7,80 DM). — Il y a peu d'ouvrages aussi faciles à consulter et qui rendent plus de services que les atlas de format réduit, qui sont presque des atlas de poche. Celui de Bertelsmann est d'une grande richesse : près de 500 pages, 197 cartes du monde entier dont 52 en plusieurs couleurs, 68 plans de villes et 77 cartes spéciales, un répertoire des villes principales avec près de 2.000 noms, un index comportant plus de 35.000 localités, des tableaux et des études bourrées de renseignements. Si l'on ajoute que le prix (spécial) est de 7,80 DM on admirera ce tour de force.

Das heitere Wilhelm Busch Hausbuch (398 p. in-8°, 1.600 ill., relié, 11,70 DM). — W. Busch (1832-1908) est pour les jeunes Allemands — et pour les autres — un classique de l'humour; ses histoires en vers dont les rimes ne sont pas toujours riches, mais souvent drôles, et les innombrables illustrations qui leur font escorte ont réjoui tous les lecteurs depuis qu'en 1856 il publia son célèbre *Max et Moritz.* L'album dans lequel Bertelsmann a réuni une douzaine de ces histoires célèbres commémore presque un centenaire et ce sont bien entendu les deux garnements qui ouvrent cet album.

Neue deutsche Hefte (Bertelsmann, Gütersloh, le n° 3 DM). — Poursuivant son effort pour faire alterner prose et poésie, études et critiques, les *Neue Deutsche Hefte* ont publié dans les n°s 10, 11 et 12 maints textes importants.

N° 10 : *Abschied von Wilhelm Furtwängler;* Paul Fechter : *Furtwängler dirigiert;* Karla Höcker : *Was gehen den Hörer die Bewegungen des Dirigenten an?;* Gustav Hillard : *Gerichtstag. Erzählung;* Günther Steinbrinker : *Gedichte;* W. E. Süskind : *Die Haltung von Literatur und Kunst* 1918-1945; Karl Eugen Gaß : *Aus einem Pisaner Tagebuch;* Werner Helwig : *Der unvernichtbare Liebhaber. Neugriechisches Märchen;* Ilse Mohlzahn : *Schneekönigin. Gedicht;* Hilde Hermann : *Große deutsche Familien, VII. Die Gurlitts;* Herbert Günther : *Matisse, die « Sonne der Côte d'Azur »;* Ernst Wilhelm Eschmann : *Architektur und Industriekunst, Notizen zu einer Ausstellung;* J. G. Chassidismus, *Gnosis, Christentum;* Helene Lahr : *Aus der Werkstatt des Lyrikübersetzers.*

N° 11 : Johannes Weidenheim : *Stunde der Geburt, Erzählung;* Heinz Piontek : *Gedichte;* Roman Freitag : *Dialektische Aphorismen;* Franz Rosenzweig : *Die Grammatik der Schöpfungsgeschichte;* Paul Fechter : *Der siebzigjährige Guardini;* Ortrud Stumpfe : *Die Rechtfertigung des Märchens;* Einar Halvid : *Das Schatzhaus der Toten;* Hilde Hermann : *Große deutsche*

Familien. VIII. Die Gmelins; Albert Arnold Scholl : *Das Luziferische in der modernen Kunst;* Lothar Heffter : *C. F. Gauß zum 100. Todestag;* J. G. : *Wird die Philosophie wieder Magd?;* Eugen Skasa-Weiß : *Der Puppenspieler und das Tier.*

Nº 12 : M. Y. Ben-gavriel : *Zwischen Mittag und Nacht;* Hermann Hakel : *Gedichte;* Heinrich Weinstock : *Realer Humanismus u. d. Jahrhund. der Halbheiten;* Immanuel Kant : *Allzumenschliches. Aphorismen;* Paul Fechter : *Hans Grimm zum achtzigsten Geburtstag;* Claus Westermann : *Wort und Dichtung im Neuen Testament;* Eduard Plietsch : *Schott, ein verkanntes Genie;* Max Pechstein : *Mein Südseeparadies;* Sophie Rogge-Börner : *Gedicht;* Eugen Rosenstock-Huessy : *Raumzeit oder Zeitraum;* Werner Wilk : *Fütterung der Nachtigallen;* J. G. : *Das « Unheil » der Christianisierung;* Hans Egon Holthusen : *Musik der Saison.*

Merkur (Deutsche Verlags-Anstalt, Stuttgart, le nº 2,50 DM). — Au nº 86 (avril 1955), qui est très varié, figurent Schlumberger (Jean) : *Kardinal Retz;* Joseph Liegle : *Der Zeus des Phidias;* Federico Garcia Lorca : *Sang von der Zigeuner-Seguidilla;* Karl Korn : *Journalistische Lehrjahre;* Heinz Piontek : *Gedichte;* Kurt Kusenberg : *Die Weissagung. Erzählung;* Helmut Schelsky : *Die gelungene Emanzipation;* Gisela Uellenberg : *Die Erfindung des Bösen;* Erwin Walter Palm : *Zur modernen spanischen Dichtung;* Clemens Podewils; *Die Herkunft ist das Schicksal;* Wolfgang Wieser : *Die Natur und der Mensch;* Adama van Scheltema : *Atlantis gefunden?*

Deutsche Rundschau (Baden-Baden, le nº 1,80 DM). — Au nº 4 (avril 1955) : Philip-Noel-Baker, M. P. : *Weltaufrüstung und Weltabrüstung;* Kurt Kersten : *Die industrielle Umwälzung im amerikanischen Süden;* Werner G. Krug : *Der Wirsengrund und die Apartheid;* Sverre Hartmann : *Zwischen Staat und System;* Rudolf Pechel : *Hanna Solf zum Gedächtnis;* Wilhelm Röpke : *Alexander Rüstow; zum 70. Geburtstag;* Burghard Freudenfeld : *Die Sorbonne in München;* Wilhelm Sternfeld : *Der abenteuerliche Fund des Codex Sinaiticus;* Edgar Hederer : *Die Atomisierung in der modernen Kunst;* Hermann Lenz : *Sümpfe;* Hermann Uhde-Bernays; *Um Stefan George und Karl Wolfskehl;* C. F. W. Behl : *Julius Bab;* Bonnanensis : *Der Bundestag vor dem Bildschirm;* Rudolph Wallfried : *Zu spät;* Hugo Hartung : *Die Braut von Bregenz;* Hans Rudolf Hilty : *Der Turm.*

Deutsche Vierteljahrschrift. Metzler Stuttgart, le nº 8,50 DM). — Portant sur plusieurs pays et sur toute la durée de la littérature allemande, le nº 2 de 1955 réunit : Gerhard Hess : *Wandlungen des Gesellschaftsbildes in der französischen Literatur;* Wolfgang Metz : *Karolingische Güterinventare als Quelle zur Geschichte der althochdeutschen Hermeneumata;* Otto Höfler : *Die Anonymität des Nibelungenliedes;* Theodorus van Stockum : *Die kirchlich-religiöse Lage in den Niederlanden um 1700 im Spiegel eines deutschen Aufklärers des 18. Jahrhunderts;* Wolfgang Schadewaldt : *Zur Entstehung der Elfenszene im 2. Teil des Faust;* Anni Carlson : *Das mythische Wahnbild Richard Wagners;* Paul Requadt : *Sprachverleugnung und Mantelsymbolik im Werke Hofmannsthals.*

Euphorion. (Winter, Heidelberg, le nº : 10 DM). — Le nº 2 de 1955 comporte deux articles sur le moyen âge : Rainer Gruenter : *Der paradisus der Wiener Genesis;* Günther Jungbluth : *Das dritte Kreuzlied Hartmanns. Ein Baustein zu einem neuen Hartmannsbild;* et une étude de Adolf Beck : *Die Krisis des Menschen im Drama des jungen Schiller.* En outre il publie une bibliographie très importante sur Stifter, due à Erik Lunding.

Studium Generale (Springer, Berlin, le nº 6,60 DM). — Le nº d'avril 1955 est comme les nºs 10 de 1954 et 1 de 1955 consacré au problème du style avec W. J. Revers : *Uber das Problem des Stils im persönlichen Lebenslauf;* J. O. Fleckenstein : *Stilprobleme des Barock bei der Entdeckung der Infinitesimalrechnung;* J. Müller-Blattau : *Der Begriff des Stils in der Musikgeschichte;* M. Thiel : *Der philosophische Stil;* K. V. Fritz : *Tragische Schuld und poetische Gerechtigkeit in der griechischen Tragödie, I. Teil.*

Etudes germaniques (I. A. C., 10, rue de l'Eperon, Paris, le nº 250 fr.). — Dans le nº 1 de 1955 deux articles, l'un de G. Pauline : *« Eine Meerfahrt »* d'*Eichendorff* et l'autre sur *Ernst von Salomon*, son milieu, ses idées, ses récits, par Pierre Paul Sagave; deux notes : *Angelus Silesius* par Henri Plard; *La saison rilkiéenne*, par Claude David; une longue chronique sur le roman par Jacques

Martin : *Le roman dans l'Allemagne de l'Ouest*, et une importante bibliographie critique.

Allemagne d'aujourd'hui (Presses Universitaires de France, le n° 150 fr.). — Le n° 2 1955 comprend de copieuses chroniques, six articles importants sur la Lufthansa, le cinéma, la vie universitaire et sociale, etc., et en outre : *Portrait d'un savant allemand : Werner Heisenberg;* Jacques de Ricaumont : *Annette Kolb, citoyenne de l'Europe; Un deuil des lettres allemandes : Plievier;* Albrecht Goes : *Une journée à Vézelay;* Edmond Vermeil : *Réflexions sur l'histoire de la République de Weimar.*

Documents (S. P., 81 528, BCM « C », Paris, le n° 50 fr.). — Il y a de tout dans le n° 4 (avril 1955) en particulier, Otto Hahn : *Cobalt 60;* Werner Heisenberg : *La recherche nucléaire en Allemagne;* Georg Schneider : *Le retour d'Otto Strasser;* Dieter Cunz : *Les Germano-Américains;* A. Wiss-Verdier : *Theodor Plievier;* Geno Hartlaub : *Le commandant et sa fiancée (nouvelle);* Ludger Westrick : *Pour une étroite coopération économique avec le monde arabe; La voix des ambassadeurs arabes à Bonn; L'amitié germano-iranienne*, etc.

LETTRES ANGLO-SAXONNES

QUELQUES ROMANS RECENTS. — Ces derniers mois sont arrivés au *Mercure* plusieurs romans dont deux sans doute seront traduits, leurs auteurs étant classés chez nous, et dont tous méritent de l'être pour des qualités qu'on va tenter de dégager.

Le premier paru est *The Mountain and the Molehill*, par H. Croome (London, Chatto, 1955, 221 p., 12/6). Temps : 1922. Lieu : l' « Ecole libre » pour jeunes filles, isolée dans un beau paysage des Préalpes suisses. L'action principale se noue et dénoue entre Marie Boissier, directrice de l'école, et une « nouvelle » de quinze ans, fille orpheline d'une ancienne collègue de Marie qui fut sa meilleure amie. Mais cette amie s'était mariée, tandis que Marie refusait l'amour pour se consacrer à son œuvre d'éducatrice. Cette directrice est le personnage le plus réussi du livre. Elle n'est pas seule de son type dans la littérature. Mais, dans cette série, elle a sa marque individuelle. C'est une de ces personnes à mission, que la convention ou l'instinct masculins fait automatiquement qualifier de redoutables. Sa distinction intellectuelle et morale mérite mieux que cela. Française, elle a subi le contre-coup de 70 et voulu contribuer à bâtir une jeunesse, un type de femme neuf et énergique. Une de ces personnes décidées à faire aux autres, comme disait Hugo, un bien épouvantable. On ne voit pas absolument pourquoi elle a choisi de le faire en Suisse, excepté qu'elle y recrute aisément une clientèle venue du monde entier. Clientèle riche, la chose va de soi : même si le personnel est mal payé, ces éducations-là coûtent cher. Marie séduit, domine, exige des autres autant que d'elle-même, en chef-né. Un esprit nécessairement convenu cristallise et entraîne ces jeune filles à l'âge de l'allégeance enthou-

siaste. Il règne un entraînement spartiate, non très sain, dans ce milieu aussi soustrait que possible au monde extérieur qui pourrait susciter la diversion ou la réaction. A l'Ecole « libre », rude est la formation du corps et celle de l'esprit : douches glacées, galvanisme du chant de masse, des longues marches, du sac pesant. Si l'on faiblit devant le travail (dans un pareil milieu d'élèves les exigences de Marie sont à la limite de la vraisemblance), — eh bien, *débrouille-toi,* car on les tutoie. La volonté peut y gagner. La liberté? Les élèves en ont plutôt la persuasion. Comment seraient-elles vraiment libres dans l'espionnage, la délation, la coalition de toutes — même si l'intention est bienfaisante — contre l'individu tant soit peu rebelle? Ce côté d'une vie conventuelle, en foyer clos où s'attisent les petites passions d'une communauté de femmes, est très bien mis en lumière. Le drame est dans le heurt de Marie contre un esprit d'une trempe égale à la sienne, d'abord passionnément dévoué et idolâtre, puis détaché par l'incompréhension, la méconnaissance, l'erreur que favorise un accident absurde. Ce qui se passe entre la femme forte et la petite Sara ressemble à l'épisode de l'*Orme du mail* où Firmin Piédagnel est rejeté par l'abbé Lantaigne aussi intègre, intransigeant et maladroit que Marie Boissier. Marie reconnaîtra que le mensonge entretenu par elle au cœur de sa pension tient au fanatisme d'une volonté impérieuse, et que son œuvre ainsi viciée échoue. Est-ce vraisemblable? Son âme est assez haute. Et puis elle passe par une terrible alerte : Sara tente de se tuer. C'est la moins bonne partie du livre. Ces suicides d'enfants incompris sont trop touchants, mènent trop aisément à la catharsis. Je n'en ai pas moins été frappé par cet auteur dont je ne connaissais rien.

De P. H. Newby non plus, auteur de *The Picnic at Sakkara* (London, Cape, 1955, 239 p., 12/6), je n'avais rien lu. Il ne révolutionnera pas la littérature anglaise, et certes il n'y prétend pas. Son écriture est claire et stimulante, avec le talent de faire parler chacun selon son caractère. Il n'est pas obsédé par les grands problèmes du cœur. C'est un curieux de psychologie étrangère, un ironiste plus sensible à la comédie qu'à la tragédie. Dans ces limites, il a écrit un très bon roman; je veux dire qui informe et fait réfléchir tout en amusant honnêtement.

Nous sommes au bon vieux temps proche encore du nôtre, dans l'Egypte de Fouad ou de Farouk. Perry, professeur à l'université du Caire, donne des leçons d'anglais à une Excellence, Toureiya Pacha. La femme de Toureiya, princesse de sang royal, a survécu à plusieurs maris. Elle sait, toujours belle, se faire aimer

à soixante-dix ans : antique monstre coquet, despotique, bas-bleu, doué de plus de bon sens et de détachement que de sympathie. Toureiya, plus falot, se distingue surtout par un égoïsme verni de savoir-vivre. Perry a laissé au pays Mary, sa femme. Elle annonce son arrivée en même temps que son intention de divorcer pour épouser un tiers avec lequel elle affiche une liaison en réalité imaginaire. Tout s'arrangera. On n'insistera pas sur ce fil de l'écheveau, qui ne va pas loin et n'a que la valeur d'une aimable distraction.

Toureiya, pensant qu'un rapport sur la vie besogneuse des étudiants intéresserait le roi, charge de l'enquête Perry qui prend ainsi, malgré lui, figure de leader ou de tribun et se retrouve en prison. Il en sera tiré par un de ses étudiants, Muaonaiya, membre de la ligue des Frères musulmans. C'est Muaonaiya, délégué par la ligue, qui tirera sur Perry au cours d'une excursion pique-nique à Sakkara, offerte au professeur par les étudiants reconnaissants. Il le rate. Pour éviter un scandale, et avec la complicité de Perry qui ne lui veut pas de mal, il camoufle la chose en tentative de suicide. Perry et sa femme sont persuadés de rentrer en Angleterre.

Voilà l'intrigue. Elle a surtout le mérite de soutenir l'intérêt. Pour le stimuler, il y a d'autres moyens dont les moins graves, non les moins sérieux ni les moins actifs sont des effets comiques parfaitement au point. Comique de situation quand Perry se trouve malgré lui, comme Charlot dans les *Temps modernes*, à la tête d'un cortège d'étudiants, porté en triomphe sur leurs épaules et cueilli par la troupe qui marche contre eux. Pure bouffonnerie quand Perry, myope, croyant que le camion où il est embarqué traverse un pont et que le soldat qui le jette par-dessus bord veut lui faire prendre un bain dans le Nil, quand Perry donc hurle et se pince le nez et que... « Si certain était-il d'une longue chute dans le fleuve que le trottoir, quand il atterrit, le secoua comme une bombe. » Je n'ai pas honte de trouver cela fort drôle, avec pour caution le plongeon de ce Charlot que tout le monde admire, dans les mêmes *Temps modernes*. Ne ris pas si tu veux, parterre. Comique de mots et de caractère quand Mary, croyant que son mari a voulu se détruire, téléphone à la princesse dont les potins sont la friandise et que son Altesse captivée répond : « Essayé, dites-vous? L'arme ne fonctionnait donc pas bien? »

Le comique — de situations, de mots, de caractère — va beaucoup plus loin et se confond avec la psychologie de l'indigène pour donner au roman son intérêt le plus solide. Newby fait

jouer un rôle continuel aux étudiants, xénophobes et toujours en rébellion contre l'autorité, vains, colères, instables comme des enfants, soucieux de ne pas être inférieurs aux Anglais, de se montrer gentlemen et civilisés. A un moment délicat Perry leur propose de vider une querelle par une course à dos d'âne au lieu de le faire par les armes. Adopté d'enthousiasme : « C'est tellement mieux, plus gentleman, c'est bien plus civilisé et cultivé, une course d'ânes! »

Celui qui parle ainsi, Muaouaiya, l'étudiant qu'on a vu tout à l'heure, est le plus flamboyant, le plus séduisant personnage du livre; celui qui résume le mieux ses camarades, compatriotes et congénères. Elevé à sa situation d'intellectuel, par un heureux hasard, des chemins de fer où il était à sa place, il part d'un grand éclat de rire pendant une conférence de Perry, à l'un des moments les plus pathétiques d'*Othello*; l'astuce l'Iago le ravit; il trouve que Shakespeare a manqué sa pièce en ne lui faisant pas séduire Desdémone. Il s'institue le garde du corps de Perry, le protège théâtralement, mais lui tirera dessus par amour-propre blessé.

On plonge à la suite de Newby dans un grand mystère : l'incompréhension réciproque de l'Orient et de l'Occident (tout le monde à ce sujet a évoqué le *Passage to India* de Forster). Pour y plonger gaiement et pittoresquement, on ne va pas moins loin. Si l'on cherche une idée encore plus générale, ce serait celle de la vérité ambiguë, des malentendus universels et bienfaisants. Certains nous font palpiter avant de tourner bien. Toujours ils apportent l'harmonie. Après le pseudo-suicide manqué, Mary se jette au cou de son mari : « Oh, Edgar, je n'aurais jamais cru à pareille stupidité. Vraiment, je ne soupçonnais pas que je comptais à ce point pour toi. »

Il ne s'agit pas de savoir si la vérité est triste, mais d'en reconnaître les incertitudes et les drôleries, et que, selon le mot de Valéry, l'accord n'est le plus souvent que le fruit heureux d'une erreur. Cette tragédie, cette clairvoyance, ce parti pris de ne pas s'arrêter au tragique, sont peut-être dus au soleil d'Egypte : « Quand le soleil brille, dit Toureiya, on a chaud, on est bien. On est comme un enfant. Malgré tout ce qui peut arriver, pourquoi donc aurait-on envie de mourir? » *Werther*, ou même *Antoine et Cléopâtre*, sont à des torrents d'années-lumière. Newby a l'appétit de la vie, dont il ne laisse passer aucun petit détail sans en jouir : la liesse contagieuse d'une belle matinée dans le désert, l'odeur de sueur aigre des étudiants mutinés, « le curieux parfum de bouc de la poussière soulevée par leurs piétine-

ments », le goût délectable de la canne à sucre et des bonnes choses que le gentleman égyptien mange en wagon comme un vulgaire Français de 3ᵉ classe. Notre époque aimerait-elle trop prendre son plaisir tristement pour partager ces innocentes récréations?

Voici plus grave. Voici le temps de relire la trilogie dont il a été rendu compte ici à mesure qu'elle paraissait (*Prisoner of Grace* et *Except the Lord*, par J. Cary), et qui vient de se terminer sur *Not Honour More* (London, M. Joseph, 1955, 223 p., 12/6). Je n'ai pas relu les deux premiers, ayant présents à l'esprit les trois protagonistes : Chester Nimmo, fils du peuple, politicien qui se pousse par le radicalisme piétiste et finit pair du royaume; Jim Latter, jeune officier pauvre; Nina, cousine de Latter qui la séduit, la laisse épouser à Nimmo sans jamais cesser de l'aimer, l'épouse à son tour beaucoup plus tard. Leur histoire triangulaire tourne autour de la femme douce, désirable, désireuse de faire plaisir, fidèle à l'instant par phases et mues, placée entre deux hommes qu'elle trompe l'un par l'autre, l'un après l'autre. Jeux de l'amour et de la politique, ces incidents sont la gravure en pleine vie de trois âmes dans leurs révolutions personnelles et leurs gravitations réciproques. Le grand intérêt, à part l'arrière-fond de politique contemporaine, c'est la présentation multiple des caractères : tels qu'ils se voient, définis jusque par leurs aveuglements, leurs complaisances, leurs illusions; tels que les autres les voient ou se les forgent. Dans chaque livre, l'un a la parole : Nina dans *Prisoner of Grace*, Chester dans *Except the Lord*, ici Latter. Quels sont-ils? Le critère existentialiste serait trop simple. Nina est plus ondoyante que compliquée, il est vrai. Ces femmes tellement femmes, ces femmes par excellence seraient la plus haute réussite de Cary s'il n'entrait pas également dans ses personnages masculins. Sachant à ce point les faire parler selon leur nature tranchée, on s'étonne qu'il n'ait pas écrit pour le théâtre.

Le pauvre Latter, individualiste à tous crins, inadapté, « asocial », se fait à lui-même sa loi d'honneur et tue sa femme comme un Othello. Le titre pourrait être la parole du More : « C'est la raison, mon âme. » Certainement pas « Odi et amo ». Cary a choisi de rappeler ces deux vers de Richard Lovelace : « Je ne pourrais, chère, t'aimer tant, si je n'aimais pas l'honneur davantage. » En effet l'amour et l'honneur, l'amour parce que l'honneur, se mêlent et se combattent chez Latter. Il paie. Chacun dans cette histoire paie comme il l'a mérité. Pathétique est la mort de Nina et de Latter, grotesque celle de Nimmo.

L'ironie de Cary est trop sereine pour qu'il prenne parti. Je ne saurais demeurer à cette hauteur. Je hais Nimmo, j'aime Nina et j'aime Latter, comme un enfant si l'on veut.

Il y a longtemps qu'on n'avait parlé ici de Miss E. Bowen. Son avant-dernier roman, *The Heat of the Day*, est vieux de six ans. Le dernier, *A World of Love* (London, Cape, 1955, 224 p., 10/6), a dû être écrit à loisir. Si l'on n'a pas quelque chose à dire, on ne publie pas à si long intervalle. Quel est donc le dessein de l'auteur?

Raconter une histoire? A peine. Il y a une donnée : Antonia offre tous les traits d'une vieille fille vaguement besogneuse, fardée, désordonnée, un peu dipsomane, propriétaire d'un manoir délabré du comté de Cork en Irlande qu'elle afferme à un couple marié par elle et installé là pour prix de ce mariage. Les fonds imprécis dont elle dispose lui permettent d'aider Fred, cousin sénestre, Lilia et leurs deux filles, Jane (dix-sept ans) et Maud (un diablotin, l'un des personnages les plus consistants), et d'alterner les séjours à Londres et à Montefort. La découverte d'un paquet de lettres impose soudain à ces vivants d'après la deuxieme guerre la présence d'un cousin, Guy, tué à la première. Jane fixe sur ce mort son attente de l'amour. Ainsi préparée, elle accueillera un monsieur à l'aérodrome sur la prière d'une hoberelle nouvelle riche, Lady Latterly, qui s'est toquée d'elle. Il débarque.

« Leurs yeux se rencontrèrent.

« Ils n'eurent pas plutôt regardé qu'ils s'aimaient. »

C'est la fin du livre, résumé dans ce qu'il a de plus extérieur. Si l'intrigue surtout importait à l'auteur, Lady Latterly aurait pu mener le jeu et gouverner le destin de Jane, comme eût pu le faire également Lob dans le *Dear Brutus* de Barrie. Toute pittoresque et drôle qu'elle est, elle demeure hors de ce jeu. Pour définir un art romanesque aussi peu convenu que celui d'E. Bowen, aussi difficile à enfermer dans les catégories familières, on s'en tire aisément par les termes de poésie, de musique et d'impressionnisme. Pourtant il y a un sujet : l'éveil et la cristallisation, chez une adolescente, d'un monde encore en sommeil. Le titre le dit. L'épigraphe le précise, empruntée à Traherne, le mystique du XVII[e] siècle : « Il y a en nous un monde d'amour pour quelque chose, bien que nous ignorions ce que ce peut être au monde... Ne vous sentez-vous pas attiré par l'attente et le désir de Quelque chose de Grand? »

L'attente : voilà l'essence de cette histoire qui n'en est pas une, de cette suite analytique, de cette collection stationnaire

d'états dont Guy forme le centre, par rapport non seulement à Jane, mais à Antonia et à Lilia. C'est un prélude. Pour Jane, à l'amour et à la vie. Pour Antonia, au néant d'un avenir qui, dit-elle, est en soi son seul bien désormais. Pour Lilia, autrefois ravissante, aujourd'hui grosse blonde flétrie et négligée de son mari, peut-être à une chance de vie conjugale plus sérieuse. Et encore. Peut-être va-t-elle, avec Fred, continuer à flotter sans but ni signification, n'ayant pour se justifier que leurs deux enfants — comme toujours.

Ce qu'il y a de plus actif dans ce prélude, c'est une suite de découvertes, quelques révélations imprévues, notamment sur Antonia; quelques réponses graduelles à des questions irritantes; quelques émersions hors d'un mystère interstitiel dont la puissance d'envoûtement sur le lecteur mesure la plus ou moins grande réussite du livre.

Mystère à la tension soigneusement entretenue. Suggéré par les mots. Présent dans les choses, dans les esprits, dans les situations. Il paraît difficile de mieux épaissir une atmosphère d'été, de paysage à l'immobilité d'étuve. C'est « l'air assoupi de sommeils touffus », décomposé et recomposé pendant des dizaines de pages. C'est la dissolution du monde visible par des procédés dont l'un des plus persistants est la métaphore animiste. Aussi la présence du passé et de la mort : une harpe brisée, des sachets, une robe à volants, une odeur de moisi, la vieille malle dans un grenier, de vieux portraits. La chair raisonnante voudrait savoir à qui les lettres s'adressaient, quel homme était Guy. On saura seulement à qui elles ne s'adressaient pas, et peu importe.

Deux questions se posent en définitive. En premier lieu, les éléments du livre forment-ils un tout, ou demeurent-ils épars, si admirables que soient l'art et le style de l'écrivain? Sont-ce des morceaux de bravoure, ou un exemple suggestif de sensibilité exceptionnelle que l'on suit en oubliant de discuter? Dans le détail, la pensée est condensée, compulsive, captivante, sincère et servie par une expression de virtuose. Mais l'aventure spirituelle de Jane force-t-elle la créance? L'atmosphère d'étranges fantasmes, est-ce artifice, vérité, possibilité? C'est l'autre question. A chacun de répondre. Je suis plus disposé à m'y laisser aller que dans tel récit d'E. Bowen — *The Donon Lover* — où, s'il m'en souvient bien, est suggérée la présence matérielle de l'esprit. Même ici, cependant, sur le plan de l'analyse psychologique, le lecteur paraît devoir y mettre du sien. Il y faut « cette suspension volontaire de l'incrédulité » qui, selon Coleridge, « constitue la foi poétique ». Ou encore la capacité para-

doxale de négation ou de refus dont parle Keats, état où « l'homme est capable d'admettre les incertitudes, les mystères, les doutes, sans s'irriter à chercher les faits et la raison ». Cette faculté, disait Keats, est indispensable au Réalisateur. Elle l'est, dirons-nous, au producteur et au consommateur, à l'artiste et à celui qui lit ou contemple. *A World of Love* pose un problème capital dans l'ordre de l'art et dans celui de la religion. Quel que soit l'accueil qu'on lui fera, c'est beaucoup. Elizabeth Bowen vit sur les sommets. Sa vision, sa technique sont sans pareilles. Chicanera-t-on sur l'adhésion? La question ne se pose que pour les talents indiscutables.

Jacques Vallette.

Les aventures de Joseph Andrews, par *H. Fielding*, trad. Netillard et Vigroux (Paris, EFR, 1955, 390 p., 680 fr.). — **L'expédition d'Humphry Clinker**, par *T. G. Smollett*, trad. Giono et d'Ivernois (Paris, NRF, 1955, 411 p., 950 fr.). — Richardson a établi le roman en Angleterre. Le genre a été développé par Fielding et Smollett. Tous deux, dans des tons différents, ont décrit l'Angleterre de leur temps. Celui-ci n'est pas tout à fait le même; *Joseph Andrews* date de 1742 et *Humphry Clinker* de 1771. Le même intérêt de sujet documentaire s'attache à l'un et à l'autre : la vie des mêmes classes vers le milieu du siècle. La forme, la portée sont différentes et procèdent de génies prononcés fortement. Fielding raconte, avec l'entrain et la liberté de Cervantes dont il se réclamait. Les personnages de Smollett écrivent des lettres, comme ceux de Richardson. Il y a dans le roman de Fielding plus d'intention socio-moralisante, et beaucoup de digressions qui sont de véritables essais; son Joseph échappe à une Mme Putiphar de la « haute », et le triomphe de sa vertu ne va pas sans dures épreuves. Dans *Clinker*, la rudesse de Smollett s'adoucit et se teinte d'humour : effet possible du soleil de Livourne sur le roman picaresque. On n'oubliera pas le pasteur Adams dont Fielding, ni le Bramble et le Lismahago dont Smollett ont enrichi la galerie des personnages-vedettes de haut goût.

Le rameau vert, par *W. Faulkner*, trad. Raimbault (Paris, NRF, 1955, 221 p., 500 fr.). — Il y a dans ces poèmes de jeunesse de Faulkner des thèmes et des images essentiels chez lui et qu'on retrouve dans l'œuvre en prose; souvent de caractère érotique dans les poèmes d'amour. A noter aussi une ironie qui peut attester l'influence de T. S. Eliot. La traduction est de bonne qualité. L'original est en regard, chose insolite et excellente.

Le colonel Lawrence, par *J. Béraud Villars* (Paris, Michel, 1955, 411 p., 900 fr.). — Sujet d'actualité, non encore traité avec pareille ampleur par aucun auteur français. Celui-ci veut en effet donner une mise au point de la biographie et de la personne du prestigieux T. E. L. Caractère aux aspirations doubles et génératrices de déchirements, Lawrence est à la fois un soldat (« le sacrifice et l'oubli de soi ») et un artiste (« l'égocentrisme »). Ajoutez-y la blessure originelle de sa naissance irrégulière, par laquelle l'auteur après d'autres accepte d'expliquer le malaise et le déséquilibre du personnage. Notre compatriote a lu tout ce qui est nécessaire à son travail : non seulement Lawrence et ses biographes (à part le livre d'Aldington trop récent pour qu'il en tînt compte), mais quantité de témoignages relatifs à l'arrière-plan historique du sujet. Il s'est entouré de renseignements oraux dus à ceux qui ont connu l'homme. Son livre intéressera à juste titre, même si l'on refuse la parenté de Lawrence avec Julien Sorel et Lucien Leuwen bien moins énigmatiques.

Le signe de Jonas, par *T. Merton*, trad. Tadié (*Ib.*, *id.*, 1955, 381 p., 750 fr.). — Le signe de Jonas, c'est le signe de la résurrection du Christ. « Le moine, en qui vit le Christ..., est un témoin et un symbole du royaume de Dieu. » Voilà les idées qui gouvernent ce récit de la vie, essentiellement intérieure, d'un trappiste entre sa profession et son ordination. On y verra

comment, voulant échapper comme le prophète à l'ordre divin, il y a été ramené, trouvant ainsi le bonheur et la paix.

Le vice-président, par *J. Marquand*, trad. Veillet-Lavallée (Paris, Amiot-Dumont, 1955, 424 p.). — Un auteur américain écrivit pendant l'entre-deux-guerres une monographie romancée d'une ville de son pays, « Middletown ». Le dessein de Marquand est aussi, en partie, de peindre, sur fond de sa ville d'origine, la jeunesse de son héros. L'autre partie du livre le montre, dans une banque de New-York, en concurrence pour le poste de vice-président de son affaire. De tout cela Marquand, auteur à succès, a composé une histoire très attachante.

Sonnets, par *W. Shakespeare*, trad. P. J. Jouve (Paris, Sagittaire, 1955, 188 p.). — L'essai publié par Jouve dans le *Mercure* de mai préparait sa version que voici des *Sonnets*. Jouve, comme Wordsworth, a des raisons de poète de les croire personnels. Browning avait des raisons de poète d'espérer le contraire. Laissons cela, et les énigmes agitées à l'occasion de ces poèmes. Ce sont eux qui importent. Ce qui ne peut laisser aucun amateur indifférent, c'est le parti qu'en a tiré leur dernier traducteur. Parti pris très lucidement, ce qui n'étonne pas de la part d'un artiste aussi volontaire, et à qui l'expérience a enseigné l'humilité des meilleurs. Il n'est pas sûr que « franciser » les *Sonnets*, ce qui ne veut pas dire les enrubanner ni les amollir, ne soit pas la plus satisfaisante façon d'être fidèle à leur forme anglaise consacrée et traditionnelle, si porteuse soit-elle de fougue concentrée (voyez ce qu'a fait Baudelaire du sonnet en français). Ce que j'en dis n'exclut pas la position inverse de Jouve. On ne saurait être exclusif en pareil cas. Sa prose savamment mesurée, injectée d'assonances, corsée d'archaïsmes, sa vue panoramique du texte, assurent à sa version une force et une unité de ton, une beauté et une existence fièrement originales, sans infidélité à l'original.

La coupe d'or, par *H. James*, trad. Clotz (Paris, Laffont, 1955, 601 p., 1.500 fr.). — **Les Européens**, par *H. James*, trad. Van Moppès (Paris, Michel, 1955, 236 p., 480 fr.). — De ces deux romans, le premier est l'un des tout grands de James, celui qui termine son œuvre et où s'épanouit son idée de la forme romanesque. La coupe d'or brisée symbolise le drame de Maggie entre son mari, Almerigo, et sa meilleure amie, Charlotte, maîtresse d'Almerigo avant son mariage et poussée vers lui, après, par les circonstances. Maggie n'est pas une victime comme la Milly des *Ailes de la colombe*. Son histoire n'est pas celle d'une renonciation, mais celle d'une innocence qui, conseillée par son amour et abdiquant son orgueil, devient capable de comprendre le mal. L'art de ce roman est consommé : les complications, le soupçon, les tourments qui se passent dans quatre cœurs (car Charlotte est mariée) sont peu à peu suggérés, ct l'atmosphère peu à peu alourdie jusqu'à devenir intolérable. L'antithèse Amérique-Europe existe aussi dans la *Coupe* sans en être le motif principal qu'elle est dans les *Européens*, un des premiers romans de James, écrit sur le mode souriant. Cette charmante comédie montre une famille de Nouvelle-Angleterre, puritaine, innocente et raffinée, accueillant deux cousins européens, frère et sœur cherchant fortune, et ce qui s'ensuit. Les portraits sont délicieux de finesse et même de complication.

Riding Lights, by *N. MacCaig* (London, Hogarth Press, 1955, 61 p., 7/6). — Ce poète mérite attention. Son idiome n'est peut-être pas sans en rappeler d'autres contemporains. Mais il a le sens du mètre et du rythme expressifs, un jeu étendu de motifs, et des images vécues, spontanées, qui s'y adaptent heureusement. C'est un esprit fortement caractérisé : sensible, méditatif, ingénieux, il semble que sa sensibilité ait besoin pour s'exprimer d'une armure intellectuelle, sans faire tort au pouvoir concret de ses peintures. Il est surtout hanté, dirait-on, de l'idée de la vie multiforme (voir son beau poème *Tapestry*) et des états divers où la personne se divise et se multiplie; de la capacité de se perdre et de se retrouver, soi et différent de soi, dans l'objet. Il fait ainsi retentir une note originale dans la poésie d'aujourd'hui.

The New Statesman and Nation, 28.5-25.6. — Séries : Nouvelles du monde; Arts, spectacles, BBC; Correspondance; Sagettes; Poèmes; Notre Angleterre; Concours (28.5-25.6). Victimes (4-25.6). *28.5 :* Heureux présages internationaux. Kenya et Mau-Mau. Yougoslavie. Situation ouvrière en Ruhr. Foi et raison.

Laski. *4.6 :* La grève. Leçon des élections pour le Labour. Plan de 5 ans en Inde. Nouveaux pauvres. Le débarquement. Racisme et logement. Examens. Fantaisie à Kitzbühl. Maupassant. *11.6 :* Atout russe. Eden gaffe. Crise du Labour. Lippmann découragé. Everest. Culture de l'herbe. Elisabeth et Cecil. *18.6 :* Pour éviter une autre grève. Un espoir pour le monde? Afrique orientale. L'action de Reuther aux E. U. Chio. Livres d'été. Vieilles maisons anglaises. Le bon anglais. *25.6 :* Frontières de la coexistence. Le Shadow Cabinet. Après les élections. Alcool et conduite. Villages indiens. Devenir bureaucrate. Dragon et vieille fille. Stendhal.

The Listener, 26,5-23.6. — *Séries :* L'économie; Bonnes manières (26.5-2.6). Arts, spectacles, BBC; Correspondance (26.5-23.6). La police; Les professeurs grecs et nous (2-9.6). Souvenirs d'un sexagénaire (2-23.6). Poèmes (9-16.6). Urbanisme; La poésie, par Auden (16-23.6). *26.5 :* Nouvelle politique russe. Blancs et noirs aux E. U. Ondes extra-courtes. Comment Hannibal a passé les Alpes. Shaw. Les rêves. Le logicien humoriste Schiller. *2.6 :* La classe dirigeante russe. Nepal. Lord Lugard. Paysages urbains. Wyndham Lewis. Un écrivain de théâtre. *9.6 :* Les grèves. Avenir du Vietnam. L'Europe rebâtie. Un règlement européen? Délinquance. Th. Mann. Mythologie des lacs. Au jardin. Sculpture gothique italienne. Livres d'été. *16.6 :* Peut-on s'arranger avec l'U. R. S. S.? Autriche. Allemagne. France-Algérie. Gladstone. Wittgenstein. Saint Boniface. *23.6 :* Exportations britanniques. Révolte argentine. Grèves à Singapour. Mau-Mau sur la défensive. La loi et l'ordre. Artistes du XVIIe siècle à Rome.

English, Spring 55. — Dampier le corsaire. Nature de la poésie. Enseignement de la littérature. Une nouvelle. Poèmes. Comptes rendus.

The Hudson Review, Spring 55. — Cantos 86 et 87 de Pound, et autres poèmes. Monstre gai II. Nouvelles. Poésie métaphysique. Clare. Strindberg. Stravinsky-Auden. Poésie de l'époque Soung.

The Poet, n° 11. — Petite revue poétique, indépendante de la mode, visant à la qualité; témoignage sympathique, et de valeur, en faveur du spirituel.

La revue des lettres modernes, avril 55. — Inspiration rhénane d'Apollinaire. Gœthe et Valéry. Conflits et contradictions de Dos Passos (bonne présentation de G. A. Astre). Le Faust de Gœthe (C. Dedeyan).

Etudes anglaises, avril-juin 55. — Architecture anglaise du XVIIe siècle (H. Lemaitre). Un poème de Marvel (E. H. Emerson et P. Legouis). Beckford et Byron (A. Parreaux). L'enthousiasme religieux (P. Janelle). Titres de poèmes anglo-saxons (F. P. Magoun). — J. V.

ITALIE

LE CHAOS DU TRIPOURUN. — Ce titre, que je mets fidèlement en français, est celui d'un poème macaronique du XVe siècle, par lequel l'auteur entendait justifier qu'il eût signé ses œuvres de trois noms différents et qu'il travaillât volontiers dans l'embrouillamini. Il convient à un compte rendu de livres de jeunes choisis un peu au hasard, mais on sait que le hasard fait bien les choses : il se trouve que ces livres concernent les trois visages de la Péninsule, — le Nord, le Centre, le Sud, — et que l'on peut, à leur propos, s'interroger au sujet des soucis confus des Italiens qui débutent dans les lettres. Aucun de ces ouvrages n'est indifférent, l'un est même assez pathétique; chacun, en définitive, dénonce une espèce de chaos.

Voici donc *Un banco di nebbia* par Giorgio Soave (Mondadori, à Milan), *Ragazzi di vita* par Pier Paolo Pasolini (Garzanti, à Milan), *Gli avventurosi siciliani* par Nello Saito (Einaudi, à Turin) : l'entrée dans la vie d'un enfant septentrion, les malheurs de l'avant-guerre et de la chute du fascisme; les aventures de quelques petits *picaros* faubouriens, dans la liesse romaine de l'après-guerre; la découverte, par une jeune Milanaise, de la condition à la fois euphorique et découragée de quelques Siciliens.

Disons tout de suite que ces ouvrages sont parfaitement situés : le décor, le monde extérieur préoccupent de plus en plus les Italiens, et c'est une sorte de nouveauté, dans cette littérature ordinairement insoucieuse de tout approfondissement géographique ou social. Pasolini, pour Rome, va jusqu'à adopter un langage abondamment contaminé par l'argot de l'actuelle suburre, et c'est d'une richesse souvent prenante : un peu à la manière de nos spécialistes de la « série noire », mais dans un registre supérieur, je veux dire avec un talent littéraire, ou même poétique; et dans la lancée de cette littérature dialectale que l'on met de plus en plus à l'honneur, comme le parfait antidote contre le « bel canto » archéologique des stylistes, de Dante à d'Annunzio. Quant à Saito, on peut noter qu'il oppose — et ce propos trop évident gâte un peu le livre, — le Nord, personnifié par l'héroïsme, au Sud, où elle se rend; et il est possible que cette opposition veuille être une modeste contribution à l'étude de la « question méridionale ». Soave, lui, n'a pas le moindre programme : il raconte, se raconte, — et son récit est celui qui donne la plus complète satisfaction, par sa valeur de témoignage dans un langage sensible, la sincérité étant ce qui paye toujours, sur le plan du style.

Le héros de Giorgio Soave et de son « amas de brume » est donc un enfant de riches qui, un peu avant la guerre, sont réduits à la pauvreté par les joyeuses folies d'un grand-père : on regrette d'ailleurs fort que l'auteur ne s'attarde pas davantage sur la famille de son héros, car le peu qu'il en dit séduit d'emblée. Mais c'est une caractéristique de cet auteur que son extrême discrétion : dans une langue d'une simplicité quelque peu gidienne, il peint par touches très originales, mais sans délayer, et il arrive qu'on le regrette. Notre enfant de riches fait l'apprentissage de la gêne, une gêne pas trop déprimante, semble-t-il, ainsi que ses petites expériences d'amitié et d'amour, mais, détail significatif, sans la moindre passion, la moindre crise, et, dans une espèce de tiède insouciance, arrive jusqu'à la

guerre. Là, les crises manquées de son adolescence, les événements vont les lui imposer, en l'amenant à vivre, un peu par hasard, l'agonie faussement héroïque du fascisme, les aléas grotesques de la « républiquette ». Il y a une page qui est, comme on dit, une page d'anthologie : le récit du dernier discours de Mussolini à Milan, une scène à la fois lamentable et féroce, où le pauvre ancien Duce, épave au milieu du fracas guerrier des SS qui l'entourent, prend l'aspect d'un quelconque Charlot.

La valeur de ce roman tient à ce qu'il ne veut nullement être une chronique du temps : c'est l'histoire d'un garçon, sur qui l'histoire coule comme eau sur la pierre, ou presque, et qui ne s'y trouve engagé que pour des raisons anecdotiques. La guerre, Mussolini, la débandade des derniers jours ne sont que les éléments du décor d'une inquiétude enfin réveillée. Ce n'est qu'à la fin, à la faveur d'une confrontation somme toute cordiale avec des résistants, dans un petit chaos local, que le protagoniste réalise qu'il a vécu jusque-là dans un « amas de brume ». Il ne s'agit donc pas d'un plaidoyer, mais simplement d'un récit explicatif : et cela a plus de sens que toute discussion idéologique. L'histoire d'un homme et d'une vie est souvent plus significative que l'histoire de gens et d'événements.

Cette inquiétude et cette tiédeur, cette incapacité de se créer des crises, en même temps que cet aplomb instructif et tenace qui mène à la forme la plus élémentaire de salut (« J'ai vécu », disait Sieyès), on peut y voir les signes complexes de la stabilité du Nord.

A Rome, les « enfants de la vie » de Pasolini sont des cadets : ils débutent dans la vie — une vie de misère picaresque, qui va sans difficulté jusqu'au vol, à la prostitution, à la rixe, — après la chute du fascisme, et c'est le début de la période que l'on pourrait dire néo-réaliste de l'Italie. Période située principalement à Rome, pour des raisons de libération plus soudaine; et, de la capitale occupée par les Allemands, puis par les Alliés, puis par les Italiens eux-mêmes, venant de tous les coins de la Péninsule, l'élément le plus cruellement pittoresque sera la pègre enfantine des faubourgs, ces *bezprizornyé* de « zones » toujours existantes. Mais que ce qualificatif de néo-réaliste n'induise pas en erreur : Pasolini fait mieux que cinématographier des *Sciuscia* dans des attitudes d'une photogénie saisissante mais vite conventionnelle, il les fait vivre d'une manière sensible et têtue, avec cet imperturbable sensualisme, à la fois sordide et rieur, cet aplomb constant, cette avidité impudique, que révélaient déjà les personnages d'autres écrivains, Baldini et surtout Moravia,

et qui somme toute devaient s'épanouir dans les bas quartiers de la Rome des Césars. Ici, pas la moindre inquiétude, comme au Nord, nulle cyclothimie, comme au Sud : l'équilibre d'une capitale pivot, où Dieu et le diable cohabitent sans se gêner, grâce à la présence du vieil homme du Vatican et aux tolérances inspirées par le soleil et les fleurs.

Que si l'on descend vers le Sud, tout change à nouveau. L'héroïne de Saito, durant un voyage d'un humour parfois un peu forcé (Brancati huilait mieux sa machine à faire rire), est exposée aux sollicitations mettons sentimentales de deux fantoches de la faune sicilienne, le gros et le petit, le hardi et l'astucieux, Don Quichotte et Sancho. Puis, à Palerme, à Trapani, elle passe de la farce au drame, en découvrant l'affreuse misère et l'impitoyable féodalité d'autres autochtones, dans les salines. Ici, plus question des crises d'âme du Nord, de l'avidité à vivre du Centre : un désespoir passif coupé de loin en loin de parenthèses d'exaltation, qui confinent à la folie. En présentant le livre, Elio Vittorini en illustre le titre : Saito aime à porter la réalité dans la lumière du merveilleux, c'est pourquoi il narre ses Siciliens en termes d'aventure. Ce que l'on peut regretter, c'est que cet écrivain, par ailleurs lucide et attrayant, ne sache pas renouveler un matériau assez banal : plus exactement que, loin d'aller au bout de son idée, il se refuse à se livrer lui-même au démon de l'aventure, qui, pour un écrivain, consiste à se fier moins à sa lucidité et davantage, comme eût dit feu Gide, à « la part de Dieu ».

Nino Frank.

Un paese, par *Cesare Zavattini* (Edit. Einaudi, à Turin). — Ce bel album, illustré de photographies de Paul Strand, inaugure une collection qui porte le titre de *Italia mia;* et Zavattini, qui la dirige, commence la description de « son Italie » par celle de sa ville natale, en Emilie. Voilà donc le néo-réalisme officiellement introduit dans la librairie par des textes d'une saveur pittoresque : l'écrivain-cinéaste situe fort joliment ce « pays » dans la plaine agricole du Pô, ainsi que dans la vie sociale italienne, puis donne la parole aux images, par des commentaires d'une rusticité cauteleuse, progressiste et très volontairement candide.

Guerra in camicia nera, par *Giuseppe Berto* (Edit. Garzanti, à Milan). — L'auteur l'a-t-il voulu? Cette « guerre en chemise noire » — d'El Alamein, dans la débandade, jusqu'en Tunisie, — débute sur un ton héroïque, pour s'achever lamentablement, le tout composant un tableau fortement humoristique de l'entreprise. Le héros du livre se charge d'ailleurs très humblement de sa propre part de ridicule.

Les filles de Sanfrediano, par *Vasco Pratolini* (Albin Michel, édit.). — Un don Juan de quartier, à Florence : ses conquêtes, purement platoniques, finissent par se coaliser et le déculottent, afin de lui faire perdre, si l'on peut dire, la face. Traduction correcte, — mais était-elle bien nécessaire?

Romanticismo francese, par *Italo Siciliano* (Edit. Goliardici, à Venise). — Un recueil de cours sur les lettres françaises, prononcés à l'Institut Universitaire de Venise : le romantisme, de Rousseau aux surréalistes. La documentation est

copieuse et savante, le commentaire, sensible, et les jugements, toujours captivants : nouveau témoignage de l'intérêt passionné que les Italiens portent aux lettres françaises, voie royale dont les lettres italiennes (du moins actuelles) ne seraient qu'une artère latérale.

Beati regni, par *Primo Gadda Conti* (Edit. Ceschina, à Milan). — Ces « heureux royaumes » sont, pour deux courts romans, l'Italie au temps d'Eugène de Beauharnais et de Johachim Murat, puis le Milan aristocratique d'entre les deux guerres : amours et amourettes. Suivent, dans cet épais recueil de textes s'échelonnant sur une trentaine d'années, des contes et nouvelles situés à Tiflis au temps du pétrole et des séismes, dans l'Amérique des *conquistadors*, dans la Méditerranée d'Ulysse, dans la Ligurie et la Toscane actuelles; bref, les décors séduisants où s'épanouit l'imagination d'un conteur aimable, abondant et quelque peu fade.

Le bel été, par *Cesare Pavese* (Gallimard, édit.). — Le meilleur ouvrage romanesque de cet écrivain : la traduction, par Michel Arnaud, épouse très fidèlement la ligne sinueuse et constamment sensible de l'écriture parlée de Pavese. Il s'agit de trois longs récits, — des ouvrières tentées par certaine veulerie; de jeunes drogués riches et leurs gâteries dramatiques; une femme intelligente parmi d'autres femmes, —dont le troisième est probablement un chef-d'œuvre de lucidité.

L'uomo dagli occhiverdi, par *Giuliano Adonai*. (Edit. Omnibus, à Padoue). — Cet « homme aux yeux verts » est un prêtre défroqué, qui découvre la vie et l'amour, mais reste profondément fidèle à sa foi. Des tics de style, — mais cet ouvrage de début révèle un talent fait de sensibilité, dans une langue dense.

Botteghe oscure (XV). — Un sommaire, pour une fois, dépourvu de tout relief : on a constamment l'impression du déjà lu, et on ne trouve à citer qu'une courte anthologie de poèmes hollandais récents, traduits en anglais. Ne serait-il pas temps d'introduire un peu de lumière dans ces « sombres boutiques »? — N. F.

INSTITUT ET SOCIÉTÉS SAVANTES

LES THEATRES A MYSTERES. — Dans la ville rhodanienne de Vienne, renommée pour l'intérêt de ses vestiges gallo-romains, le transfert de l'hôpital dans une autre partie de la cité, a permis, depuis 1945, d'entreprendre le dégagement de ruines situées en contre-bas et à peu de distance d'un théâtre profane anciennement connu. Ces ruines posaient une énigme, que l'on se flattait d'avoir résolue tant bien que mal, en parlant de restes d'escaliers monumentaux. Les travaux dirigés par M. Jules Formigé, architecte en chef des Monuments historiques et membre de l'Académie des Beaux-Arts, ont révélé le caractère insoupçonné du monument : il s'agit d'un théâtre sacré, comportant de très hauts murs parallèles destinés à le protéger des vues profanes, une *cavea* à gradins courbes dont les soubassements demeurent, et une scène ornée de belles sculptures en rapport avec le culte de Cybèle et Attis.

Diverses découvertes faites à Rome, à Ostie et dans les Balkans, ainsi que l'a rappelé M. Charles Picard, qui a présenté et abondamment commenté cette découverte à l'Académie des Ins-

criptions, avaient enrichi nos connaissances sur le culte phrygien « émotif et spectaculaire » de Cybèle et d'Attis, introduit à Rome, croit-il, entre 204 et 191 avant Jésus-Christ. Mais rien ne pouvait les faire progresser davantage que cette découverte d'un théâtre à mystères, unique en Gaule et dans le bassin méditerranéen, où l'on célébrait à l'air libre, mais à huis clos, la passion des dieux phrygiens.

Ce qui incline M. Charles Picard à proposer pour l'introduction de ce culte phrygien les dates citées plus haut, c'est le poème de Catulle qui porte le numéro 63 dans l'édition de la Société des Belles-Lettres où il est dit, d'après la traduction de Georges Lafaye : « Lorsque Attis, porté par un navire rapide sur les mers profondes, eut touché à la hâte, d'un pied impatient, la forêt phrygienne et pénétré dans le domaine de la déesse, que couronnent d'épais ombrages, là, aiguillonné par une rage insensée, l'esprit égaré, *il* se coupa avec un silex tranchant le fardeau de l'aîne. Puis, voyant son corps privé des organes de la virilité, souillant la terre de son sang tout frais encore, *elle* saisit dans ses mains de vierge le tambourin léger, ton tambourin ô Cybèle, mère des dieux, l'instrument cher à tes initiés, et, frappant de ses doigts délicats la peau de taureau sur la cavité sonore, *elle* commença, en frissonnant, à chanter pour ses compagnes :« Hâtons-nous, venez toutes ensemble, troupeau vagabond de la souveraine de Dindyme, vous qui, cherchant comme des exilés une terre étrangère et, suivant mon exemple, avez, sous ma conduite, bravé les déchaînements et les dangers redoutables de l'onde salée, vous qui avez dépouillé votre corps de sa virilité par une haine sans mesure contre Vénus, égayez vos esprits par des courses précipitées à la suite de votre maîtresse... » (Le traducteur fait remarquer que le poète désigne son héros tantôt au masculin et tantôt au féminin pour indiquer sa nature équivoque.)

Les enseignements apportés pour la première fois par l'édifice déblayé, attirent l'attention sur une série d'autres théâtres antiques dont le rôle était également culturel et de type différent, tous en rapport avec des sanctuaires : Délos, Doura-Europos et Sahr (Syrie), Emmatha (Palestine), Apollonie (Illyrie), mais aussi sur ces théâtres de cour de la Renaissance pour lesquels Palladio et Serlio, après avoir hésité, adoptèrent le plan même de ces théâtres sacrés. Les sculptures conservées au Musée archéologique de Venise et les peintures murales de Pompéi donnent un curieux aperçu de ce qui pouvait y être représenté. On a pu

en juger par les projections illustrant le magistral exposé de M. Charles Picard.

Son confrère M. Jérôme Carcopino a contesté la date d'introduction du culte phrygien à Rome et l'a abaissée à 41-54 après Jésus-Christ, en se basant sur la reconnaissance officielle de l'empereur Claude. Ce qui n'a pas empêché le grand latiniste de louer d'un ton pénétré l'étonnante richesse d'information de son contradicteur, sèchement remercié par l'helléniste qui présidait occasionnellement la séance. Jalousie de spécialiste...

UN PERSONNAGE EPISODIQUE DU « LYS ROUGE ». — Ne quittons l'Académie des inscriptions que par une fausse sortie.

L'inauguration, au mois de mai dernier, d'un buste d'Anatole France sur une petite place de Florence a ramené l'attention sur le *Lys rouge*, raison de cet hommage. Roman démodé, assure-t-on, où Anatole France se serait essayé (par gageure?) à faire du Paul Bourget et qui rencontra en effet une faveur égale à celle de *Mensonges*, et de *Notre cœur* de Maupassant. Sans doute les héros du *Lys rouge*, oisifs sentimentaux et compliqués de 1893, ne sont-ils plus guère compréhensibles pour les lecteurs d'aujourd'hui, mais en revanche un personnage épisodique du roman, reste bien actuel, c'est l'académicien Schmoll, des Inscriptions. Anatole France, qui fréquentait encore l'Institut à cette époque, l'a peint d'après nature et son portrait n'est point, malgré les apparences, un portrait chargé. Il l'a représenté grimaçant et poupin (ce qui signifie de manières affectées) tournant dans les salons académiques des madrigaux aux dames « avec cette voix héréditaire rude et grasse des Juifs », puis ayant épuisé ses galanteries, devenu sombre et terrible, gémissant abondamment, poussant sur lui-même des plaintes aiguës parce qu'il n'était ni assez décoré, ni assez pourvu de sinécures, ni assez logé aux frais de l'Etat, lui sa femme et ses cinq filles. « Il se lamentait avec quelque grandeur, dit-il, un peu de l'âme de Jérémie était en lui. »

Ce Schmoll, membre de l'Institut de France, sait toutes les langues, excepté le français, et, spécialiste de l'étrusque, a un rival auquel il a reproché en séance de lire trop bien l'étrusque et pas assez bien le latin. Depuis, il l'a persiflé avec une férocité joyeuse et bafoué de telle sorte que, malgré sa douceur, l'autre s'est fâché. Un jour, montant l'escalier de l'Institut en compagnie de Renan et d'Oppert, Schmoll, sans rancune et incapable d'en vouloir à ceux qu'il persécute, rencontre son rival, Marnet, et lui tend la main, « Je ne vous connais pas », fait

celui-ci. « Me prenez-vous pour une inscription latine? » réplique Schmoll, qui n'a pas l'esprit de l'escalier. « C'est un peu de ce mot que Marnet est mort et enterré », insinue Anatole France, qui termine par ce trait : « Le jour de ses obsèques, il tombait de la neige fondue. Au bord de la fosse, dans la brume, dans le vent, dans la boue, Schmoll lut sous son parapluie un discours plein de cruauté joviale et de pitié triomphante qu'il porta ensuite aux journaux dans la voiture de deuil. »

Le modèle de ce savant pittoresque et insociable a été fourni par l'assyriologue Jules Oppert, qui fit faire à sa science des progrès décisifs. Anatole France du reste, par malice, l'a fait figurer dans la scène authentique de l'escalier à côté de Renan, comme témoin et non comme acteur, pour avoir l'air — faussement — d'égarer les identifications de personnes.

Né à Hambourg en 1825, Oppert avait appris l'hébreu dans sa famille, les langues classiques, l'arabe et le sanscrit, le droit et les mathématiques, selon l'usage d'outre-Rhin, dans diverses universités, et s'était fait recevoir docteur à Kiel. Mais pour occuper une chaire en Allemagne, il lui aurait fallu abjurer la religion hébraïque. Il passa donc en France avec l'intention proclamée en 1857 d'y obtenir « une chaire, un lit et un fauteuil ». Et en effet, ayant débuté comme professeur de sanscrit à la Bibliothèque impériale, il enseigna ensuite l'assyriologie au Collège de France, se maria en 1870 et succéda à Mariette aux Inscriptions, en 1881. C'était un homme d'allure bizarre, à la verve ironique, à l'humeur caustique, prompt à la riposte, et qui attendait les honneurs avec impatience.

Aux séances de l'Académie des inscriptions, ses interventions semaient la tempête, et ses démêlés, particulièrement avec Joseph Halévy, le R. P. Scheil, et le malheureux Joachim Ménant, orientalistes rivaux, sont demeurés fameux dans les annales de la docte compagnie. Tous ceux qui fréquentaient le palais Mazarin avant 1905 s'en souviennent. M. Marcel Bouteron, bibliothécaire à l'Institut, dès le début de ce siècle, a même gardé la mémoire d'une scène burlesque assez particulière. Lors d'une fête à Chantilly, Oppert, ayant bâfré avec imprudence, se sentit incommodé au moment du feu d'artifice et dut s'écarter dans les boulingrins. Mais les illuminations du bouquet final révélèrent aux convives le spectacle inédit d'un académicien accroupi en plein air, dont les basques de l'habit largement écartées laissaient voir le pan d'une chemise, sans doute de cérémonie, ce qui n'en était pas plus édifiant pour ça.

Robert Laulan.

PHILOSOPHIE

HISTOIRE DES IDEES (MARSILE FICIN, 1433-1499). — Il faut se garder, nous dit André Chastel (1), d'imaginer l'Académie florentine sur le modèle des académies modernes. Les historiens des XVIIe et XVIIIe siècles l'ont décrite inexactement. Dès le milieu du XVIe, confondant le *Studio* florentin, vieil institut d'enseignement, avec le cercle des amis de Marsile Ficin, on a cru à une fondation officielle comportant un siège fixe et des réunions régulières. Cette légende fait, souvent encore, illusion. En réalité, il n'a existé, à Careggi, qu'une réunion libre, un « cercle », placé sous l'invocation de Platon. Ses quelques manifestations se situent entre 1470 et 1480. Liens d'amitié, préoccupations communes : ne cherchons rien d'autre. C'est là, sans doute, que s'est exprimée la réaction particulière de l'humanisme florentin. Mais, de tous les mouvements de restauration platonicienne, ce fut le plus infidèle et le plus fantaisiste.

Ficin donna un commentaire public du *Philèbe* en 1468. Précepteur et ami du jeune Laurent qui devenait en 1469 le maître de Florence, il n'avait aucun titre de professeur. A l'avènement de Laurent, une vive querelle divisait le monde des humanistes italiens entre partisans d'Aristote et partisans de Platon. A Florence, les platoniciens l'emportèrent, jusqu'en 1494. La « mode » platonicienne restaure un hellénisme teinté de magie. Ficin, durant toute sa carrière, puise à des sources grecques tardives et impures. Il célèbre la science d'Hermès Trismégiste; il amalgame l'esprit de l'Egypte et de la Perse avec celui de la Grèce et du Christianisme.

L'Académie, sans être exactement une société ésotérique, offre un caractère assez fermé, ayant ses fêtes et ses rites à l'imitation des platoniciens d'Alexandrie. Ficin et ses amis ont une activité scientifique, ou, du moins, d'immenses curosités, comme il advint si souvent au début de la Renaissance. En outre, il y a chez eux le souci d'une Religion plus pure, intériorisée, qui préluderait à certains aspects de la Réforme, si l'attachement

(1) *Marsile Ficin et l'Art*, par André Chastel. Un vol. de 210 pp., in-4° (illustré de hors-textes). Libr. E. Droz (Genève) et Libr. R. Giard (Lille) 1955. Chacun des vingt et un chapitres et la conclusion sont suivis de plusieurs pages de notes et références bibliographiques. On trouve, en Appendices : une Chronologie de l'Académie platonicienne; un Abrégé de l'histoire de l'art florentin par C. Landino; des indications sur les plus illustres artistes florentins (d'après U. Verino); deux index alphabétiques (auteurs anciens, auteurs des XVe et XVIe siècles; artistes); enfin, un supplément bibliographique.

aux Pères de l'Eglise, l'idéal de la *docta pietas* ne faisait plutôt songer à ce que sera la Contre-Réforme catholique. Le rêve caressé par ces penseurs florentins, c'est un accord des esprits, qui concilierait platonisme, aristotélisme et scolastique.

Dans sa carrière de parfait intellectuel, Ficin, qui ne revêtit qu'assez tardivement (vers la quarantaine) des fonctions sacerdotales, se consacra tout entier à son Académie et à d'innombrables publications. Son œuvre fut, jusqu'à une date assez récente, cavalièrement jugée par des gens qui la connaissaient mal. Mais aujourd'hui, l'on discerne mieux — et le livre d'André Chastel sera décisif, à cet égard — la place qui lui revient dans l'histoire de la Renaissance. Il a traduit (en latin) toute l'œuvre de Platon. Et c'est dans cette traduction que les hommes cultivés du XVI[e] et du XVII[e] siècles connaîtront le grand auteur grec. Féru d'ésotérisme alexandrin, il mettra en lumière des écrits comme ceux du pseudo-Denys dont il traduisit la *Théologie mystique* et *les Noms divins*. Il traduira encore le *Pimandre* du mystérieux Hermès Trismégiste, sans compter les *Ennéades* de Plotin...

Cet immense labeur ne l'empêche point d'écrire de nombreux ouvrages pour exprimer sa pensée personnelle. Les deux grandes aspirations caractéristiques de la Renaissance — à savoir : le retour à l'Antiquité grecque et le souci de « rénovation » humaine — se trouvent chez Ficin à leur plus haut point d'intensité. Or, dans plus d'un de ses livres (la *Théologie platonicienne*, notamment) André Chastel qui les analyse avec une rare compétence, décèle, malgré tant d'emprunts au néo-platonisme, un accent vraiment original. Bref, nous serions injustes en ne voyant chez Ficin qu'un humaniste. C'est un penseur, un poète, un visionnaire. Il a un sens étonnant des images, des métaphores ingénieuses, des analogies. Les allégories, à ses yeux, ne sont pas seulement figures de style. Elles conviennent à l'ésotérisme, qui s'exprime *nécessairement* par symboles.

Comment de telles particularités, comment le mouvement tout entier du néo-platonisme florentin auraient pu demeurer sans influence sur le développement de l'Art, à Florence et en Italie? Sous le vêtement de l'humanisme ou de la philosophie, la pensée de Ficin et de ses amis dessine le contour d'un nouvel univers artistique.

Le terme de « *Cosmos* » — et le latin « *mundus* » qui en est le décalque — impliquent étymologiquement une idée d'ordre, de beauté, d'harmonie... Idée que ne saurait renier la théologie, mais qui fut dominante chez les Anciens. Il est compréhensible,

par conséquent, qu'une philosophie imprégnée d'hellénisme mette l'accent sur la perfection esthétique de l'Univers. En outre, selon Ficin, l'âme de l'artiste est comme une imitation de l'âme divine, en son activité créatrice. L'artiste, mais aussi l'ingénieur, le technicien, sont les bons instruments de cette sorte d' « achèvement » ou de prolongation de la Création.

En somme, chez notre auteur, prévaut l'exigence esthétique. Cela se manifeste jusque dans sa théorie de la lumière, « sourire du ciel qui procède de la joie des esprits célestes... splendeur de la clarté divine »... La lumière n'est pas seulement ce qui fait la beauté du monde, mais ce qui en permet la contemplation. Ce philosophe semble avoir médité constamment sur le *beau*, depuis le début jusqu'à la fin de sa carrière. André Chastel cite, sur ce thème, de bien remarquables passages.

Ce qui fait, aux yeux de Ficin, le prix de l'expérience artistique, c'est l'élan spirituel suscité par la beauté, et non point l'attachement « naturaliste » aux formes mêmes. L'achèvement de l'esthétique est une sorte de mystique contemplative. On peut, on doit comprendre *du dedans* les modalités de la nature, aussi bien celle des paysages que celles de certains corps et de certains visages humains.

A en juger par les quelques traités sur l'Art rédigés en Italie à la fin du XVe siècle, le néo-platonisme florentin apparaît comme le fonds doctrinal auquel viennent s'appuyer les praticiens soucieux de montrer, dans leurs productions, un contenu au moins aussi élevé que dans les « disciplines libérales » traditionnelles. C'est le cas du célèbre Alberti auquel le livre dont nous parlons consacre un chapitre, et qui fut le premier théoricien de l'art moderne. Il était déjà un homme d'âge, ayant accompli une œuvre scientifique et artistique, au moment où Ficin commençait son apostolat platonicien. Cependant, il se rattache par des liens durables à l'Académie, qui l'honora et, en quelque sorte, se l'annexa. Sur plus d'un point, il avait d'ailleurs préludé aux thèses du groupe de Careggi.

En développant leurs théories métaphysiques de l'amour, les Florentins du XVe siècle ont multiplié les *analogies* entre la passion amoureuse et la création artistique. Léonard de Vinci a repris chez Ficin, très visiblement, des formules où se reflète cette analogie. Un thème voisin est celui du « *divinus furor* », c'est-à-dire de l'enthousiasme, de l'exaltation, de l'inspiration nécessaire à la création. Doctrine dyonisienne qu'adopteront, au siècle suivant, les poètes et les théoriciens de l'Art. L'enthousiasme donne à l'âme des ailes. Il utilise mais *domine* les tech-

niques. Pour Ficin comme pour Alberti, le créateur est une sorte d' « *alter deus* »... Aussi bien, cette « fureur divine », la *Maniá* platonicienne, quand elle envahit l'âme, sauve celle-ci de la disposition mélancolique. Elle apporte le salut aux hommes de savoir et de pensée, qui sont, selon Ficin, tous marqués du signe de *Saturne*. Nous assistons ainsi à l'éclosion d'une idée qui sera si souvent reprise par la suite : celle du génie prédestiné, marqué d'un sceau fatal, et subissant les alternances de l'inspiration et de la détresse.

Bref, les conceptions de Ficin, appelées à un grand retentissement, définissaient une sorte de type bien campé du sage, du poète, de l'artiste : un *inspiré*, s'exprimant par allégories et symboles, combinant en d'heureuses proportions le « rationnel » et le « magique »...

Achille Ouy.

Le conflit actuel des humanismes, par *Auguste Etcheverry*, S.J., Doyen de la Faculté de Philosophie à l'Institut catholique de Toulouse. Un vol. de 290 p., in-8° carré, de la Bibl. de Philos. contempor., Presses Universitaires de France, Paris, 1955, 800 fr. — Il ne s'agit pas ici, bien sûr, de l'humanisme littéraire, qui désigne un idéal de culture, un mode de formation intellectuelle selon les traditions gréco-latines. Il s'agit de l'humanisme philosophique. Celui-ci se caractérise par l'intérêt majeur témoigné au problème de l'homme, de sa nature, de son origine, de sa destinée, de sa situation dans le monde. Aujourd'hui plus que jamais, le *thème de l'homme* retient les intelligences et les cœurs. Avec ardeur ou angoisse, l'on scrute ses aspirations, ses ambitions, sa liberté, sa solitude... Sur le plan politique, les partis de toutes nuances proclament leur volonté de servir l'homme, d'éliminer les causes de souffrance ou d'iniquité.

Toutefois, les divergences se font sensibles en ce qui concerne la conception, et — pourrait-on dire — la *définition* même de l'homme : maître de son destin, ou soumis à une autorité divine?... Dans son ouvrage, A. Etcheverry analyse successivement, et avec grand soin, l'humanisme rationaliste (il ne pouvait mieux choisir qu'en parlant surtout de Léon Brunschvicg); l'humanisme existentialiste; l'humanisme marxiste...

Avant d'en arriver à l'humanisme chrétien, l'auteur, dans une quatrième partie, décrit le passage des autres humanismes à l'athéisme.

Mais s'interroge-t-il, l'union des deux mots « humanisme » et « chrétien » est-elle possible? Au christianisme, certains auteurs reprochent sa vision théocentrique de l'univers. A en croire ses adversaires, le chrétien vit en étranger en ce monde; il méprise la vie terrestre. Comment, avec cet état d'esprit, pourrait-on parler d'un humanisme?... Cependant, si « humanisme » signifie réalisation du type humain idéal et ennoblissement de l'homme, la philosophie chrétienne et surtout le dogme et la morale révélés proposent un humanisme de haute valeur. C'est ce que développe la cinquième partie du livre.

La conclusion rappelle une formule de François Mauriac : « Il importe, avant tout, de revaloriser l'homme. » Elle exalte un humanisme « ouvert »... Croire en Dieu, écrit A. Etcheverry, ce n'est pas renier l'homme. Bien au contraire. Mais l'homme ne se suffit pas à soi-même. Il n'est une personne que s'il est un libre esprit reflétant l'Etre suprême.

Histoire et Vérité, par *Paul Ricœur*, Professeur à la Faculté des Lettres de Strasbourg. Un vol. de 272 p., in-8°, de la Collection « Esprit ». Aux Editions du Seuil, Paris, 1955, 600 fr. — Le jeune et très éminent professeur de la Faculté des Lettres de Strasbourg a déjà publié (1948) *Gabriel Marcel et Karl Jaspers;* puis, en collaboration avec Mikel Dufrenne, *Karl Jaspers et la Philosophie de l'existence*. Il a traduit et présenté les *Ideen* de Husserl. Son œuvre prin-

cipale est une *Philosophie de la Volonté* (1952) dont il prépare la suite sous le titre de *Finitude et Culpabilité*. Enfin, tout récemment (1955) il a donné un appendice à l'*Histoire de la Philosophie allemande* d'Em. Bréhier.

L'ouvrage intitulé *Histoire et Vérité* réunit, aujourd'hui, une douzaine de textes répartis en deux groupes. La première partie « contient des articles consacrés à la signification de l'activité historique, échelonnés entre le métier d'historien au sens strict, avec son exigence d'objectivité, — et le problème philosophico-théologique d'une signification totale ou finale de l'histoire. Les études de la deuxième partie relèvent de ce que j'appellerais une critique de la civilisation. J'y tente une reprise réflexive de certaines pulsions civilisatrices de notre époque... Tous ces textes sont orientés vers une pédagogie politique dont je précise le sens dans une étude consacrée à Emmanuel Mounier »...

Objectivité et subjectivité en histoire; l'histoire de la philosophie et l'unité du vrai; note sur l'histoire de la philosophie et la sociologie de la connaissance; le christianisme et le sens de l'histoire... Tels sont les textes de la première partie. Quant à la seconde, elle comporte : Emmanuel Mounier (une philosophie personnaliste); vérité et mensonge; note sur le vœu et la tâche de l'unité; travail et parole; le *socius* et le prochain; l'homme non-violent et sa présence à l'histoire; vraie et fausse angoisse...

L'introduction (Histoire et Vérité, en une quinzaine de pages, précise — s'il en était besoin — le lien existant entre les diverses études. En fait, leur unité profonde vient d'une pensée lucide, probe et vigoureuse.

G.-H. Mead, sociologue et philosophe, par *David Victoroff*. Un vol. de 150 p., grand in-8°. Bibl. de Philosophie Contemporaine. (Presses Universitaires de France, Paris, 1955, 600 fr.). — George-Herbert Mead est né en 1863, dans le Massachusetts. Fils de pasteur, il fit ses études de philosophie à Harvard, sous la direction de Royce et de James; il suivit aussi des cours à l'étranger, notamment en Allemagne. Il professa en 1893 la philosophie à l'Université de Chicago (où il eut pour collègue et ami John Dewey). Il y resta jusqu'à sa mort, en 1931. Se consacrant tout entier à son enseignement oral, il ne publia que des articles et études critiques, çà et là. Mais quatre ouvrages ont été édités après sa mort, rédigés en majeure partie d'après des notes (sténographiées) prises à ses conférences. *The Philosophy of the Present* (1932), préfacé par J. Dewey, est l'exposé le plus systématique que l'on possède de sa philosophie. *Mind, Self and Society* (1934), présente sa philosophie sociale. *Movements of Throught in the Nineteenth Century* (1936), nous montre Mead historien de la philosophie. Enfin, *The Philosophy of the Act* (1938), contient d'utiles compléments aux précédents ouvrages.

Ce sont donc ces publications posthumes qui ont fait connaître d'un plus large public, aux Etats-Unis, la pensée de cet auteur. En France, c'est à peine depuis huit ans que l'on s'y est intéressé. Le livre de David Victoroff apporte heureusement des vues plus précises. C'est une étude d'ensemble, très méthodique et très claire. Le souci qui domine est celui de *faire comprendre* les conceptions de Mead. Et c'est pourquoi l'auteur s'est volontairement abstenu de toute réflexion critique au cours de son exposé. C'est seulement dans ses *Conclusions* qu'il a repris sa liberté de jugement après avoir successivement examiné : les Sources (chap. I), la psychologie sociale (II), la philosophie (III), l'histoire de la philosophie (IV). Il montre — en dépit de quelques sages réserves — l'importance entièrement justifiée de l'influence meadienne en sociologie et en philosophie.

Son livre offre un vif intérêt. Il se complète par une bibliographie (travaux de G.-H. Mead; travaux sur G.-H. Mead, dans l'ordre chronologique) et un index des noms cités. Je signale avec insistance un résumé saisissant (p. 67, 68, 69) sur l'originalité de la psychologie sociale de G.-H. Mead.

Les aventures de la dialectique, par *Maurice Merleau-Ponty*. Un vol. de 320 p., in-8° couronne. (Gallimard, Paris, 1955, 650 fr.). — Un livre d'une extrême densité. Suite de méditations « à travers les lectures, les rencontres, les événements ». Il ne se place pas exactement sur le terrain politique, mais sur celui de la *philosophie politique*.

Il commence, nous dit l'auteur, au moment où, avec Max Weber, la politique d'entendement reconnaît ses limites, où le libéralisme cesse de croire à l'harmonie éternelle, légitime ses adversaires, et se conçoit comme une tâche (chap. I). Les contraires que Max

Weber maintenait ensemble par un effort héroïque ne peuvent-ils pas être réconciliés? La génération communiste de 1917 l'a cru. Nous en trouvons témoignage dans le livre profond que Georg Lukàcs publiait en 1923 et qui fut un moment la bible de ce que l'on appelait le communisme occidental (chap. II). La politique révolutionnaire se donnait pour but prochain la synthèse. On allait voir paraître, dans les faits, la dialectique... Le pouvoir du prolétariat était la nouveauté absolue d'une société qui se critique elle-même et qui élimine de soi les contradictions par un travail historique indéfini, dont la vie de l'avant-garde prolétarienne était la préfiguration. Que reste-t-il de ces espoirs? Ce n'est pas tellement qu'ils aient été déçus et la révolution trahie : c'est plutôt qu'elle s'est trouvée chargée d'autres tâches (que le marxisme supposait accomplies) et que, là où un prolétariat mûr et puissant aurait pu exercer le pouvoir, il ne l'a pas pris ou l'a bientôt perdu. Toujours est-il que, dès 1917, contre la philosophie synthétique du marxisme de langue allemande se dessine en Russie un marxisme des antithèses dont les ouvrages de Lénine sont le modèle (chap. III). Et cette persistance des antinomies dans la philosophie communiste reflète leur persistance dans l'action (chap. IV). Il est significatif que Sartre fonde maintenant (chap. V) sa défense de la politique communiste sur les antinomies que la révolution éliminait, et justifie relativement le communisme comme un effort volontaire pour passer outre, détruire et recréer l'histoire, quand Marx le comprenait aussi comme la réalisation de l'histoire.

A cette liquidation de la dialectique révolutionnaire, Maurice Merleau-Ponty conclut que, par delà l'illusion d'une dialectique réalisée ou société révolutionnaire, l'idée dialectique est toujours valable; et son livre est moins le récit d'une désillusion qu'un appel à une nouvelle critique et à une nouvelle action.

Sur plus d'un point, le lecteur aura intérêt à se reporter à un ouvrage antérieur, du même auteur : *Humanisme et terreur* (essai sur le problème communiste) également publié chez Gallimard.

L'univers bergsonien, par *Lydie Adolphe*. Un vol. de 260 p., 14 × 22,5. (Editions de la Colombe, Paris, 1955, 950 fr.). — Une thèse sur *Portalis et son temps*, essai sur les principes philosophiques du Droit (Rec. Sirey, 1936. Couronné par l'Académie française); *la philosophie religieuse de Bergson*, avec préface d'Em. Bréhier (P. U. F., 1946. Couronné par l'Institut) et surtout peut-être *la dialectique des images chez Bergson* (P. U. F., 1951) ont apporté à Lydie Adolphe une grande et soudaine notoriété. L'auteur présente aujourd'hui une étude d'ensemble sur la philosophie des sciences chez Bergson, ou, plus exactement, sur les rapports de la doctrine bergsonienne avec les théories scientifiques contemporaines. Elle le fait avec autant de compétence que d'agrément. C'est une façon supplémentaire d'honorer Bergson que de n'écrire point — sur des sujets pourtant très difficiles — de pesants chapitres, mais de garder toujours, au contraire, de l'aisance et de la grâce, alors que les méditations sont savantes et profondes.

Biologie, physique, microphysique, astrophysique, toutes sciences assimilées par une philosophie qui s'efforce de « penser » l'univers *autrement* que par la seule « intelligibilité mathématique »...

Je n'entreprendrai pas, vu le peu de place dont je dispose, d'analyser, et moins encore de discuter un ouvrage à la fois si riche et si souplement puissant. Que l'on demeure, après lecture, sur la réserve à l'égard du bergsonisme, quoi de plus légitime? Personne, en tout cas, ne saurait nier que Lydie Adolphe, dans ce livre, comme elle le fit naguère, dépasse de beaucoup ce que l'on attend ordinairement d'un commentateur ou d'un historien des idées. Elle « continue » Bergson; elle incarne la pensée de son illustre maître...

L'âme et la vie, par le *Dr Maurice Vernet*. Un vol. de 270 p., in-8°. Bibl. de Philosophie scientifique. (Ernest Flammarion, Paris, 1955, 575 fr.). — Le Dr M. Vernet a déjà publié, parmi une dizaine d'autres ouvrages, *la sensibilité organique; la vie et la mort* (Ed. Flammarion, 1949 et 1951) qui sont comme une préparation et un prélude à *l'âme et la vie*. Son propos est de dépasser le point de vue des sciences spécialisées, pour atteindre à une perspective d'ensemble. Dans une telle perspective, « la biologie et la philosophie se rejoignent et se conjuguent sans se confondre ».

Le point de départ, si l'on peut dire, c'est que, dans les faits biologiques, tout ne s'explique pas par de simples réactions de la matière.

La vie montre des srtuctures, des niveaux d'organisation, un processus énergétique réglé en vue d'une organisation définie : celle de l'Espèce. Et « le caractère de détermination d'une telle organisation (...) interdit toute transformation d'une Espèce en une autre »... Seules, des variétés s'inscrivent dans le cadre de l'Espèce. D'autre part, l'excitabilité sensitive organique dispose d'une « marge réactionnelle » qui permet une sorte d'élasticité, une adaptation aux circonstances, — cette adaptation n'intervenant que dans la production de caractères secondaire. L'*âme* serait justement le « processus énergétique structurant » d'une forme essentielle. A chaque existence particulière, correspond l'individuation d'une âme. Au surplus, ce n'est pas l'âme elle-même qui s'insère dans la matière, mais seulement « l'exercice de ses pouvoirs ». Le Dr M. Vernet insiste beaucoup sur une conception « trialiste », et non plus dualiste, qui est la sienne : âme, esprit et corps.

Chez l'homme, le principe énergétique de la vie prend un aspect tout particulier, du fait de son activité spirituelle. Les pouvoirs de liberté, du penser et du vouloir manifestent dans leur exercice une hiérarchie entre eux, mais aussi une subordination au principe énergétique qui en est la source. Et, seule, la forme réalisée par « l'exercice des pouvoirs » est mortelle... Alors que l'existence peut être considérée comme une individuation de l'Espèce avec des variations particulières, l'essence est la représentation de l'Espèce ellemême, avec les déterminations qu'elle comporte. « La vie apparaît, en définitive, comme le déroulement dans le Temps et l'Espace, d'une excitabilité sensible déterminée, déroulement comportant l'exercice individuel et libre de pouvoirs définis, ces pouvoirs procédant d'une puissance originelle, l'âme, qui en est le principe et qui en représente la forme-essence... »

Malgré tous mes efforts pour résumer honnêtement l'ouvrage, il va de soi que, seule, une lecture approfondie peut en permettre une juste connaissance, soit pour en adopter les vues originales, soit pour en discuter la valeur.

Les Crapauds, les Grenouilles et quelques grands problèmes biologiques, par *Jean Rostand*. Un vol. de 220 p., in-8°, avec 48 planches hors texte. Collection « Avenir de la Science ». (Gallimard, Paris, 1955, 750 fr.). — « Travaillant seul et sans aide, et dans les conditions les plus défavorables,... je n'ai pu avancer qu'avec une très grande lenteur... » Cette note de Camille Dareste est placée en exergue de l'ouvrage. Elle évoque le destin, singulier — mais *voulu* — de Jean Rostand, qui a travaillé en solitaire, n'a jamais recherché d'appuis ni de consécrations officielles. Il n'en occupe pas moins une place éminente dans le monde scientifique, au tout premier rang des biologistes contemporains. En outre, il a contribué, plus que nul autre, à *informer*, et l'on peut dire à *instruire* un large public de lecteurs cultivés, grâce à de nombreux ouvrages de science. Vulgarisation? Le terme serait inexact. En fait, ce savant est doublé d'un écrivain de race. Et tout ce qu'il expose se trouve admirablement composé et admirablement écrit. De sorte que, sans cesser d'apporter à la Biologie, en particulier à la Génétique, d'importantes contributions, il demeure accessible à tout esprit attentif. On le voit bien dans le livre dont nous parlons oujourd'hui, où sont consignés les résultats de trente années de recherches, d'observations, d'expériences menées à bien au petit laboratoire de Ville d'Avray. Concernant les Amphibiens, cette œuvre n'en dégage pas moins de véritables révélations sur les grands problèmes de la vie. La lecture en est passionnante.

Le Mal et l'Existence, par *Lucien Jerphagnon*. Un vol. de 160 p., in-16 jésus. Les Editions ouvrières, 12, av. Sœur-Rosalie, 13ᵉ. (Paris, 1955, 330 fr.). — L'existence du mal n'est pas un problème pour l'agnostique. Il en est un pour le croyant. Et c'est un très vieux problème. « Je sais bien, dit l'auteur, qu'il y a des *réponses*. Elles ne manquent pas (...) Mais je crois qu'au fond personne ne garde d'illusion : ces réponses n'en sont pas. Elles ne répondent à rien. Ou alors, elles répondent trop bien. L'on continue cependant à les aligner à tout hasard, et, longtemps après nous, l'on fera resservir les arguments usés et malhabiles... »

L. Jerphagnon ne vise donc pas à expliquer, à prouver, à démontrer... « Si j'avais apporté une *solution*, c'est que je me serais trompé, comme le disait saint Léon à propos de toute réflexion sur un mystère... » Son dessein — et il l'a noblement exposé — c'est de modifier le climat dans lequel on traite habituellement le problème du mal,

c'est de redonner le sens de l'existence et le goût d'exister. C'est enfin de redonner des raisons de se résigner et d'espérer.

En appendice à son propre ouvrage, il a fourni une bibliographie où il indique d'autres livres, de divers auteurs, « capables d'aider dans leur réflexion ceux que tourmente la question du mal et de la souffrance »...

L'imagination, par *Jeanne Bernis*, Agrégée de Philosophie. Un vol. de 120 p., in-16. N° 649 de la Collection « Que sais-je? ». (Presses Universitaires de France, Paris, 1955). — Deux parties : 1° Bilan des connaissances actuelles (Aperçu historique : d'Epicure aux psychanalystes; la psychanalyse; l'image; la sensation; l'idée)... 2° L'imagination dans ses œuvres (Le mythe et le jeu; la danse; l'imagination poétique; l'imagination dans le roman : Balzac, Flaubert, Proust, le roman contemporain; l'imagination dans la musique, la peinture, le cinéma, le surréalisme; l'imagination et la science; l'imagination et la vie; compensation, autisme, l'illusion des vains désirs; l'invention morale, l'intention, l'art du possible, l'épuration des passions; l'imagination source de bonté; l'imagination et la formation de la personnalité; l'imagination et la vie affective). — Conclusion : l'imagination est la fonction mentale dans sa totalité orientée vers le possible. — Bibliographie choisie.

De la logique de l'enfant à la logique de l'adolescent. Essai sur la construction des structures opératoires formelles, par *Baërbel Inhelder*, Professeur à l'Institut des sciences de l'éducation de l'Université de Genève, et *Jean Piaget*, Professeur à la Sorbonne et à la Faculté des Sciences de l'Université de Genève. Un vol. de 315 p., gr. in-8°, de la Bibl. de Philosophie Contemporaine. (Presses Universitaires de France, Paris, 1955, 1.000 fr.). Un nouvel ouvrage ajouté à la série déjà si importante, à tous égards, que Jean Piaget, tantôt seul, tantôt en collaboration, a instituée sur la psychologie de l'enfant. Parmi les plus récents, rappelons (P. U. F.) : *Le développement de la notion de temps; les notions de mouvement et de vitesse; la géométrie spontanée; la représentation de l'espace; la genèse de l'idée de hasard*...

Celui que nous venons de lire est consacré à la constitution des structures opératoires formelles. Première partie : la constitution de la logique des propositions (L'égalité des angles d'incidence et de réflexion et les opérations d'implication réciproque; la flottaison des corps et l'élimination des contradictions; la flexibilité et les opérations intervenant dans la dissociation des facteurs; les oscillations du pendule et les opérations d'exclusion; la chute des corps sur un plan incliné et les opérations de disjonction; le rôle de l'aimantation invisible et les seize opérations propositionnelles binaires)... Deuxième partie : les schémas opératoires de la logique formelle (Combinaison des corps chimiques incolores ou colorés; la conservation du mouvement dans le plan horizontal; les vases communicants; l'équilibre de la presse hydraulique; l'équilibre de la balance; la traction d'un poids sur un plan incliné; la projection des ombres; la force centrifuge et les compensations; les dispersions probables et les corrélations)... Troisième partie : les structures d'ensemble et la pensée formelle (La pensée formelle du point de vue de l'équilibre; les structures concrètes et les structures formelles; la pensée de l'adolescent)...

Comme le disent les auteurs (chap. XVIII) il est curieux de constater que si, jusqu'à présent, les études consacrées à la vie affective et sociale de l'adolescent furent nombreuses, il n'en alla pas de même pour l'analyse de la *pensée* propre à l'adolescence. En tout cas, il n'y eut jamais un seul tableau d'ensemble sur cette question. Les données recueillies ici, patiemment et méthodiquement, pour les enfants de différents groupes d'âges et pour les adolescents prennent d'autant plus d'intérêt qu'elles sont interprétées grâce aux instruments d'analyse logistique élaborés par Jean Piaget dans son *Traité de Logique*. Rappelons aussi, avec insistance, le très important essai sur *les transformations des opérations logiques* (P. U. F., 1952).

Acquérir une mémoire, etc., par *A. Bullas*. Un vol. de 272 p., in-8° carré. Illustrations de Mme A. Guasson-Depitre. Collection « La route du succès ». (Editions J. Oliven, Paris, 1955, 750 fr.). — Le titre exact de cet ouvrage — qui s'adresse aux jeunes gens — est d'une engageante emphase : « Lycéens, vous pourrez acquérir une mémoire extraordinaire... Tout comprendre, tout retenir »... Je n'ai certes pas l'intention de le ranger parmi les ouvrages philosophiques

dont j'ai mission de rendre compte dans cette rubrique. Si j'en fais mention, cependant, c'est qu'il est fort capable de rendre service. Il est écrit dans une langue familière et persuasive, réalisant une sorte de *bonne* suggestion sur de jeunes esprits. Des parents ou des maîtres seront bien inspirés en le mettant entre les mains d'élèves et d'étudiants. S'il reprend quelques principes déjà classiques de la mnémotechnie, il les met au point, et il y ajoute d'ingénieux et nouveaux procédés. Mais surtout — et c'est en quoi il mérite particulière sympathie — loin de se borner à des « recettes » mnémoniques, il sait donner à l'*intelligence* la place éminente qui s'impose. Son chapitre sur « la concentration mentale », par exemple, est de l'excellente pédagogie : j'entends cette pédagogie toute personnelle que l'élève s'applique à soi-même, qui le convainc, l'encourage, l'habitue à travailler méthodiquement et à fixer son attention. L'hygiène n'est pas négligée dans cet ensemble; des conseils pratiques visent à améliorer respiration et circulation : ce qui vaut mieux que tous les « dopages » imbéciles, trop répandus, contre lesquels, ces temps-ci, des voix autorisées du monde médical se sont élevées... Bref, un ouvrage précieux à l'usage des « jeunes »... Et même des adultes...

Esthétique de l'Abstraction (Essai sur le problème actuel de la peinture), par *Charles-Pierre Bru*. Un vol. de 336 p., in-16 jésus. Collection « Nouvelle Recherche ». (Privat, éditeur. Presses Universitaires de France, Paris, 1955, 768 fr.). — La collection d'études et d'essais publiés sous la direction de Georges Hahn a défini ses intentions en des termes que nous avons eu l'occasion de citer déjà, mais que nous avons plaisir à citer encore, — au moins de façon succincte : En fonction même de ses progrès, chaque discipline accède à un nouveau palier de difficultés... Nous avons donc besoin de livres d'un genre très particulier, qui, à partir des faits, des événements, des découvertes, nous appellent moins à l'information qu'à l'interrogation, moins à approuver un résultat qu'à éprouver une inquiétude. N'étant des œuvres ni de spécialisation, ni de vulgarisation, de tels écrits devront cependant faire intervenir une compétence sûre et parfaitement informée...

Si nous avons tenu à rappeler ces formules, c'est que l'on ne saurait en trouver de meilleures pour définir et situer le livre dont nous venons d'achever la lecture. L'auteur part d'un *fait :* l'existence d'une production picturale communément qualifiée d'« abstraite ». Mais, se demande-t-il, en quel sens précis l'est-elle, de quoi procède-t-elle, quelle est sa portée, et quelle valeur convient-il de lui attribuer? — Les questions ainsi posées tracent le plan de l'ouvrage. Et c'est merveille de voir avec quelle rigueur constructive s'articulent chapitres et paragraphes, avec quel souci de clarté sont conduites les plus minutieuses analyses. Ch.-P. Bru témoigne d'une double compétence : science psychologique, d'une part, et d'autre part, compétence esthétique, connaissance approfondie de la production artistique d'aujourd'hui... Accessible à tout lecteur d'honnête culture, ce livre mérite d'être lu sans hâte, comme il fut écrit. Grâce à lui, bien des problèmes s'éclairent, tant en ce qui concerne la *compréhension* de l'art abstrait qu'en ce qui touche les jugements éventuels sur la valeur de cet art, son « bon » et son « mauvais » côté, son rôle — en tout cas — dans l'évolution générale de la peinture.

Du même auteur, nous est annoncée (en préparation) une *Sociologie de l'Abstraction.*

L'Homme et la liberté, par *Ch. Aug. Bontemps*. Un vol. de 206 p., petit in-8°. Edition : Les Cahiers francs, 4, rue Gustave-Rouanet (18e). (Paris, 1955, 500 fr.). — L'ouvrage comporte une introduction (désarroi moral de notre temps; la position marxiste; l'incident existentialiste). Puis neuf chapitres retraçant l'évolution humaine. Chaque chapitre se termine par les conclusions qui se dégagent de l'exposé : la leçon des origines; la leçon de l'homme paléolithique; la leçon de l'anthropomorphisme; la leçon gréco-latine; la leçon de l'Eglise dans le haut Moyen Age; la leçon de la révolution communale; la leçon de la guerre de cent ans; la leçon de la transgression intellectuelle et religieuse et de ses conséquences aux XVIIe et XVIIIe siècles; la leçon des inconséquences du libéralisme.

Au seuil de l'ésotérisme, par *Paul Serrant*, précédé de **L'esprit moderne et la Tradition**, par *Raymond Abellio*. Un vol. de 256 p., in-8° couronne, de la collection « Correspondances ». (Bernard Grasset, Paris, 1955, 675 fr.). — Raymond Abellio, directeur de cette

collection, se propose de publier des études et des essais qui témoigneront dans tous les domaines de la recherche ésotérique contemporaine et du retour aux doctrines traditionnelles. Il annonce, notamment, la prochaine publication de « Dimensions de l'Homme », par Robert Amadou, et « Illustration de l'Astrologie », par André Barbault. Pour le moment, il s'efforce de préciser quelle est désormais, selon lui, la seule voie possible pour la recherche ésotérique. Sur certains points, il est en désaccord avec la prudente étude de Paul Serrant. Il y a là, quoi qu'en aient dit déjà certains critiques, une preuve d'objectivité et de tolérance.

Le nouveau monde de l'esprit, par *J.-B. Rhine*, Professeur de Parapsychologie à l'Université Duke (Etats-Unis). Un vol. de 320 p., in-8°. Trad. de l'anglais par Albert Colnat. (Dépôt : Libr. Adrien Maisonneuve, 11, rue St-Sulpice (6e), 1955, 880 fr.). — Traite de l'ensemble des phénomènes parapsychiques : voyance, télépathie, prescience. Aldous Huxley a fait un enthousiaste éloge de l'auteur (dans le magazine américain *Life*). L'auteur consacre plusieurs chapitres à étudier les relations entre la parapsychique et les sciences de la nature. C'est une collection qui s'ouvre, puisque la couverture porte l'indication : Problèmes de Parapsychologie, n° 1.

Ouvrages reçus. — *Peu de jours avant de remettre à l'imprimeur le manuscrit de notre chronique, nous sont parvenus plusieurs ouvrages, dont certains fort importants. Nous aurons plaisir à en rendre compte dans le n° d'octobre.*

Il s'agit de :

La formation du concept de réflexe aux XVIIe et XVIIIe siècles, par Georges Canguilhem, ancien élève de l'École Normale Supérieure, Agrégé de Philosophie, Docteur en médecine, Docteur ès Lettres, Inspecteur général de l'Instruction publique. (P. U. F.), 600 fr.

Manuel de Psychiatrie pour les étudiants et les praticiens, par D. Henderson et R. D. Gillespie. Deux forts volumes de la Bibl. de Psychiatrie, publiée sous la direction du Professeur Jean Delay (P. U. F.), 1.200 fr. chacun.

C. G. Jung. Un recueil, avec texte de Jung et trente-deux auteurs. Un gros vol. de 395 p., grand in-8°, avec portrait hors texte. Le Disque Vert, Bruxelles, 186, avenue du Roi. Distribué à Paris par les Editions de l'Arche, 27, rue Saint-André-des-Arts (6e).

Alfred Adler et son œuvre, par Herta Orgler, traduction de Madeleine Dreyfus. Un vol. de 312 p., in-8°. Libr. Stock, Paris, 720 fr.

Les grandes doctrines morales, par François Grégoire.

La Métapsychique, par Yvonne Castellan. Deux volumes de la Collection « Que sais-je? » (P. U. F.).

REVUES

Bulletin Analytique (Philosophie). Publié par le C. N. R. S. Centre de documentation, 16, rue Pierre-Curie, Paris (5e). Revue trimestrielle. La partie « Philosophie » est rédigée sous la direction de M. Raymond Bayer, Professeur à la Sorbonne. Quelque trois mille articles ou fascicules clairement analysés en peu de lignes. Une table des matières à la fois méthodique et très détaillée permet de trouver aussitôt telle ou telle question qui nous intéresse particulièrement. Instrument de travail fort précieux. Au surplus, nous tient au courant du mouvement des idées dans le monde. (Volume IX, n° 1, 1955.)

Diogène. Revue trimestrielle, publiée sous les auspices du Conseil International de Philosophie et des Sciences humaines. Avec l'aide de l'UNESCO. Editions Gallimard. N° 10 (avril 1955). Noté au sommaire : L'ordre dans la nature et dans la société (Jacques Rueff); L'eau et la canne à sucre (G. Freyre); Ouvriers prolétaires et intellectuels (Raymond Aron); la Poésie moderne à la recherche d'un sens (Charles-G. Bell); Le symbolisme philosophique et l'usage du mythe chez les philosophes arabes (Djénil Saliba); Hypothèses et recherches psychosomatiques (V. Gachkel et S. Vidermann); Deux interprétations philosophiques du droit naturel (Car J. Friedrich); Comptes rendus, etc...

La Pensée. Revue du rationalisme moderne. Arts, Sciences, Philosophie, 64, bd Auguste-Blanqui (13e). Paraît tous les deux mois. Nouvelle série, n° 61 (mai-juin 1955). Noté au sommaire : Hommage à Albert Einstein; Extraits inédits de la correspondance Engels-Lafargue; Les socialistes et la crise boulangiste; Réflexions sur l'Histoire (Jean Orcel et Georges Lefebvre); Le problème de la mécanique quantique (Francis Halbwachs et G. A. Svetchnikov); L'idéologie religieuse

aux Etats-Unis (Henri Maurel); Littérature et politique en U.R.S.S. (Léon Robel). Chronique philosophique : la grande aberration de la philosophie occidentale (A. Gisselbrecht); Enquête sociologique ou policière (R. Maublanc); L'orientation de la psychologie française (P. Malrieu et J.-P. Vernant), etc...

Culture humaine (Psychologie appliquée à la conduite de la vie). Revue mensuelle. Edition J. Oliven, Paris. N° d'avril 1955. Noté au sommaire : La philosophie de l'efficacité (B. Warndorff); Avec Alain (C. Théodore); Cours (Dr J. Poucel); Regards sur les autres (J. Zamanski); Repos et détente (H. V. d'Estival); L'esprit fraternel (Vérine); Psychologie des peuples : l'Irlande (M. Bastier); F. de Lesseps (Améd. Fayol); La souffrance éducatrice (M.-M. Defrance); Technique et humanisme (M. Caucheteur), etc...

Au n° de mai 1955 : Sur le tempérament (Dr P. Noël); Jean Guitton et le travail intellectuel (Jean Chazel); Origines d'une invention (A.-M. Fayol); Un aspect de l'art abstrait (J. des Vignes Rouges); Le bonheur (C. Théodore); Actes et pensées (Dominique Jordan); L'enfant devant le couple conjugal (M. Percheron); Ce que parler veut dire : les mots arabes (Emile Moussat), etc...

GAZETTE

Adrienne Monnier. — *Adrienne Monnier est morte. Elle est morte à la fois avec la décision et avec la discrétion qui comptaient parmi ses qualités maîtresses. Au point que ses amis croiraient encore se mal conduire envers elle s'ils publiaient quelque chose de leur peine. Laisser apparaître quelque sentiment serait s'abandonner à un de ces étalages qu'elle ne se permettait pas et ne permettait guère.*

Lorsqu'un peu de recul laissera les perspectives s'ordonner, lorsque les gesticulations des agités auront cessé d'occuper le devant de la scène, on mesurera mieux la place qui revient à Adrienne Monnier dans la formation d'une grande époque littéraire. Ce qui est peut-être plus étonnant encore, c'est la manière dont elle sut accueillir et comprendre la génération qui suivit celle des maîtres qu'elle avait tant contribué à promouvoir.

Le Mercure *d'après la guerre doit beaucoup à son affection, à ses conseils, à son encouragement, et, tout simplement, à son attention. Il se prépare à lui rendre un hommage dont il s'efforcera de faire quelque chose qu'elle-même eût approuvé.*

La Commémoration d'Emile et de Marthe Verhaeren au tombeau de Saint-Amand-sur-l'Escaut. — *Parmi les cérémonies organisées en l'honneur du poète au cours de la présente « année Verhaeren », — selon une expression qui a cours en Belgique, — le Comité National du Centenaire, auquel correspond le Comité français présidé par la duchesse de La Rochefoucauld, peut compter la journée du 18 juin pour une réussite. Il s'agissait pour de nombreux admirateurs d'Emile Verhaeren, écrivains, artistes, lettrés, d'effectuer en groupe un pèlerinage à son tombeau, situé à son bourg natal, Saint-Amand, sur les bords de l'Escaut ainsi qu'il l'a voulu. Il y reposait seul jusqu'ici; mais la dépouille mortelle de son épouse, Marthe, vient de l'y rejoindre.*

Dix heures du matin. Nous nous embarquons à Anvers sur le La Pérouse, *véritable paquebot sur le pont duquel se pressent bientôt des centaines de personnes. Parmi elles, l'Ambassadeur de Suisse, M. Vallotton; des ministres en exercice, M. Lilar, ou des*

ministres d'Etat, M. Janssens; M. Luc Hommel, secrétaire perpétuel de l'Académie Royale de langue et littérature françaises, ainsi que son directeur actuel, M. Desonay; Max Deauville, président du Pen-Club belge; la romancière Marie Gevers, accompagnée de ses neveux qui sont aussi les petits-neveux de Verhaeren. L'un d'eux, M. René Gevers, eut spécialement la charge, conjointement avec M. Jean Goffin, commissaire général du Tourisme, de veiller au détail de cette journée dès longtemps prévue, à laquelle M. Lucien Christophe, directeur général de l'Administration des Beaux-Arts, donna aussi tous ses soins.

Citons encore, parmi ceux qu'on rencontre sur le bateau, souvent accompagnés de leurs femmes et de leurs familles, le poète Thomas Braun, le comte X. Carton de Wiart, M. Gustave Charlier, de l'Université de Bruxelles, M. Jean Valschaerts, directeur du « Rappel », M. Pasquier, président de l'Association des Ecrivains belges. La France est représentée par son attaché culturel à l'ambassade de Bruxelles.

Qui donc a parlé des brumes opiniâtres de l'Escaut? Sous un soleil magnifique, pendant trois heures, nous remontons le fleuve qui a ici la largeur d'un bras de mer. Tout est verhaerénien sur ce parcours. Hoboken, ses cheminées et ses usines retentissantes des bruits du labeur humain; Hemixen, où Marie Gevers nous montre le pavillon de brique rouge, ombragé par un bel arbre, qui fut l'une des résidences occasionnelles du poète; Tamise et son colossal pont métallique fraîchement repeint au minium qui enjambe l'Escaut, l'arche du milieu pouvant d'ailleurs s'ouvrir pour laisser passage aux bateaux d'important tonnage. A droite, à gauche, ce sont maintenant des rideaux de peupliers du Canada, des berges d'herbes et de roseaux, des digues soigneusement entretenues pour résister aux crues soudaines qui se produisent parfois sous l'effort de « La grande marée ». Cours de l'Escaut, royaume à la fois aquatique et végétal, frais malgré l'ardent soleil.

Mais voici le haut clocher de Saint-Amand, pavoisé comme le rivage où se presse une foule bigarrée, tandis que l'Harmonie royale de Bornem fait entendre du Mozart, du Bach ou du Beethoven. Le tombeau vers lequel nous sommes venus se montre en bordure du flot, plate-forme bétonnée à demi enfoncée dans la vase et surmontée d'un sarcophage de basalte noir.

Des vedettes accostent le La Pérouse *qui se vide d'une partie de ses occupants; d'autres y restent, appuyés au bastingage, pour voir, mieux que de la berge trop étroite, la cérémonie qui va se dérouler.*

Certains invités, dont les poètes Pierre Nothomb et Adrien Jans, sont venus par voie de terre et ont déjà pris place dans la tribune officielle, non loin du tombeau; également plusieurs membres du corps diplomatique, tel M. Avilov, ambassadeur des Soviets.

Une sonnerie de trompettes thébaines annonce l'arrivée de S. M. la Reine Elisabeth. Dès que celle-ci, vêtue de blanc, s'est assise dans son fauteuil, M. Richard Declerck, gouverneur de la province d'Anvers, prend la parole; il rappelle que Verhaeren, bien qu'ayant choisi la langue française pour s'exprimer, a fait connaitre l'âme flamande au monde.

M. Lucien Christophe rend hommage ensuite à la Reine qui, la première, a désiré la réunion d'Emile et de Marthe Verhaeren dans la même tombe; il parle de l'auteur des Heures Claires *en poète qu'il est lui-même : « Les monuments qui célèbrent les hommes sont périssables. Aussi bien ne symbolisent-ils que la résistance à ce qui périt. Toute la vie et toute l'œuvre de Verhaeren sont une image de la résistance à ce qui endort, à ce qui use, à ce qui détruit. Et s'il aima et vénéra tant Marthe Massin, c'est qu'elle portait sur son visage les signes d'une même ardeur, et qu'elle aussi garda, comme le passeur d'eau, un roseau vert entre les dents. »*

Parlant au nom de la France, l'auteur de la Vie de Verhaeren *évoque à son tour ces vers de tendresse préférés par Verhaeren à tout ce qu'il écrivit, car il y retrouvait la part de bonheur qui lui avait été donnée. Le biographe cite un passage du poème intitulé « L'Escaut » :*

Le jour que m'abattra le sort,
C'est dans ton sol, c'est sur tes bords
Qu'on cachera mon corps
Pour te sentir, même à travers la mort, encor.

« Voici maintenant, ajoute-t-il, que la dépouille mortelle de Marthe Verhaeren va être ensevelie, elle aussi, aux bords du fleuve où repose déjà le poète; et paraphrasant le vœu suprême d'Emile Verhaeren, osons affirmer qu'il sentira près de lui son épouse bien-aimée, « même à travers la mort, encor ».

Enfin M. Maurice Roelants explique en flamand le choix que Verhaeren fit de la langue française pour son œuvre, et célèbre les rares qualités humaines de celle-ci.

Après que des poèmes eussent été récités, « Le Passeur d'eau » et « L'Escaut » traduits en flamand, puis « L'Effort » et « Le Vent » en français, ceux-là par M. De Gruyter, du National Toneel, ceux-ci par un groupe de jeunes filles wallonnes, plusieurs couronnes de fleurs furent déposées au tombeau. S. M. la Reine Elisabeth fut la première à rendre cet hommage au poète et à sa femme.

On vit, pour finir, M. Glineur, un octogénaire qui connut Verhaeren au Caillou-qui-bique, près duquel il vit encore, lui apporter une gerbe de fleurs de son jardin, cueillies le matin même. — A. MABILLE DE PONCHEVILLE.

A propos d'un centenaire baudelairien. — *C'est, je crois, Hubert Juin qui le premier, dès le début de l'année, dans* Combat, *signala le centenaire baudelairien du* 1er *juin* 1955 *: le* 1er *juin* 1855 *la* Revue des Deux Mondes *insérait un ensemble de dix-huit poèmes de Baudelaire en tête desquels apparaissait pour la première fois le titre de « Fleurs du Mal ». Ce titre même était un événement, dont justement la thèse de M. Marcel A. Ruff sur* L'esprit du mal et l'esthétique baudelairienne, *qui vient de paraître chez Armand Colin, a pour objet en quelque sorte de mesurer les dimensions.*

Mais c'est André Billy qui le premier, dans le Figaro littéraire, *annonça les manifestations commémoratives qui se préparaient et sut en prévoir le succès. Sous le patronage de très hautes personnalités des Lettres et de l'Université, ces manifestations furent organisées matériellement par le Club du Meilleur Livre, où venait d'être lancée la nouvelle édition de Baudelaire dont Raymond Schwab a parlé dernièrement dans le* Mercure. *Et, pour une fois — et malgré l'exposition présentée au Club même, rue de Grenelle, et malgré plusieurs émissions à la radio, celles notamment de Claudine Chonez et d'Yves-Gérard Le Dantec, — ce n'est pas Paris qui mena le jeu : on nous dit que plus de soixante-dix villes de la province et de l'étranger ont tenu à s'associer à une initiative à laquelle le public répond avec un élan incroyable. Ce qui montre que Baudelaire tient aujourd'hui dans les esprits une place que personne ne croyait si grande. S'il est exact que dès maintenant la Nationale prépare une exposition Baudelaire pour* 1957 *— centenaire cette fois du livre lui-même et aussi centenaire du procès, — on peut prédire qu'il y aura foule dans ses galeries, et qu'on parlera autant de Baudelaire dans deux ans qu'on a parlé naguère de Balzac.*

La Revue des Deux Mondes *n'a pas manqué elle-même de célébrer l'actuel centenaire, par un article de M. André Gavoty paru précisément dans le numéro du* 1er *juin* 1955. *On connaît la fameuse petite note, pleine de réserve et de prudence, par laquelle la* Revue, *il y a cent ans, prenait ses distances à l'égard des poèmes qu'elle s'excusait presque d'avoir l'audace de publier. On a coutume d'en rire, ou de s'en indigner. M. André Gavoty a bien raison de remettre les choses au point : la* Revue *avait été en effet fort audacieuse : n'en jugeons pas par ce que Baudelaire est devenu aujourd'hui.*

« Depuis un quart de siècle qu'il dirigeait La Revue, *Buloz connaissait parfaitement les réactions de son public et songeait sans joie aux protestations que cette publication allait lui valoir. Mais, sensible au talent, il avait trop le culte des Lettres pour laisser échapper un pareil manuscrit. » Il reçut en effet des protestations de lecteurs et même un avertissement de la censure; mais, chose surprenante, il eut surtout à défendre Baudelaire « contre les réactions de la majorité des gens de lettres ». Ainsi, dans le* Figaro *du* 4 *novembre* 1855, *un article signé Louis Goudall dénonçait*

dans cette publication une « indigence navrante des idées » et une « poésie scrofuleuse, écœurante et glaciale de charnier ». Théophile Gautier lui-même craignait encore « qu'il n'en soit de Baudelaire comme de Pétrus Borel ». Quant à Baudelaire, sa lettre à Buloz du 13 juin montre qu'il avait pris tout à fait au sérieux — trop, peut-être — la « petite note bizarre et paternelle » dont il déclare qu'il ne l'a pas « trouvée disgracieuse quoi qu'on (lui) en ait dit ».

La race des Louis Goudall s'est perpétuée longtemps. Trois quarts de siècle plus tard, vers 1930, elle n'était pas encore éteinte. Ne citons pas de noms, cela est trop près de nous; il suffit d'appartenir à l'avant-dernière couvée, et de rappeler des souvenirs. Il est vrai que dès Baudelaire mort, et dans les deux lignes qui dérivaient de lui, celle de Rimbaud, celle de Mallarmé, on sut aussitôt ce qu'il était. Et pourtant, même après le grand mouvement poétique de la fin du siècle, et juste à mi-chemin entre la publication de la Revue des Deux Mondes *et nous, et chez des écrivains qui après cinquante ans continuent à mériter qu'on les distingue, on trouve encore des jugements étranges.*

En 1905 Gilbert de Voisins publia au Mercure *un recueil de courts essais intitulé* Sentiments. *L'un de ces essais — douze pages — s'appelle « Les malheurs de Baudelaire ».*

Le premier malheur fut la monstrueuse incompréhension dont Baudelaire fut et si longtemps demeura la victime : « Depuis quelques années, on s'est évertué à retoucher l'odieuse, la difforme caricature que l'on avait faite de cet honnête homme; ce fut l'œuvre d'honnêtes gens. Ils ont un peu rétabli la belle figure de Baudelaire, effacé les traits grotesques de la charge, rendu à l'homme son sourire, et lavé la haute statue des crachats que tous les imbéciles lui avaient jetés en hommage... On composerait un volume d'une insigne laideur avec les propos tenus sur Baudelaire... Toutes les injures lui furent offertes, on en inventa même à son usage personnel; on fit toutes les insinuations, on tendit tous les pièges, son talent fut sali, avec son caractère et sa vie privée... Ses meilleurs amis le défendaient mal et accréditaient mille histoires ridicules en excusant le héros qu'on leur supposait... »

(Qui donc s'attachera une bonne fois à nous expliquer pourquoi Baudelaire eut le privilège d'exciter à ce point, et pendant si longtemps, la sottise, la haine et la bassesse?)

« Il n'y a plus aujourd'hui, poursuit Gilbert de Voisins avec un bel optimisme (nous sommes toujours en 1905...), que certains professeurs éhontés, certains universitaires indécents qui osent encore émettre, en parlant des Fleurs du Mal, *quelque puissante absurdité; mais » (attention ici!) « le supplice du poète n'était pas achevé; ses admirateurs reprirent en sous-main la tâche que ses ennemis avaient délaissée par lassitude et parce qu'il devient à la longue fastidieux d'insulter un cadavre. On se mit à vanter le poète, et le ton de tous ces éloges l'a plus desservi que toutes les injures ».*

Ainsi l'autre malheur de Baudelaire fut d'être admiré abusivement, et loin au delà de ce que son œuvre, selon Gilbert de Voisins, pouvait supporter : « De ce grand artiste dont le souffle est parfois court, on a voulu faire un grand poète lyrique; on a voulu écheveler cet homme consciencieux et lui placer entre les mains une lyre démesurée... Comble d'ironie! on parla de la savante obscurité de ce poète qui n'était obscur qu'aux heures où il se montrait maladroit. Baudelaire eût bien ri de ces éloges! lui qui avait la mesure et le sens d'estimer ses vers ce qu'ils valaient et de garder le sentiment des proportions!... Si l'on voulait traiter Baudelaire pieusement, le mieux serait, semble-t-il, tout en s'occupant de ses œuvres avec une scrupuleuse ferveur, de ne pas insulter ce grand homme méconnu et mal admiré, par un excès de louange, comme on le fit naguère par un excès d'injustice, et de lui donner sa place immortelle qui paraît bien être à côté des plus grands poètes, mais aux pieds des dieux. »

Il faut croire que c'est un piège bien dangereux que l'honorable souci de l'équilibre et de la mesure. Remarquons toutefois que Gilbert de Voisins a pris soin de donner comme épigraphe à son livre la phrase même où Baudelaire revendique comme un des droits fondamentaux de l'homme le droit de se contredire.

Le cas Berlioz. — *Je lisais avec admiration les* Nouvelles Lettres *de Berlioz, beau livre qu'il nous faut recevoir de New-York (Columbia University Press), mais dû aux soins passionnés d'un Français, Jacques Barzun; elles font suite à son magistral ouvrage,* Berlioz and the Romantic Century, *qui fait autorité. J'y lisais cette citation du poète anglais Auden :* « Qui veut connaître le dix-neuvième siècle doit connaître Berlioz »; *j'y lisais ce passage d'une lettre de Liszt :* « Berlioz n'en est pas moins la plus vigoureuse cervelle musicale de la France. »

Voilà ce qu'on pense et qu'on imprime dans le monde. Et chez nous? Un de nos plus importants et sérieux journaux rend compte d'une représentation où le chef-d'œuvre, entre tous, de Berlioz, Roméo et Juliette, *est utilisé comme scénario de ballet : va-t-on dire qu'il s'agit et d'un sommet de la musique universelle, et d'un type de* « symphonie dramatique » *original au point d'être unique? sans tant chercher, le journaliste écrit d'après le programme :* « opéra-ballet d'Hector Berlioz »! *suivent quelques poncifs :* « Inspiration... louis-philipparde », « grandiloquence », « parfois filandreuse à la manière de son auteur ». *Je me borne à reproduire, sans entrer dans les commentaires qui relèveraient de la critique musicale, cette rubrique ayant ici le titulaire le mieux qualifié.*

*Une seule observation : le même journal disposant de chroniqueurs non moins qualifiés (et pour cause), l'un de ceux-ci, deux jours auparavant, saisissait une occasion pour rendre justice, en quelques lignes parfaites, à la poésie d'*Hernani, *— ce drame ayant*

fait, récemment encore, le prétexte de risées dans le public et la presse, par la faute de représentations comparables, sans doute, à celle de notre Roméo.

C'est une même tradition aveugle qui s'acharne encore contre ces deux pairs du génie français, Hugo et Berlioz. La patience admirable des très grands se moque de ce qui s'agite à leurs pieds. Est-il cependant indifférent qu'un de nos meilleurs connaisseurs de Berlioz, Fred Goldbeck, ait pu, cet hiver, se plaindre, dans une belle conférence, que les éditeurs se refusent à réimprimer les grandes compositions de ce maître? il en est ainsi que personne ne peut plus ni lire, ni, du moins dans son propre pays, entendre. Hélas, cas Berlioz! que n'a-t-il été opposé à celui de Wagner par Nietzsche,, plutôt que celui de Bizet! cet art n'est certes pas moins « méditerranéen », seulement il faudrait que la Méditerranée en fût instruite, probablement, par quelque voix venue des climats où l'on sait imposer les Brahms à l'univers. — RAYMOND SCHWAB.

Les fêtes malherbiennes d'Aix. — *Les* 10, 11 *et* 12 *juin, Aix a fêté le poète normand qui prit femme dans une famille parlementaire de cette ville et dont les trois principaux séjours en Provence durèrent près de vingt ans. Trois concerts (dont un à l'église de la Madeleine où furent enterrés Peiresc et la fille de Du Périer) ressuscitèrent la musique de son époque. On visita les vieux hôtels d'Aix et le château de Salon, où avait résidé son premier mécène, le grand prieur Henri d'Angoulême. Par une singulière coïncidence, un maçon mit au jour, dans un couvent, une pierre tombale qui portait le nom de son dernier enfant, Marc-Antoine, tué dans un duel ou une rixe en* 1627.

Une exposition avait été organisée à la bibliothèque Arbaud et à la Méjanes. Elle révéla un grand nombre de pièces rares, tirées des dépôts publics de la région, et son catalogue, dû au professeur Pierre Colotte, est un excellent instrument de travail pour connaître la vie de Malherbe et l'activité poétique en Provence à la fin du XVIe siècle.

Cette vie provençale du poète était jalonnée par un ordre du Grand Prieur, daté de 1577 *et portant la signature de Malherbe, par son contrat de mariage de* 1581, *où son père avait été faussement qualifié de Conseiller au Parlement, par les actes de baptême de ses fils, par les nombreux testaments de sa femme, qui se croyait valétudinaire et qui survécut à trois maris, par les Instructions généalogiques et financières qu'il laissa, en* 1605, *à son fils, par les Lettres patentes qui lui concédaient, à Toulon, un grand terrain à bâtir, et par la condamnation à mort, prononcée contre Marc-Antoine, pour duel, en* 1624, *et non exécutée.*

Dix livres portant sa signature étaient exposés. On y voyait un Ausone, *un* Prudence, *et les ouvrages qu'il avait achetés en* 1619 *pour les études de Marc-Antoine (dans l'un d'eux, le « grammairien*

à cheveux gris » a corrigé une virgule!), mais pas de poète français. Son Ronsard *a disparu; son* Desportes, *méticuleusement annoté, est à Paris, et sera exposé dans quelques mois par la Bibliothèque Nationale.*

Revivaient aussi tous ceux dont Malherbe fut, en Provence, le serviteur, l'ami, le compagnon de poésie : Henri d'Angoulême, poète à ses heures, qui fut le parrain de son premier enfant, Louis Gallaup de Chasteuil, témoin à son mariage, François du Périer, immortalisé par une Consolation *qui avait d'abord été adressée à un autre : le normand « Cléophon », Bellaud de la Bellaudière qui adressa au jeune Malherbe un sonnet provençal des plus gaillards, Jean de La Céppède dont étaient exposés les rarissimes* Psaumes de la Pénitence, *Peiresc et Du Vair, dont les graves physionomies ont été fixées par le peintre flamand Finsonius.*

Tous ces souvenirs devraient donner à quelque érudit le désir de composer une Histoire littéraire de la Provence aux XVIe et XVIIe siècles. Mais déjà d'importants chapitres en ont été rédigés par M. Auguste Brun, M. Pierre Colotte et M. René Fromilhague dans leurs récents ouvrages sur Bellaud de la Bellaudière, Deimier, et Malherbe. Aussi ont-ils inauguré la série de conférences dont le programme avait été préparé par M. Bernard Guyon; leurs évocations précises et vivantes du milieu provençal où Malherbe avait vécu furent complétées par un ardent plaidoyer de M. Pierre Clarac en faveur d'un poète dont les œuvres sont presque inaccessibles : La Céppède. Puis, M. Jean Rousset, M. Marcel Raymond et moi-même avons étudié le « cas Malherbe » : nous avons retracé son évolution du Baroque vers le Classicisme, et nous nous sommes accordés à noter dans ses œuvres un ascétisme croissant, un emploi de plus en plus limité et réglé des métaphores. Ces conférences seront publiées dans les Annales de la Faculté des Lettres d'Aix. — RAYMOND LEBÈGUE.

Correspondance : Molière. — *A propos du livre de René Bray sur* Molière homme de théâtre *et du compte rendu qui en a été donné dans le* Mercure *de juillet, M. Fernand Baldensperger nous écrit :*

« Est-ce à vrai dire un conflit entre « le monde universitaire et le monde du théâtre » que ce livre a dû apaiser? Il me semble plutôt que c'est une « genèse » plus appropriée qui s'impose grâce à lui : alors qu'il semblait commode, aux partisans de l'« évolution des genres », de ranger l'œuvre dramatique de Molière à la suite des dramaturgies « baroques », on fait droit au renouvellement dû à d'autres motifs — sans que des influences étrangères ou des confessions personnelles y soient pour rien. Cette « génétique », dont mon ancien élève Jacques Scherer s'est fait le porte-parole, ne pourrait s'appliquer aussi justement à d'autres contemporains de Molière. Et Mme Dussanne, pour qui j'eus l'honneur de tourner les pages, en mai 1916, *de* Chansons de route *qu'elle faisait entendre*

avec le « Théâtre aux armées », apporte son expérience scénique indiscutable aux élucidations du gendre de mon ami Van Tieghem. »

« **La Ville » au T.N.P.** — *Nous avions annoncé la création par Jean Vilar et la troupe du T.N.P. de* La Ville, *de Paul Claudel. Les critiques qui assistèrent à la grande première donnée au Festival de Strasbourg (dont Béatrice Dussane rend compte dans ce numéro) ont été unanimes à louer la mise en scène de Vilar et l'interprétation par la troupe du T.N.P., « d'une perfection rarement atteinte ». Robert Kemp dans le* Monde *note la prémonition claudélienne : « Le péril que le machinisme fait courir à la civili- « sation, et qui aujourd'hui passe, chez beaucoup de sages, pour « mortel, n'était qu'une menace, un malaise vague. Claudel, de « vingt-deux ans à vingt-neuf ans, en a éprouvé l'angoisse. (...) « Il s'émouvait jusqu'au fond de l'âme un demi-siècle avant nous. « Don de prophétie. Et dans quel langage magnifique! Les images « y ruissellent, toutes d'une sensualité exquise... Il a l'odeur des « fruits et des feuillages; l'air et la lumière y ont des velours « et des amers corrosifs. Il chante la femme; il construit des « odes à la Lune, au sommeil, à l'amour divin... » Et avouant avoir à l'avance redouté la mise à la scène : « Je me dis encore « que l'incarnation des « avatars » mentaux de Claudel me fait « perdre autant que gagner... Je me dis que la représentation « de* la Ville *est, envers quelques-unes des vertus de l'œuvre, et « les plus chères, peut-être une trahison. Mais c'est une trahison « géniale, qui lui prête d'autres vertus. L'intelligence de Vilar « a je ne sais quoi d'éblouissant, par moments. Et je ne veux « pas y résister. » « ...Prodige! Ils sont tous bons! » ... « Mais la masse des louanges doit aller à Vilar, non seulement parce qu'il les a tous inspirés, guidés, réconfortés, le long d'une entreprise qui ne pouvait pas les rassurer, mais parce qu'en Isidore de Besme, l'ingénieur, le calculateur, l'homme qui construit avec les âmes comme si c'étaient des briques, admirable de précision. »*

« **La Ville** : *une pièce faite d'argile, de roc, d'or et de brouil- « lards, où Claudel livre en vrac tous les matériaux qui lui ser- « viront à édifier son œuvre. « Au commencement était le chaos »... Le chaos claudélien était d'une prodigieuse richesse « et on ne « l'explore pas sans un étonnement émerveillé », écrit Claude Baignières dans le* Figaro, *tandis qu'Antoine Goléa remarque dans* Arts *: « On sent, ici, que la tempête qui avait soulevé l'âme de « Claudel grondait encore à la surface, qu'elle n'avait pas encore « atteint, dans les profondeurs de l'être du poète, ce point d'équi- « libre et d'irrationnalité sublime d'où devaient partir, plus tard, « tous ces immenses poèmes dramatiques où la foi, d'extérieure « et rhétorique, était devenue valeur immanente, humaine et poé- « tique à la fois. Il n'empêche que la pièce est un chef-d'œuvre, « où on trouve déjà ce mélange de sublime et de familier, d'ésoté-*

« rique et d'évident, de spiritualité et de violemment sensuel qui « caractérise le langage du plus grand Claudel, celui du Soulier *« de* Satin, *ce langage qui, comme chez tous les grands poètes, « constitue, chez Claudel, aussi, l'essence même et la forme du « génie. »*

Rappelons que la version créée par le T.N.P. est la seconde version, écrite par Paul Claudel en 1897. *Elle constitue avec la première version le tome II du* Théâtre *de Claudel dans l'édition du Mercure de France.*

« **Kim** ». — *Au nombre des douze meilleurs romans étrangers désignés par un jury choisi parmi les plus éminentes personnalités littéraires sous l'égide du « Figaro Littéraire », figure* Kim, *de Rudyard Kipling.*

Deux éditions de Kim *sont inscrites au catalogue du Mercure : une édition ordinaire, en un volume, sous jaquette illustrée, et une édition de bibliothèque en tirage limité, format* 15 × 21 *sur vélin.*

TABLE DES SOMMAIRES

DU TOME CCCXXIV

N° 1101 — 1er MAI 1955

N° 1102. — 1er JUIN 1955

N° 1103. — 1er JUILLET 1955

N° 1104. — 1er AOUT 1955

Le Directeur-Gérant : PAUL HARTMANN.

Imprimé en France
TYPOGRAPHIE FIRMIN-DIDOT ET Cie. — MESNIL (EURE). — 2255
Dépôt légal : 3e trimestre 1955.

MERCVRE DE FRANCE

26, RUE DE CONDÉ — PARIS (VI[e])

VIENT DE PARAITRE

LOUIS PERGAUD

CORRESPONDANCE

1901-1915

TIRAGE LIMITÉ A :

20 exemplaires (15 × 21) sur vélin de Rives.		3.000 fr
1.800 exemplaires (15 × 21) sur vélin ivoire Prioux.		1.500 fr

Nous avons, dans ces lettres, un reflet de la vie intérieure d Louis Pergaud pendant quinze années, un tableau des coulisses de l vie littéraire et de l'existence d'un combattant qui savait voir e raconter et, à l'occasion, judicieusement distribuer l'éloge et le blâme (...) Ses lettres (...) sont des récits pittoresques ou émouvants qu révèlent, par des traits expressifs, d'un excellent réalisme, les bons e les mauvais moments passés dans les tranchées. Il ne se borne pas à dépeindre et à conter avec maîtrise; il se livre sans réticence et, s nous le voyons affectueux toujours, il est indigné, moqueur, admiratif attristé, selon les heures « coloriées ou douloureuses » et la nature de hommes qui l'entourent. Sincère, gardant son franc-parler et sa tru culence, il nous donne de lui-même le meilleur des portraits. C'est l grand mérite de ces lettres de nous faire découvrir en Louis Pergau un homme attachant à l'égal de l'écrivain (ROGER DENUX, *l'Ecol libératrice*).

S'il est un livre qui découvre un homme, qui nous le fait voir à tou les instants de sa vie, préoccupé certes d'assurer sa « matérielle » (Per gaud n'était pas riche, il s'en faut) mais aussi, mais davantage encor de la difficile carrière qu'il s'est choisie, celle des Lettres, un homm pour qui l'amitié compte et la tendresse d'une femme aimée, c'est bie ce recueil (PIERRE DEMEUSE, *Le Peuple*, Bruxelles).

Collection « **FEUX CROISÉS** »

HERBERT FRANK

L'ENFANT MUET

Traduit de l'allemand par
MICHEL TOURNIER

A vivre à l'ombre d'une mère tyrannique, Dirk Bader, étudiant poète de dix-neuf ans, a perdu toute prise sur le monde extérieur; il se réfugie dans de vaines rêverie de puissance et de gloire. Le docteur Martin, psychanalyste convaincu, l'engage à se séparer de sa mère. Pour faciliter la guérison de cette « seconde adolescence », il le charge de veiller sur un enfant dont le mal est de même origine que le sien.

De cette crise de la « seconde adolescence », l'auteur a su tirer une passionnante étude psychologique à laquelle vient s'ajouter une intrigue quasi policière qui ferait penser à Graham Greene si Herbert Frank n'affirmait, parmi tant de dons, une indiscutable originalité.

600 fr.

PLON

MERCVRE DE FRANC

26, RUE DE CONDÉ — PARIS (VIe)

GEORGES DUHAMEI

ESSAIS

Le Bestiaire et l'Herbier. 300 fr.
Chronique des saisons amères.................. 300 fr.
Défense des Lettres...... 360 fr.
Fables de mon jardin.... 300 fr.
Géographie cordiale de l'Europe .... 300 fr.

Manuel du protestataire 900
Les plaisirs et les jeux.. 300
La possession du monde. 300
Refuges de la lecture..... 480
Remarques sur les mémoires imaginaires..... 210

Sous le titre général **LES LIVRES DU BONHEUR** *ont é groupés en un fort volume* 15 × 21 *sur beau vélin blar* (Collection de bibliothèque) *les titres suivants :* Les pla sirs et les jeux, Les érispaudants, Mon royaum Fables de mon jardin, Le Bestiaire et l'Herbier. *Tira limité* .... 1.200 f

TÉMOIGNAGES

Civilisation................ 300 fr.
Consultation aux Pays d'Islam .... 210 fr.
Le Japon entre la tradition et l'avenir .... 750 fr.
Lieu d'asile................ 210 fr.

Positions françaises ...... 300 f
Scènes de la vie future .. 300 f
La Turquie nouvelle, puissance d'Occident........ 300 f
Vie des Martyrs .... 300 f

Sous le titre général **RECITS DES TEMPS DE GUERRE** *on été groupés en deux forts volumes* 15 × 21 *sur beau véli blanc* (Collection de bibliothèque) *les titres suivants :* Vi des Martyrs, Civilisation, Lieu d'Asile, Entretiens dans l tumulte, Les sept dernières plaies, Quatre ballades. *Tirag limité* .... 2.400 fr

•

LES ÉCRITS DE GEORGES DUHAMEL

ESSAI DE BIBLIOGRAPHIE GENERALE, PAR MARCEL SAURIN

Avec une préface de Georges Duhamel et des portraits inédits par H. Doucet et B. Mahn... 1.800 fr.

ERCVRE DE FRANCE

26, RUE DE CONDÉ — PARIS VI[e]

EORGES DUHAMEL

VIE ET AVENTURES DE SALAVIN

afession de Minuit
ux Hommes
urnal de Salavin
Le Club des Lyonnais
Tel qu'en lui-même

Chaque volume est vendu séparément (300 fr.)

Ces cinq titres, auxquels ont été adjoints **Vie et mort d'un héros de nan** et **Nouvelle rencontre avec Salavin**, réunis en deux volumes 15 × 21 beau vélin (collection de bibliothèque) . . . . 2.400 fr.

CHRONIQUE DES PASQUIER

Notaire du Havre
Jardin des Bêtes sauvages
e de la Terre promise
Nuit de la Saint-Jean
Désert de Bièvres
Les Maîtres
Cécile parmi nous
Le Combat contre les Ombres
Suzanne et les Jeunes Hommes
La Passion de Joseph Pasquier

Chaque volume est vendu séparément (300 fr.)

LUMIÈRES SUR MA VIE

ventaire de l'Abîme, 1884-1901
ographie de mes Fantômes, 1901-1906
Le Temps de la Recherche, 1906-1914
La Pesée des Ames, 1914-1919
Les Espoirs et les Épreuves, 1919-1928

Chaque volume est vendu séparément

Les quatre premiers tomes : **300** fr. Le cinquième : **480** fr.

ROMANS

i des Profondeurs (360 fr.)
Nuit d'Orage (300 fr.)
Pierre d'Horeb (300 fr.)
Prince Jaffar (300 fr.)
Souvenirs de la Vie du Paradis (300 fr.)
Le Voyage de Patrice Périot (300 fr.)
Les Hommes abandonnés *(nouvelles)* (360 fr.)

MERCVRE DE FRANCE

26, RUE DE CONDÉ, PARIS-VI[e]

VIENT DE PARAITRE :

REMY DE GOURMONT

ESTHÉTIQUE DE LA LANGUE FRANÇAIS

NOUVELLE ÉDITION

précédée d'une étude de R.-L. WAGNER

note de MAURICE SAILLET

480 francs



DU MÊME AUTEUR :

Le Chemin de Velours. *Nouvelles dissociations d'idées.* In-16......... 300

La Culture des Idées. In-16 300

Dante, Béatrice et la Poésie amoureuse. *Essai sur l'idéal féminin en Italie à la fin du XIII[e] siècle.* Coll. « Les Hommes et les Idées ». In-16 210

Dialogues des Amateurs sur les choses du temps, 1905-1907 *(Épilogues,* 4[e] série). In-16... 300

Nouveaux Dialogues des Amateurs sur les choses du temps, 1907-1910 *(Épilogues,* 5[e] série). In-16... 300

Épilogues. *Réflexions sur la vie.* 1[re] série : 1895-1898. 2[e] série : 1899-1901. 3[e] série : 1902-1904. Volume complémentaire : 1905-1912. Chaque vol... 300

Lettres intimes à l'Amazone. In-8°... 450

Le deuxième Livre des Masques. Avec 23 « Masques » dessinés par F. Vallotton. In-16 300

Œuvres I (volume contenant *Une Nuit au Luxembourg* et *Couleurs*). In-8°... 450

Pendant la Guerre. *Lettres pour l'Argentine.* Préface de Jean de Gourmont. In-16 300

Pendant l'Orage. Préface de Jean de Gourmont. In-16 300

Physique de l'Amour. *Essai sur l'instinct sexuel.* In-16 300

Promenades littéraires. 1[re] série. 2[e] série. 4[e] série *(Souvenirs du Symbolisme et autres études).* 6[e] série. 7[e] série. Chaque vol. in-16. . 300

Promenades philosophiques. 1[re] et 3[e] série. Chaque vol. in-16 300

MERCVRE DE FRANCE

26, RUE DE CONDÉ — PARIS VIe

VIENT DE PARAITRE

LADISLAS DORMANDI

LA TRAQUE

ROMAN

Un volume in-16 double-couronne de 316 pages 480

C'est un récit vigoureux, vivant, tendu, qu'on lit d'un trait. On e emporté par le rythme de ses chapitres touffus, construits comme séquences d'un film *(L'Express)*.

Un roman d'action où les tragédies individuelles participent au vas drame d'une Europe convulsive (René Lalou, *Les Nouvelles Littéraire*

Ladislas Dormandi a réussi un tour de force magistral en juxtaposa au déroulement des faits une sorte de monologue intérieur qui projet de fulgurants éclairs dans le tréfonds des âmes. Sans pour autant rale tir l'action, ni sacrifier à la clarté du récit (Etienne Hervier, *La Nouve République de Bordeaux*).

On pense à Kafka, mais le roman — excellent — est de Ladislas D mandi (J. G., *Dernières Nouvelles d'Alsace*).

Une peinture neuve des milieux d'émigrés *(Est Républicain)*.

Nous savions que Ladislas Dormandi excellait à rendre ces impr sions — comme ouatées — de cauchemar, et à donner un étrange rel à l'homme moyen peint dans la quotidienne banalité. Mais ici les tra propres à son talent sont extraordinairement accentués par la grande des événements où ses héros se trouvent emportés *(Air de Paris, Rev d'Air-France)*.

Imprimé en France
TYPOGRAPHIE FIRMIN-DIDOT ET Cie. — MESNIL (EURE).